LiRE magazine

ACTUALITÉ

Joël Dicker, Christine Angot, Stephen King, Sophie Galabru, Mathias Malzieu, Richard Powers, Simon Liberati, Johann Chapoutot, Jean-Baptiste Del Amo, Luz…

VIRGINIA WOOLF

Bien plus qu'une icône !

- Une psychologie fragmentée
- Les femmes de sa vie

ENTRETIEN

Neige Sinno

« Ce qui est imaginé est réel »

ENQUÊTE

Quand la télé envahit les librairies

N° 538/MARS 2025/WWW.LIRE.FR

L 19817 - 538 S - F: 7,90 € - RD

Festival du Livre de Paris

Le Maroc, invité d'honneur

11-12-13 AVRIL 2025 — **AU GRAND PALAIS**

GRATUIT POUR LES MOINS DE 25 ANS

TARIF PRÉFÉRENTIEL JUSQU'AU 09 AVRIL 2025* > FESTIVALDULIVREDEPARIS.FR

UNE MANIFESTATION DU

Syndicat national de l'édition

ILLUSTRATION & DESIGN : LAURIN / MEERLOO - *CHANGEMENT TARIFAIRE SUR LA BILLETTERIE DU FESTIVAL À PARTIR DU 10 AVRIL À 00H01 - POUR PLUS D'INFORMATIONS, VEUILLEZ CONSULTER LE SITE INTERNET DU FESTIVAL.

PARTENAIRE PREMIUM

Région Île de France

PARTENAIRE OFFICIEL

PILOT

PARTENAIRES MÉDIAS

LE FIGARO · marie claire · Le Point · radiofrance · france tv

SOUTIENS INSTITUTIONNELS

VILLE DE PARIS · RATP · CFC Savoir partager les savoirs · sofia · CNL · Ministère de la Transition écologique, de la Biodiversité, de la Forêt, de la Mer et de la Pêche · La Mer en commun · Centre Pompidou · GrandPalais

INVITÉ D'HONNEUR

Royaume du Maroc
Ministère de la Jeunesse, de la Culture et de la Communication
Département de la Culture

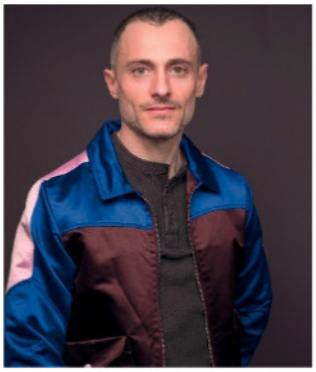
N° 538 - MARS 2025
LiRE magazine

SOMMAIRE

6
LE GRAND ENTRETIEN
NEIGE SINNO

36
L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN
MATHIAS MALZIEU

40
LE DOSSIER
VIRGINIA WOOLF



52
LE PORTRAIT
JEAN-BAPTISTE DEL AMO

ABONNEZ-VOUS EN 1 CLIC SUR WWW.LIRE.FR OU EN SCANNANT CE QR CODE POUR DÉCOUVRIR TOUTES NOS OFFRES !

4 **L'ÉDITO**
Baptiste Liger

6 **LE GRAND ENTRETIEN**
Neige Sinno

13 **L'ACTUALITÉ**

36 **L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN**
Mathias Malzieu

40 **LE DOSSIER**
Virginia Woolf

52 **LE PORTRAIT**
Jean-Baptiste Del Amo

56 **LE CONCOURS DE NOUVELLES**
Jeunes talents de Gérardmer

58 **L'ENQUÊTE**
Ces animateurs télé qui deviennent écrivains

65 **LE CAHIER CRITIQUE**
66 • L'événement : Christine Angot
68 • Littérature française
74 • Polars
80 • Littérature étrangère
86 • Classiques/Études littéraires/Poésie
88 • Romance/science-fiction
89 • Jeunesse
90 • Manga/Bande dessinée
96 • Essais/Documents

76 **LES EXTRAITS**
76 • *Plus noir que noir* de Stephen King
92 • *Il déserte. Georges ou la vie sauvage* d'Antoine de Caunes et Xavier Coste

104 **LA LANGUE FRANÇAISE**

114 **LES LIVRES DE MA VIE**
Luz

LA CHRONIQUE DE…
39 **Stéphanie Hochet** Au café littéraire
64 **Bernard Lehut** Le livre à lire
79 **Bernard Quiriny** Le cabinet de curiosités
103 **Pascal Ory** Mot de tête
111 **Cécile Ladjali** À l'école des lettres

CRÉDIT ILLUSTRATION DE COUVERTURE : BABETH LAFON
Ce numéro comporte deux encarts *Lire Magazine* chacun diffusé sur une sélection d'abonnés.

ÉRIC GARAULT POUR LIRE MAGAZINE – JOËL SAGET/AFP – HARVARD THEATER COLLECTION, HOUGHTON LIBRARY, HARVARD UNIVERSITY – OLIVIER VIGERIE/HOPSCOTCH CINÉMA POUR LIRE MAGAZINE

LiRE magazine

Société éditrice
EMC2 SAS au capital de 499 400 euros
Siège social
43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
Tél. : 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Créteil
Président/Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier
Directeur général
Stéphane Chabenat
Adjointe
Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction
Baptiste Liger

Rédacteur en chef
Alexis Brocas

Direction artistique/Maquette
Isabelle Gelbwachs

Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli, avec Brigitte de Zélicourt

Iconographie
Janick Blanchard

Chroniqueurs
Stéphanie Hochet, Cécile Ladjali, Bernard Lehut, Pascal Ory, Bernard Quiriny.

Ont collaboré à ce numéro
Fabrice d'Almeida, Frédérique Anne, Hubert Artus, Solange Bied-Charreton, Simon Bentolila, Boll, Patrice Bollon, Eugénie Bourlet, Olivier Cariguel, Mathieu Charrier, Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin, Gérard de Cortanze, Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, Sophie Di Malta, Marcus Dupont-Besnard, Antoine Faure, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Hélène Gestern, Aude Giger, Emmanuel Hecht, Marie Jouvin, Étienne Kern, Louis-Henri de La Rochefoucauld, Xavier Le Clerc, Éric Libiot, Diane de Margerie, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Jean Montenot, Margaux Morasso, Jean-François Paillard, Jacques Perry-Salkow, Dominique Poncet, Hubert Prolongeau, Bernard Quiriny, Patricia Reznikov, Christophe Rioux, Juliette Savard, Serge Sanchez.

Publicité littéraire, partenariats et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23
Isabelle Marnier : 01 47 00 11 77
publicite@lire.fr

Photogravure/Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes

Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.
Siège social : 43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
N° Commission paritaire : 0625 K 85621.
Dépôt légal : mois en cours.
ISSN n° 3038-3900.
Second Class Postage Paid At Long Island City N.Y.

Régie publicitaire
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directrice commerciale : Sandrine Kirchthaler (89 22)

Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

SERVICE ABONNEMENTS

Service Abonnements *Lire Magazine*
20, rue Rouget-de-Lisle,
92 130 Issy les Moulineaux.
Boutique abonnement
https://abonnements.lire.fr
Courriel : abonnements@lire.fr - Tél. : 01 79 92 11 86
Tarif d'abonnement
1 an, 10 numéros, 55 € (France métropolitaine)

ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER

« *On reconnaît une vraie dame à ses chaussures et à ses gants.* » Au-delà des considérations vestimentaires – tirées de *Mrs Dalloway* –, on ajoutera, s'il est question d'une femme de lettres : *« à ses livres »*. Il y a cent ans paraissait en effet l'œuvre la plus célèbre de son autrice : Virginia Woolf (1882-1941). Réputé (à raison ou à tort) austère et difficile, son travail s'est pourtant imposé au fil des ans, jusqu'à devenir un véritable symbole féministe. Mais le film *Les Heures* – issu d'un roman de Michael Cunningham qui, pour partie, revenait sur la vie de la Britannique ici campée par Nicole Kidman – n'a-t-il pas quelque peu brouillé les cartes ? Quelle a été l'existence de cette grande figure du Bloomsbury Group ? Quelle est sa singularité ? En quoi a-t-elle été profondément moderne ? Quels thèmes aborde-t-elle dans des titres comme *Les Vagues*, *Une chambre à soi* ou *Orlando* ? Pourquoi faut-il absolument se plonger dans son *Journal* ou sa correspondance ? Ce mois-ci, *Lire Magazine* vous propose donc un mini-dossier consacré à cette *« vraie dame »*, dont le parcours trouve bien des échos à nos préoccupations contemporaines.

On songera ainsi à Virginia Woolf sur la question de l'inceste, qui fut récemment traitée par Neige Sinno dans *Triste tigre*, étrange mélange de récit intime, de fiction et d'essai littéraire qui secoua les lecteurs lors de la rentrée 2023. Cette dernière fait aujourd'hui son retour en librairie avec le mystérieux et fascinant *La Realidad*, creusant le même sillon créatif. Il convenait de s'entretenir avec celle qui fit un doublé Femina-Goncourt des lycéens afin d'en savoir plus sur sa manière d'écrire.

À ce titre, rappelons que l'autobiographie et l'imaginaire le plus débridé sont parfois moins éloignés qu'on ne l'imagine. Pour preuve le dernier (et formidable) roman de Jean-Baptiste Del Amo, sujet de notre portrait mensuel. Dans *La Nuit Ravagée*, le styliste de *Règne animal* mêle en effet une chronique sociale dans le Sud-Ouest des années 1990, largement alimentée par ses souvenirs, et une ample fiction horrifique à la Stephen King. Laquelle est également le fruit de ses lectures et de ses visionnages de VHS. Preuve que le processus d'écriture est, décidément, toujours une chambre à soi… ■

***Lire Magazine* sur iPad !**
Nouvelle liseuse pour lire votre magazine en ligne :
lire.fr/pages/liseuse.
L'application Lire Magazine est disponible sur l'App Store et sur Play Store.
Notre boutique en ligne :
lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :**
15, rue de la Fontaine-au-Roi, 75011 Paris
- **Par courrier électronique :** redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :**
www.facebook.com/Lire.Magazine
- **Instagram**
www.instagram.com/lire.magazine/
- **X :** https://x.com/magazinelire

Imprimé sur du papier certifié PEFC, 100 % fabriqué en Autriche avec 15 % de fibres recyclées. Le Ptot est de 0,006 kg/tonne.

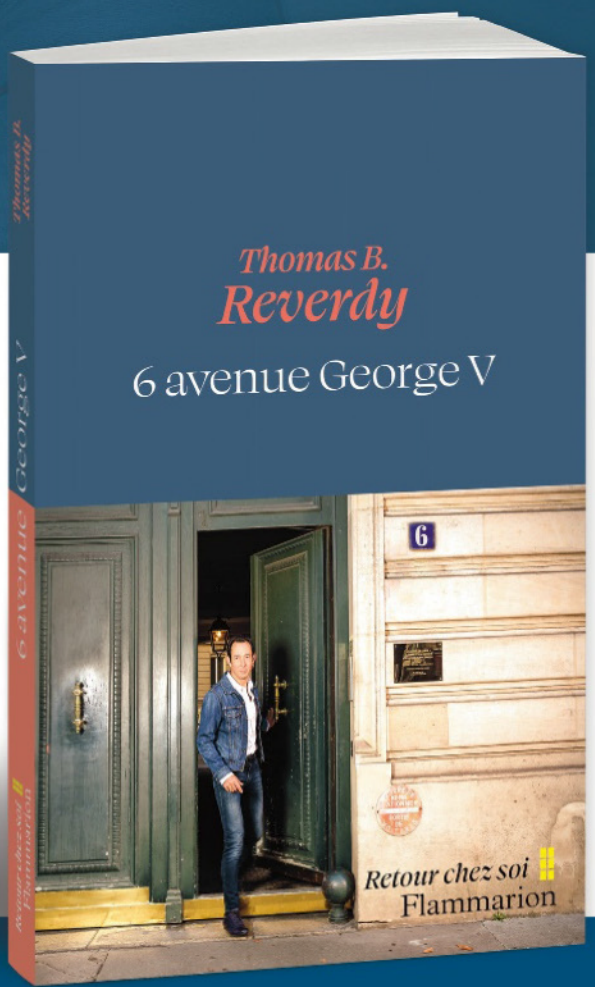
AUDREY SOVIGNET

Retour chez soi Flammarion

Photo auteur : Céline Nieszawer © Flammarion

“Nous sommes le 23 février 2024 et je reviens chez moi.
Ce n’est pas une maison, pas même un appartement, mais un studio de danse où ma mère a toujours dansé.”

Thomas B. Reverdy



“Un récit vibrant. Des passages bouleversants. Un livre en forme de « piège à émotions », à l’image de ce quartier de Paris pour lui.” ***Le Figaro littéraire***

“Les souvenirs d’une mère qui affluent et un présent chamboulé qui empiète sur tout le reste. C’est beau, touchant et réussi.” ***Le Parisien***

“Entre émotions, sensations, amour de la danse et de la vie, un récit tout en pudeur.” ***Le Courrier Picard***

“Fantasque, mélancolique et joyeux.” ***Causeur***

“Avec finesse, Thomas B. Reverdy fait valser l’avenir et la mélancolie.” ***Le Figaro Magazine***

Retour chez soi Flammarion

Une collection qui offre à des écrivains la possibilité de revenir dans un lieu de leur enfance. Le temps d’une journée, ils en auront seuls les clés... Ils livreront le récit de cette expérience, des souvenirs qui demeurent, se ravivent ou se perdent.

JOËL SAGET/AFP

NEIGE SINNO

« *Pour moi, ce qui est imaginé est réel !* »

La Realidad, c'est le nom d'un village mexicain du Chiapas où il se murmure que s'y cacherait le sous-commandant Marcos, porte-parole de l'armée révolutionnaire zapatiste. Pour rencontrer cet homme, Netcha et son amie Maga se lancent en 2003 sur la route de ce village, dont le nom espagnol est aussi transparent que la métaphore que constitue sa recherche. Pourtant, les protagonistes n'atteindront pas La Realidad. Après tout, peut-on espérer atteindre la réalité, saisir ce qu'elle représente ? C'est là sans doute le message du livre, qui aborde ces questions dans toute leur profondeur, sans jamais prétendre y répondre vraiment. De ce voyage au Chiapas, le texte dérive vers la première rencontre de Netcha – double de l'autrice – avec des Indiens, interroge les voyages d'Antonin Artaud au Mexique, le rapport de l'écrivaine à l'altérité. Alors que les lectures, les sensations et les réflexions philosophiques superposent les couches du réel, l'évidence s'impose : la quête n'a finalement qu'elle-même pour objectif. Car le récit, loin de constituer un lourd amas de questionnements accumulés, établit une navigation entre les souvenirs, les analyses et la critique littéraire que tissent la grande sensibilité intellectuelle de Neige Sinno, son humour, mais aussi sa capacité quasi infinie à s'interroger sur le monde qui l'entoure, et sur ses propres interactions avec lui.

Sa maîtrise de l'exercice transparaissait déjà en 2023 dans *Triste tigre*, récit fracassant qui fait connaître Neige Sinno du grand public, et impose sa maîtrise de cette forme hybride entre la fiction et l'autobiographie. Après le retentissement du livre, couronné – entre autres – du prix Femina et du Goncourt des lycéens, l'autrice traduit *La Realidad*, qu'elle a pensé et écrit en espagnol. Lorsque nous la rencontrons, Neige Sinno a quitté le Mexique, où elle vivait depuis dix-huit années, pour passer quelques mois dans le Pays basque. Elle vient de terminer les dernières corrections de *La Realidad*, objet littéraire décidément peu commun, qui confirme cette voix dont la beauté et la puissance sont, elles, indéniablement réelles. ■ •••

DANS *LA REALIDAD*, LA QUÊTE N'A FINALEMENT QU'ELLE-MÊME POUR OBJECTIF

EXTRAIT

★★★★☆
LA REALIDAD
NEIGE SINNO
272 P., P.O.L., 20 €. EN LIBRAIRIES LE 6 MARS.

BIO- *bibliographie*

1977

Naissance de Neige Sinno à Vars, dans les Hautes-Alpes. L'autrice suivra une formation littéraire avant de partir aux États-Unis effectuer un doctorat en littérature américaine.

2006

Après avoir rendu sa thèse, Neige Sinno s'installe définitivement au Mexique, où elle enseigne à l'université de Morelia, avant de se consacrer à l'écriture et à la traduction. Elle y vit pendant dix-huit ans. En 2018, elle assiste à la rencontre internationale des femmes en lutte, au Chiapas ; cette expérience, qu'elle raconte dans *La Realidad*, l'inspire pour la rédaction de *Triste tigre*.

2023

Parution de *Triste tigre* aux éditions P.O.L. Le texte revient sur l'enfance de l'autrice, au cours de laquelle elle a subi les viols répétés de son beau-père durant plusieurs années. La plume et la franchise de Neige Sinno propulsent son texte parmi les plus récompensés de l'année : il obtient en France le prix littéraire du *Monde*, le prix *Les Inrockuptibles*, le prix Femina, le prix Goncourt des lycéens 2023.

Votre nouvel ouvrage, *La Realidad,* qui revient sur l'un de vos séjours au Mexique, prend la même forme que *Triste tigre*, où la première personne se mêle aux réflexions littéraires et philosophiques. Peut-on parler de récit ? D'essai ?

Neige Sinno. Je parlerais de non-fiction créative, une forme qui convoque l'essai, le récit, la critique littéraire, et qui me permet de jouer avec les genres. J'avais un peu de mal avec le terme « récit », parce que je ne raconte pas vraiment, je réfléchis… Il y a en fait un mélange entre raconter et penser, entre ces deux dynamiques, ces deux textures du texte. Je pars dans un récit de voyage puis, d'un coup, je m'arrête et parle d'autre chose. J'aime ces ruptures-là. Cela donne une richesse qui me permet un commentaire sous-jacent, une forme « méta-littéraire » où l'on s'interroge tout le long sur ce qu'on est en train de raconter. Dans *La Realidad*, je n'avais pas envie qu'on perde ce rythme du voyage, donc c'est méta-littéraire sans l'être. Il faut qu'on ait conscience de la difficulté de raconter, du miracle de construire un récit, de toutes les conditions nécessaires à sa fabrication. En être conscient donne une profondeur au texte, et ça m'importe. Depuis plusieurs années, j'ai une attirance pour cette forme-là qui mêle littérature du réel, essai et autofiction. Mais j'espère un jour retourner à la pure fiction, parce qu'elle reste quand même mon premier amour, que j'ai eu avec ma vocation pour la littérature.

Cette vocation pour la littérature, d'où vous vient-elle ?

N.S. J'ai toujours voulu écrire. J'étais une lectrice vorace depuis l'enfance ! J'ai donc fait une licence de lettres modernes, puis une maîtrise d'anglais – qui proposait plus de bourses pour pouvoir partir à l'étranger – et un doctorat en littérature américaine. J'ai été sélectionnée pour devenir prof de français, et j'ai travaillé pendant plusieurs années à l'université du Michigan. C'est d'ailleurs là-bas que j'ai appris l'espagnol, au contact des professeurs du centre d'enseignement de langues. Ensuite, je suis rentrée en France finir ma thèse, avant de prendre la direction du Mexique, où j'ai donné des cours pendant longtemps à l'université de Morelia.

Quelles étaient vos premières lectures ?

N.S. Au début je lisais sans critères – des livres pour ados, puis les livres qu'on nous conseillait à l'école, et beaucoup de récits d'aventures. Je suis originaire des Alpes, donc partout où j'allais, il y avait des livres de montagne, d'expéditions dans des pays étrangers. J'ai eu une passion pour Alexandra David-Néel, qui raconte ce qu'elle vit mais avec une plume très créative, une réflexion philosophique tout au long de ses textes. Très vite, la littérature étrangère m'a attirée et j'ai aussi développé une passion pour l'œuvre de J.-M.G. Le Clézio, qui m'a amenée vers la littérature contemporaine. Après, je suis allée en prépa à Nice, et on avait des listes de lecture absolument géniales, parmi lesquelles Céline, Beckett, Duras, Faulkner…

Vous centrez donc l'action de *La Realidad* au Mexique, est-ce un texte que vous auriez pu publier là-bas ?

N.S. Je n'ai pas eu le temps de le faire, mais j'espère que je le ferai ! Après *Triste tigre*, Frédéric Boyer, mon éditeur chez P.O.L, m'a demandé ce que j'avais d'autre comme manuscrit. Je lui ai dit que je travaillais sur un autre texte mais en espagnol, il l'a donc lu en espagnol, et a trouvé que c'était un bon texte à publier après *Triste tigre*. Parce qu'il en est très différent et qu'en même temps il y a plein de passerelles entre les deux.

HÉLÈNE BAMBERGER

« Je parle du désir d'altérité, sans réduire les autres à quelque chose qu'ils ne sont pas »

Vous l'avez donc écrit en même temps, voire avant ?
N.S. Je l'ai écrit avant en très grande partie, c'est mon premier texte autobiographique : c'est un effet, je pense, de la métamorphose qui a eu lieu pour moi, cette chose à la fois humiliante et magique que de s'exprimer dans une autre langue… J'ai fait des choses que je n'imaginais pas. Je ne voulais pas écrire à la première personne, je ne me suis jamais posé cette question en français. Mais quand je me suis lancée dans *La Realidad*, c'est venu tout seul. Pour des nécessités techniques : lorsque j'ai commencé, je pensais un peu plus ce texte comme un essai sur l'altérité, le voyage. Mais je me suis rendu compte que c'était impossible d'écrire depuis une perspective extérieure, parce que je prenais une voix universalisante, chose que j'essaie de rejeter absolument ! Je n'avais donc pas d'autre solution que d'adopter un point de vue interne, et de choisir la première personne. Et quand j'ai terminé *La Realidad*, je me suis remise à écrire en français, et j'ai commencé le début de *Triste tigre* à la première personne, chose que je m'étais totalement interdite jusqu'ici. La porte s'est ouverte dans une autre langue…

On vous reconnaît dans le personnage de la narratrice, mais sous ce prénom, Netcha. Est-ce un choix qui vous permet de vous distancer du réel, de cette première personne, ou réellement un surnom que l'on vous donnait ?
N.S. Mon prénom est imprononçable en espagnol, donc personne ne m'appelle « Neige ». Chacun fait comme il peut… Netcha, c'est un surnom que j'ai eu pendant longtemps. Pour moi, il représente cette jeune fille que j'étais alors. J'ai mis un pseudonyme pour mon amie aussi, ce qui me soulage de la nécessité de coller complètement au réel que j'avais dans *Triste tigre*. Je fais des raccourcis, je mélange plusieurs souvenirs… C'était donc intéressant d'utiliser un prénom – même si on sait très bien que c'est moi –, qui ne correspond pas exactement au moi d'aujourd'hui.

Vous évoquiez l'aspect méta-littéraire du texte. Justement, vous écrivez ressentir une sorte de malaise à vous plonger dans ces sujets sur la culture et la politique mexicaines, et la culpabilité d'être issue d'un peuple colonisateur…
N.S. Dans *La Realidad*, il y a une grande sensation d'illégitimité. Je parle d'un peuple qui n'est pas le mien. Qui suis-je pour me permettre de parler des autres ? Et si, malgré tout, je prends ce droit, il faut que je le fasse avec une très grande délicatesse, que je garde en tête le fait que je suis en train de parler de choses que je ne connais pas. Je parle du désir d'altérité, mais je n'ai pas envie de réduire les autres à quelque chose qu'ils ne sont pas. Mais comment faire ? Comment nommer ? On ne peut pas dire « indiens », ni « indigènes », ni « autochtones ». Je n'ai donc même pas de terme pour parler d'eux. Et le fait de ne trouver aucun mot pour parler de quelque chose, ça m'est déjà arrivé et c'est très dérangeant. Mais quand arrive cette difficulté, je sais que c'est très important et que c'est là qu'il faut que j'aille. Que j'aille dans l'exploration de ce qu'il se passe quand je me rends compte que les questions que je me pose sont un problème. Nommer les autres, c'est culturellement et historiquement un droit que les Occidentaux se sont toujours donné. Et comme tout privilège, quelque chose qui est devenu pour nous complètement invisible : on y devient aveugles, on a l'impression qu'on a le droit de nommer la réalité et d'imposer notre perception des choses. Tous ces sujets-là qui lient des événements très prosaïques de la vie à des questions très philosophiques m'intéressent beaucoup.

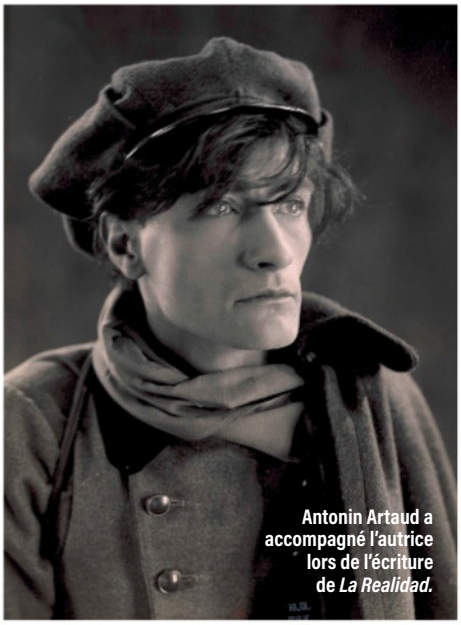
En vous installant au Mexique, vous avez fait le choix de la double culture que vous abordez dans le livre comme, entre autres, le vecteur d'un certain sentiment d'illégitimité. Alors que vous êtes en France en ce moment pour quelques mois, comment ressentez-vous cette double culture ?
N.S. Il y a un choc culturel très grand pour moi, d'être en France. J'ai passé toute ma vie adulte à l'étranger. Je suis partie à 23 ans, j'en ai 47. Et on ne se sent jamais légitime. La double culture, choisie ou non, est toujours quelque chose que l'on ressent comme une vulnérabilité et je trouve étrange que beaucoup de gens voient ça comme une chance, une richesse. Ça l'est aussi, mais finalement cette question du « ni l'un ni l'autre » est quand même très présente. Voilà une question que je me pose et que je voulais explorer, parce que ma fille est née au Mexique de parents français. Elle n'a pas choisi sa double culture, et je me dis que, de notre côté, c'est un drôle de choix que de lui faire vivre cela.

Est-elle revenue en France avec vous ?
N.S. Oui, elle est avec nous à Biarritz, et c'est très étrange pour elle parce que, physiquement, elle passe inaperçue et en même temps, culturellement, dans sa façon de parler et ses références, elle sent la différence… Cette distance permanente donne une sensation d'irréalité. C'est une vision très occidentale d'imaginer qu'il existe un seul monde dont chacun a une vision différente. Il est très probable qu'en fait ce réel qu'on suppose objectif, existant et perçu par des subjectivités différentes, soit une conception complètement fausse… Ou qui pourrait en tout cas être déconstruite au profit d'une conception où, au contraire, ce sont des mondes qui se croisent, et qu'il faut faire des passerelles entre •••

DR/PARIS-LUTTES.INFO

Militantes zapatistes lors de la rencontre internationale des femmes qui luttent, dans l'État du Chiapas, au Mexique, où Neige Sinno s'est rendue en 2018.

les uns et les autres. En ce sens-là, la pensée des zapatistes s'avère très intéressante quand ils parlent d'« un monde dans lequel pourraient rentrer tous les mondes ». C'est la recherche du respect de la singularité, tout en trouvant des liens qui nous permettent d'avancer ensemble, avec des luttes différentes.


Antonin Artaud a accompagné l'autrice lors de l'écriture de *La Realidad*.

En parlant de luttes, on ne peut qu'être marqué par ce passage sur la rencontre internationale des femmes en lutte, au Chiapas. Quel est votre rapport au féminisme ?
N.S. Je suis arrivée à la lecture de théories féministes, que je dévore aujourd'hui comme tout le monde, très tard. Bien sûr, je me considère comme féministe, mais j'ai découvert le féminisme au Mexique. Je suis une féministe latino-américaine, c'est un peu bizarre. Quand je suis partie de France, je n'ai jamais été vraiment en contact avec des luttes féministes. Je suis partie en 2003… Je lis quand même des textes français, comme *King Kong Théorie,* qui m'a beaucoup marquée, ça aurait pu être un pont pour moi. J'aurais pu aller lire tous les livres que Virginie Despentes cite comme énormément de gens l'ont fait, mais ça ne m'est pas arrivé. Ma formation dans les collectifs féministes a eu lieu au Mexique, relativement tardivement, et dans des cercles particuliers, un peu par hasard, un peu par affinités. Je n'ai pas une grande formation au niveau théorique, c'est un militantisme actif. Je suis devenue accompagnatrice d'avortement, un peu par hasard… Comme je dis toujours, je suis une suiveuse – ce n'est pas forcément un terme négatif, c'est que je suis quelqu'un qui observe. Comme beaucoup de gens qui écrivent…

Il y a énormément de références littéraires dans vos textes, des extraits sur lesquels vous appuyez vos réflexions. Dans *La Realidad*, vous évoquez souvent Antonin Artaud. Faites-vous des recherches en même temps que l'écriture, ou est-ce qu'il y a une structure préexistante, que vous étoffez ensuite d'analyses littéraires ?
N.S. Je n'ai écrit que deux livres dans cette forme-là, et j'avais une idée parfaitement claire de ce que j'allais faire. Je les ai longuement mûris. Pendant tout ce temps que j'ai passé au Mexique, les livres que je cite – ceux de Le Clézio, d'Antonin Artaud, et d'autres – ont été des interlocuteurs. Dans certaines situations je pense à eux, et il y a un dialogue qui s'inscrit dans ma tête par rapport à ces lectures que j'ai faites. Les réalités se superposent. La réalité de ces expériences que j'ai vécues en lisant, et des choses que je vis. C'est sans arrêt. Donc, on ne peut pas parler de recherches spécifiques par rapport au projet du livre. Ce sont des textes qui m'accompagnent depuis très longtemps et je savais que je devrais en parler. Du séjour d'Antonin Artaud au Mexique, notamment, et de la question de savoir si le voyage imaginaire est aussi important que le voyage réel, s'il peut l'être plus… Toutes ces questions-là me semblaient très intéressantes.

Et résonnent avec le titre du livre, qui est aussi celui de cette ville que vous cherchez à atteindre…
N.S. Si l'on prend la définition dans le dictionnaire, la réalité c'est « ce qui est imaginé, ce qui est faux ». C'est fou parce que pour moi, ce qui est imaginé est réel, ça existe ! Je me demande depuis longtemps à quel genre de réalité appartiennent les expériences que l'on vit en littérature. On ne peut pas dire qu'elles n'existent pas. Ces questions me semblent très importantes et actuelles, parce qu'elles sont la texture de nos vies à tous. Et la vie virtuelle ajoute encore un autre niveau de réalité… Comment fait-on pour s'orienter dans nos existences, et pour être en accord avec toutes ces réalités qui nous composent ? Pour le titre, c'était une évidence. Je pense même que le nom de ce village a produit la constellation des chapitres. Je trouvais tellement emblématique d'essayer d'arriver à un village qui s'appelle « La Réalité », que ça me semblait une porte qui s'ouvre sur quelque chose de très philosophique et d'un peu rigolo. J'essaie d'y mettre de la légèreté : je sais que je suis un peu dense, que je suis attirée par les questions profondes, mais j'aime bien aussi que ce soit nuancé par un peu de distance.

Et cette réalité que vous atteignez dans le livre, c'est une réalité littéraire ? Philosophique ?
N.S. C'est aussi toute une image du voyage, parce que le voyage, on croit qu'on veut aller quelque part, on se dit qu'on va faire ou visiter telle ou telle chose… En fait, on se rend compte très souvent que là où ça devient intéressant, c'est quand on n'arrive pas à l'endroit où l'on avait prévu d'aller. Je voulais explorer cet aspect-là du voyage et aussi de la vie.

Quels effets littéraires le retentissement de *Triste tigre* a-t-il eus sur vous ?
N.S. Je ne sais pas encore exactement, parce que c'est encore récent. D'un côté, quand on écrit un livre, on souhaite qu'il soit lu par le plus de gens possible, surtout un livre comme *Triste tigre.* Je voulais que ce soit une bombe, je voulais que ça explose. Mais il y avait une partie de moi qui se posait la question : comment vais-je faire, si ça arrive, pour continuer ma trajectoire d'écriture sans que ça devienne quelque chose qui soit à son tour une force d'oppression ? Qui me rentre dans une case ? Être un auteur confidentiel ou inconnu comme je l'étais pendant très longtemps, ce n'est pas génial parce qu'on ne gagne pas sa vie, on n'a pas de lecteurs, mais il y a quelque chose de l'ordre du confort. Au niveau de la création, j'avais une très grande liberté. Comment faire aujourd'hui pour continuer à être aussi libre qu'avant ? Je n'ai pas encore la réponse. Mais de toute façon, le fait qu'un livre soit aimé ou pas, lu ou pas lu, ce sont des facteurs extérieurs que je ne maîtrise pas. Moi, ce que je maîtrise, c'est faire le meilleur livre possible, faire la meilleure phrase possible, à chaque instant où je travaille. ■

Propos recueillis par Margaux Morasso

AGENCE DE PRESSE MEURISSE/WIKIPÉDIA

Salon/du\Livre

Palexpo - Genève

19-23 mars 2025

Le monde du livre sur les planches!

salondulivre.ch

Découvrir le programme

Fondation/pour\l'Écrit

LOTERIE ROMANDE

REPUBLIQUE ET CANTON DE GENEVE

palexpo

BUXUMLUNIO.CH

Abonnez-vous à LIRE magazine

EN CADEAU
LA GUERRE PAR D'AUTRES MOYENS
Le nouveau roman de
KARINE TUIL

1 AN
~~104 €~~ 49€
SEULEMENT

Scannez ce QR code pour profiter de cette offre exceptionnelle

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine - 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE (10 numéros)
+ *LA GUERRE PAR D'AUTRES MOYENS* pour 49€ seulement au lieu de ~~104 €~~

Nom : .....
Prénom : .....
Adresse : .....
Code postal : |_|_|_|_|_|
Ville : .....
E-mail : .....
Téléphone : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2
☐ Carte bancaire, paiement sécurisé sur https://abonnements.lire.fr/

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 30/06/25 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE-MAGAZINE 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux.

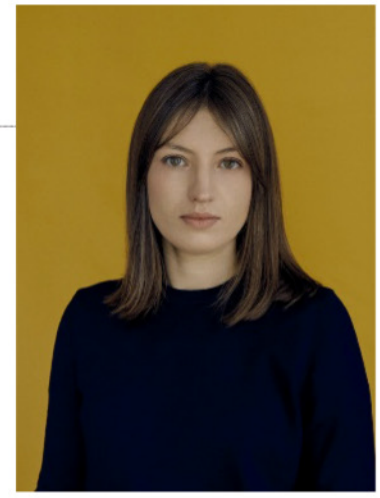
OMLM538

LIRE MAGAZINE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 499 400 € - 15, RUE DE LA FONTAINE AU ROI, 75011 PARIS

L'ACTUALITÉ

18

LE DÉBUT DE LA FIN SELON **SOPHIE GALABRU**



14

JOËL DICKER
ENTRE DEUX ZOOS

22

ÉRIC REINHARDT
« JE SUIS OBSÉDÉ PAR LES IMAGES »

30

À QUOI PENSAIENT **LES HOMMES PRÉHISTORIQUES** ?

CYRILLE GEORGE JERUSALMI/ROSIE & WOLFE - JULIETTE PAULET/ALLARY - CINEFRANCE STUDIOS/MADISON FILMS - FREEPIK

ENQUÊTE *pour tous*

Après ses nombreux thrillers à succès, le Suisse Joël Dicker propose un roman d'un nouveau genre, alliant suspense, réflexion sur le vivre-ensemble, intrigue multigénérationnelle, et porté par de jeunes enquêteurs aux prises avec les absurdités du monde adulte. Quand les animaux se taisent, les enfants parlent…

Un livre que l'on puisse mettre *« entre toutes les mains »* sans quitter son identité, c'est le défi romanesque que s'est lancé Joël Dicker cette année, après *Un animal sauvage,* dont la morsure est encore à vif. Une nuance à laquelle l'auteur de polars est farouchement attaché. En effet, si les braquages, le trépas ou la sexualité n'ont pas leur place dans *La Très Catastrophique Visite du zoo,* il ne peut être définitivement catalogué roman jeunesse: *« C'est une évolution très logique de mon travail et de ce que je vis avec mes lecteurs depuis presque treize ans. Je suis toujours frappé de voir à quel point ils sont différents, dans leur tranche d'âge comme dans leurs convictions »,* confie-t-il. Un processus créatif qui exclut temporairement son éternelle passion pour la côte Est des États-Unis ou pour le thriller à l'état brut. L'enquête, signature principale des romans de l'auteur suisse, reste immuablement le fil rouge de ce nouveau texte. Il débute, assez invariablement, par un acte malveillant: un groupe *« d'enfants spéciaux »* voit son *« école spéciale »* fermer ses portes pour cause d'inondation. Une main mystérieuse aurait obstrué les éviers des toilettes avec de la pâte à modeler en laissant les robinets ouverts tout un week-end. Cette affaire suscite

CYRILLE GEORGE JERUSALMI/ROSIE & WOLFE

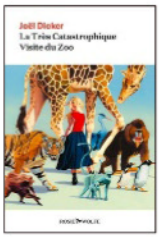
dès le départ l'attention de la bande d'amis et les contraint à rejoindre « *l'école normale* », située en face de leur bâtiment. Un lieu hostile où enfants et parents accueillent avec mépris les nouveaux venus, jugés trop différents pour les fréquenter. Joséphine, l'une des enfants spéciaux et narratrice de l'intrigue, dévoile à ses parents la raison pour laquelle leur visite du zoo a tourné au désastre, commençant ainsi l'explication de l'enquête – et cela, avant tout, pour ne pas être privée de dessert. Une affaire qui la mènera, elle et ses amis, vers des découvertes défiant leur jeune âge, avec l'aide d'une grand-mère passionnée de faits divers télévisés et de nicotine. Les personnages, étoffés et incarnés, trouvent indéfectiblement un écho chez les plus jeunes comme chez les plus vieux. Les aficionados de l'intrigue en puzzle signée Joël Dicker retrouveront notamment sans mal cette coriace géologie de l'enquête, dévoilée strate par strate, au cœur d'une histoire plutôt méandrique.

LES ENJEUX DE LA LITTÉRATURE, RÉCONCILIER ET RÉUNIR

C'est à partir d'une réflexion sur l'humanité à l'ère moderne que l'écrivain a puisé une partie de son inspiration, argumentant qu'« *en 2025, dans un monde complètement polarisé, où les gens passent leur temps à être en désaccord et où nous sommes obsédés par les écrans, en somme, un monde anxiogène, la littérature est à notre portée pour nous réconcilier et nous réunir* ». Ce souffle d'apaisement, c'est imaginer un livre à lire ensemble, qui passerait outre les obstacles générationnels grâce à ses multiples niveaux de compréhension, tout en faisant résonner les lecteurs universellement et individuellement. « *Bien trop souvent, nous oublions à quel point la lecture faite aux enfants est un moment fondamental pour le développement du cerveau des plus jeunes. Lire une histoire, même si l'enfant n'est pas en âge de la comprendre, lui permet déjà de visualiser ce mécanisme d'aller-retour provoqué par les pages que l'on tourne. Ce n'est pas possible avec une tablette* », développe-t-il. Tout en se remémorant certaines rencontres avec des lecteurs dilettantes, rien n'arrête son optimisme: « *Je suis convaincu que tout le monde aime lire, mais que l'on n'est pas forcément conscient de cela sans avoir mis le pied à l'étrier.* » Si les enfants sont les principaux enquêteurs de l'affaire, c'est aussi en réelle résonance avec les convictions de l'écrivain: « *J'ai toujours été intéressé par la thématique de l'enfance. Je crois qu'il faut les considérer avec autant d'égalité que les adultes car ils ont parfois une meilleure capacité à observer notre monde.* » Les figures adultes, quant à elles, apparaissent à la fois comme des aides précieuses au sein de l'enquête, et de parfaits obstacles qui éloignent les protagonistes de l'ultime vérité. Elles sont influencées par leur pensée conformiste, loin de leur intuition juvénile: « *En tant qu'adultes, nous sommes si souvent écrasés par nos peurs ou notre lâcheté et l'on se retrouve parfois à se comporter de façon assez pleutre* », se gausse l'écrivain. En parallèle, le roman insuffle la grande question du vivre-ensemble, de la démocratie et des enseignements que l'on peut tirer d'une génération à une autre, tout en décryptant les schémas de l'intolérance. Un programme.

Si le texte invite formellement à réfléchir sur la condition humaine, il n'évince pas un comique de langage et de situation jubilatoire, porté par des événements improbables, des jeux de mots perpétuels, des rêveries vagabondes ou une aventure trépidante, mais également par la qualité des portraits, glorieux ou pathétiques, qui caricaturent avec une déroutante vraisemblance. En illustrant des composantes littéraires perceptibles à tous les niveaux, il trace la route d'un constat plus éminent et rudimentaire que jamais au sujet de la littérature: elle est avant toute chose divertissement. « *Nous oublions trop souvent que c'est son rôle essentiel. Elle permet de s'extraire des nouvelles terrifiantes dont les médias nous abreuvent et ce n'est pas nouveau. Bien avant la télévision, elle réunissait déjà à travers les feuilletons !* » Raconter une histoire, tout en gardant l'ADN du romancier, reste l'un des enjeux premiers de *La Très Catastrophique Visite du zoo.* Dans toute circonstance, comme le scande fièrement la narratrice: « *Lorsque survient une catastrophe, on ne voit rien venir.* » Animé par un souci méticuleux du détail, ajustant et supprimant des éléments pour une accessibilité totale, Joël Dicker se fait architecte des mots pour mener à bien ce projet curieux et ambitieux jusqu'à sa balance parfaite. ■

Marie Jouvin



LA TRÈS CATASTROPHIQUE VISITE DU ZOO
JOËL DICKER
256 P., ROSIE & WOLFE, 19 €.
EN LIBRAIRIES LE 4 MARS.

« Aujourd'hui, nous sommes tous nominalistes »

Avec *Insurrection des particularités*, la philosophe Chantal Delsol poursuit sa réflexion entamée dans *Le Crépuscule de l'universel*, se plaçant ici du côté des destructeurs de commun pour saisir les mutations intellectuelles en cours.

Comment, en érigeant l'égalité comme idéal, en est-on arrivés à produire des particularités qui nous éloignent du commun ?

Chantal Delsol. L'égalitarisme tout naturellement particularise. Si tous sont égaux, il n'y a plus de hiérarchies ni d'autorités. Une égalité portée aux extrêmes relativise toutes les opinions et peut même détruire la science – chacun a sa vérité qui vaut autant que celle du voisin. Le commun, c'est-à-dire une société forgée par les liens, suscite forcément des hiérarchies, en raison de la diversité des individus. Pour que l'égalité soit parfaite, il faut que chacun soit absolument seul.

De quelle manière définir le nominalisme postmoderne ?

C.D. Le nominalisme ancien disait que les idées ou concepts n'avaient pas d'existence, que seules les réalités concrètes en avaient. À cet égard, aujourd'hui, nous sommes tous nominalistes. On peut utiliser ce mot pour dire que les ensembles – communautés, nations, société – n'ont pas d'existence et ne comptent pas, seuls les individus comptent.

Quel est le danger d'un tel retour du nominalisme, pour l'ordre social et pour la démocratie ?

C.D. C'est l'effacement des ensembles qui concrétisent les liens entre les individus et leurs relations entre eux pour la solidarité et pour servir des buts plus élevés que ceux d'un simple individu. Il n'y a pas que des dangers dans le nominalisme contemporain, il y a aussi des bienfaits. Le nominalisme d'aujourd'hui exige que l'on fasse justice à l'individu contre l'institution s'il le faut, alors qu'avant, dans les affaires de pédophilie par exemple, l'individu était toujours sacrifié à l'institution.

Vous allez jusqu'à affirmer que c'est la raison même qui est menacée. Comment ce qui a servi de base à notre modernité peut-il se retrouver évincé de l'ère postmoderne ?

C.D. C'est là l'histoire même de l'effondrement de l'universalisme. La raison est l'instrument même de l'universel, elle énonce des affirmations qui sont vraies ou fausses partout en même temps et pour tout le monde. Lorsque l'universalisme s'efface pour laisser place à l'explosion des particularités, la raison perd ses légitimités au profit de l'opinion individuelle ou des passions. Alors, vous avez un étudiant qui vous dit : « le théorème de Pythagore, je ne le sens pas »…

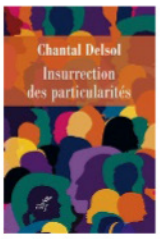
Concernant l'écologie, vous parlez de *« passion triste »*. De quelles manières, selon vous, les préoccupations écologiques s'éloignent-elles du champ de la raison ?

C.D. Les préoccupations écologiques sont sérieuses et justes quand elles se réclament d'affirmations scientifiques, donc dépassionnées et ouvertes au débat – ce qui est le propre des sciences. Mais elles deviennent une religion quand elles sont fanatiques, font de la propagande au lieu de faire de l'information, et interdisent les contradicteurs.

Quelle corrélation peut-on établir entre les théories du complot et l'individualisme triomphant ?

C.D. Le triomphant n'a que faire d'une vérité universelle, puisqu'il érige son sentiment ou son opinion propres au rang de science. Ainsi, il est tenté d'inventer ce qui l'arrange, la vérité n'ayant pas de réalité pour lui. S'il est un peu paranoïaque de tempérament, il inventera des complots. Il faut préciser que les théories du complot ne sont pas le seul fait de l'individu triomphant : elles se déploient dès qu'un courant est triomphant et peu attentif à la vérité – le nazisme et le communisme étaient des champions pour les complots. ■

Propos recueillis par Solange Bied-Charreton



INSURRECTION DES PARTICULARITÉS
CHANTAL DELSOL
320 P., LE CERF, 21,90 €

DR/LE CERF

Un rempart aux idées fascistes

Face au rejet et à l'intolérance qui montent sans cesse en Occident, Corine Pelluchon s'en remet à la puissance du féminin.

Alors que les discours d'extrême droite continuent de gagner du terrain dans les démocraties occidentales et séduisent des populations toujours plus variées, comment sauver le lien commun ? Comment observer ce qui se passe dans la tête de ceux qui soutiennent des pouvoirs fascisants sans soi-même tomber dans le rejet et l'intolérance ? Comment imaginer les bases d'un dialogue avec des individus qui ne pensent plus sur des bases rationnelles et réfutent des faits établis ? Ces questions au cœur de *La Démocratie sans emprise* trouvent des réponses nouvelles. Dans une réflexion qui se nourrit de concepts qu'elle a déjà développés dans des ouvrages antérieurs (la vulnérabilité, la considération, l'espérance…), Corine Pelluchon assume aussi encore un héritage politique classique, et réaffirme sa volonté de prolonger « *l'héritage inachevé* » des Lumières.

Sa grande force réside dans sa capacité à compléter d'une analyse psychologique fine et sensible cette pensée morale et politique solide. Alors que « *notre société habitue chacun, dès son plus jeune âge, à être dans une position de surplomb et à exercer son contrôle sur les autres et la nature, c'est-à-dire à les manipuler et à les exploiter* », la notion de limite, l'impuissance, l'humilité n'entrent pas dans ces relations qui consistent à vouloir dominer. L'impossibilité à accepter ces ressentis et à sortir de ces schémas débouche sur une « *relation d'emprise qui repose sur la perversion narcissique* », entre individus comme avec le pouvoir. La solution se trouve pour l'autrice dans l'« *attention à ce qui est donné, gratitude, engagement en faveur de la vie et de l'avenir, générosité, capacité de penser et d'agir…* » Possible aujourd'hui grâce à la « *puissance du féminin* », c'est sur elle que doivent reposer les bases d'un vivre-ensemble possible en démocratie. ■

Eugénie Bourlet

LA DÉMOCRATIE SANS EMPRISE OU LA PUISSANCE DU FÉMININ
CORINE PELLUCHON
208 P., RIVAGES, 19 €. EN LIBRAIRIES LE 5 MARS.

VIRGINIE BONNEFON./RIVAGES

Découvrez la nouvelle maison d'édition

Le Soir Venu

Mes rendez-vous lecture jusqu'au cœur de la nuit.

Déjà un best-seller aux États-Unis

EN LIBRAIRIE

Margo a des problèmes d'argent de Rufi Thorpe

« Un livre incroyable et terriblement prenant. » *The New York Times Book Review*

22,95 € - 416 pages

Retrouvez les éditions Le Soir venu sur les réseaux sociaux

En finir avec la fin

Après *Le Visage de nos colères* et *Faire famille*, la philosophe Sophie Galabru explore les possibilités insoupçonnées qui naissent de la perte, avec son essai *Nos dernières fois.* Elle convoque un chemin où la vitalité triomphe des fractures, pour en faire un terrain fertile.

Gare Saint-Lazare un matin de janvier, le froid s'infiltre autant que la foule parisienne pressée. Au premier étage, le café Dalloyau réchauffe comme un nuage de lait, Sophie Galabru y patiente sur une banquette couleur chocolat. La philosophe boit un thé, sa paisibilité authentique détonne. « *Je n'ai jamais aimé l'école.* » L'aveu claque, inattendu, de la part d'une professeure de philo passionnée ; c'est pourtant dans ce décalage que tout a commencé. « *Je ne comprenais pas pourquoi on me forçait à rester là, pourquoi tout ce cirque – huit heures par jour sur une chaise – qui m'éloignait du jeu, de l'imaginaire, de ma liberté.* » Élève rêveuse, créative, mais peu disciplinée ; solitaire dans l'âme, elle peine à se fondre dans un groupe. Très tôt, elle questionne le monde, trouve finalement un peu plus de liberté au lycée. Cette rébellion intellectuelle, Sophie Galabru l'a érigée en principe vital. « *Se révolter, c'est mettre à distance ce qui menace votre construction, ce qui force à penser dans une direction imposée. C'est en critiquant qu'on choisit ce qu'on conserve vivant en soi.* » De là est venue son envie de philosophie. Elle enseigne cette matière depuis sept ans, métier qu'elle aime même s'il lui apparaît de plus en plus comme une gageure. Et il y a l'écriture, qu'elle porte depuis l'adolescence, ce besoin de s'adresser à un large public.

Dans *Nos dernières fois*, elle aborde ces instants où tout semble s'arrêter – une rupture, un deuil, un départ – pour révéler ce qu'ils disent en silence. « *Les dernières fois ne sont pas des fins, mais des passages. Ce n'est pas parce qu'on quitte un lieu, une maison, un corps qu'ils cessent de nous habiter. Ce temps que nous pensons perdu continue de vibrer en nous. Ce qui s'éteint n'est pas effacé : c'est une force. Accepter que les soustractions fassent partie de la vie, c'est un apprentissage nécessaire.* » Sophie Galabru revendique son antimatérialisme et adopte une position spiritualiste ; les fins doivent être traversées puis métamorphosées, sans dramatisation, affirme-t-elle, afin de renouer avec le plaisir de vivre au présent : « *Ce n'est pas l'épreuve qui nourrit, c'est ce qu'on décide de garder vivant.* »

HABITER LE TEMPS

Son regard se pare de tendresse, elle évoque la maison de campagne de son enfance, lieu perdu dont le souvenir est intact. Elle aimait qu'il ne s'y passe rien, sauf la joie du partage familial, et ce rien, qui offrait le ralentissement propice au rêve, lui manque. Difficile à retrouver dans notre époque ultra-connectée. Sophie Galabru le relève, d'un ton plus grave : « *Notre société oscille entre la dramatisation excessive et une légèreté grotesque. Tout y est excès, l'excitation médiatique, la polarisation des émotions, la binarité de la pensée. On positive à tout prix, on force la joie ; mais il y a une autre légèreté, plus noble : celle qui naît de son envers, le sérieux, dans la compréhension des choses essentielles.* » Ce souffle, elle le retrouve dans « *une odeur, un objet, une sensation, et tout ressurgit. C'est là que la mémoire devient force créatrice : elle ouvre des portes, élargit l'espace intérieur.* »

La philosophe défend une quête de vitalité, socle de son travail, qui n'est pas un déni des failles. Elle tire un fil d'Ariane qui se déroule dans les creux, dans ces zones où tout vacille et où tout devient possible. Sophie Galabru habite le temps. Elle le laisse déployer ses résonances. Ainsi nos dernières fois ne seraient-elles pas des achèvements, mais des points de départ. ■ **Sophie Di Malta**

NOS DERNIÈRES FOIS
SOPHIE GALABRU
220 P., ALLARY, 20,90 €

JULIETTE PAULET/ALLARY

OFFRE SPÉCIALE RÉSERVÉE À NOS LECTEURS

DISPONIBLE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX ET ICI !

- LES CLASSIQUES DE -

LiRE magazine

Avec ce hors-série de 100 pages, embarquez pour un **voyage infini** aux côtés de **JULES VERNE !**

9,90 €
SEULEMENT
Frais de port offerts

JE COMMANDE LE NUMÉRO CONSACRÉ À JULES VERNE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine - 20 rue Rouget-de-Lisle 92130 Issy les Moulineaux

OUI, je souhaite commander le hors-série Les Classiques de Lire magazine, Jules Verne, au prix de **9,90 €** seulement.

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Téléphone : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2

☐ Carte bancaire, paiement sécurisé sur https://abonnements.lire.fr/

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 30/06/2025 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à Lire magazine - 20 rue Rouget-de-Lisle 92130 Issy les Moulineaux

H.LCJV538

LIRE MAGAZINE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 499 400 € - 15 RUE DE LA FONTAINE-AU-ROI, 75011 PARIS

« Pour que les lecteurs s'ouvrent à de nouvelles expériences »

Franco-allemande, romancière, traductrice et éditrice, Maren Sell est une femme de contrastes. Dans le récit *Tout est là*, elle expose sa philosophie de vie qui lui a permis de tracer son chemin en quête de talents.

ULF ANDERSEN/GAMMA RAPHO./GRASSET

Ex-sympathisante de la Bande à Baader et de la gauche prolétarienne, vous racontez avoir délaissé les mirages de la révolution pour écrire *Mourir d'absence*, un récit paru en 1978. Pourquoi ?

Maren Sell. En Allemagne, l'Holocauste était un tabou total. Un silence complet pesait dans les familles. Ma génération, née après-guerre, sentait l'absence des mots sur les crimes. Malgré les procès de dénazification, beaucoup d'anciens nazis étaient restés en place. Je me demandais toujours, quand j'allais dans un bistrot ou une administration, si la personne assise en face de moi n'était pas un nazi. Bertolt Brecht disait : « *Le ventre est fécond encore.* » J'ai commencé un mémoire sur Roland Barthes, inachevé. Côtoyant les milieux d'extrême gauche, je suis devenue une tête chercheuse de textes français pour des éditeurs allemands et vice versa. C'est ainsi que j'ai fait publier les livres d'André Glucksmann, de Michel Foucault et que j'ai lancé *Le Grand Bazar,* un volume d'entretiens avec Daniel Cohn-Bendit, qui a vu le jour en 1975. Je circulais dans le monde du livre, de l'Est à l'Ouest, comme un papillon pas si léger.

Quand basculez-vous vers le métier d'éditrice ?

M.S. En 1982, date du début des éditions Lieu Commun avec trois amis : Laurent Kissel, qui avait créé les Éditions des Autres, Maurice Partouche, rencontré à *Libération,* et Jacques Bertoin, ancien directeur de la librairie La Hune. La littérature européenne m'était familière. Les Français connaissaient peu les écrivains d'Europe de l'Est. J'ai publié *Vivre*, le recueil de chroniques sur Prague de Milena Jesenská. Mes camarades voyaient en elle seulement l'amante de Kafka et pas l'écrivain engagé. Sur ce désaccord profond, l'aventure de Lieu Commun a pris fin pour moi.

Vous lancez votre propre maison sous votre nom. Avec quel projet ?

M.S. Épaulée par Michael Taylor, un traducteur américain, je souhaitais garder *« le souci de l'âme »,* selon la formule de Michel Foucault. Nous avons eu l'idée de la collection « La Petite Bibliothèque européenne » riche de 120 titres environ de Hesse, Hofmannsthal, Lou-Andreas Salomé, Rilke… Au catalogue, aussi, le livre du journaliste autrichien Peter Sichrovsky, *Naître coupable, naître victime* [1987], où il interroge des enfants de nazis et des enfants juifs rescapés. J'ai toujours voulu publier des livres qui font tomber les clichés, pour que les lecteurs s'ouvrent à de nouvelles expériences, à un partage. L'une de mes découvertes dans le domaine français est Philippe Hadengue, lauréat du prix du Livre Inter 1989 pour *Petite chronique des gens de nuit dans un port de l'Atlantique Nord.* J'ai ensuite rejoint Calmann-Lévy avant de relancer les éditions Pauvert avec Yann Andréa, Jean-François Kervéan, Richard Morgiève, Lorette Nobécourt et des célébrités décrochées de haute lutte. J'ai toujours accueilli celles et ceux qui dansent sur un volcan comme Christine Deviers-Joncour [*La Putain de la République,* 1998] et Loana, la gagnante de *Loft Story* [*Elle m'appelait… Miette,* 2001]. On me dit que j'ai une bonne écoute, Loana a dû le sentir.

Forte de votre parcours, quels conseils donneriez-vous ?

M.S. Pour donner du sens à son existence, il faut continuer à être indigné, ne pas se laisser intimider par de mauvaises nouvelles car la peur nous rend manipulables. À nous de ne pas perdre notre centre, c'est-à-dire notre âme. Comme l'a dit Willy Brandt, ancien chancelier allemand : « *Quand on diminue le budget de la Culture, on prépare la barbarie.* » ■

Propos recueillis par Olivier Cariguel

TOUT EST LÀ
MAREN SELL
352 P., GRASSET, 22 €.

Des livres au sommet

Perchée à 1850 mètres d'altitude, M'Lire*, qui a ouvert en juillet dernier, est avant tout une histoire de famille à Val-d'Isère.

La France a connu quelques grands moments en 2024, notamment les Jeux olympiques. Val-d'Isère rime avec hiver, et la célèbre station a d'ailleurs accueilli des épreuves lors des JO d'Albertville en 1992. Elle a donc son avenue Olympique. Au numéro 1040, on trouve l'hôtel Tsanteleina, la Brasserie M et, désormais, la librairie M'Lire. Comme le Z ou le W, le M est une lettre qui slalome. Pourtant, à Val-d'Isère, elle ne renvoie pas à des skis, mais au nom « Mattis ». Depuis quatre générations, la famille Mattis est propriétaire de plusieurs boutiques, d'une ferme et de deux hôtels dans la station alpine. Dont le Tsanteleina, dirigé par Véronique Mattis. À l'été 2024, ses cousines et elle se sont lancées dans un nouveau projet. Le Bouquetiniste, seule librairie avaline, avait fermé trois ans auparavant, et « *c'était une demande des clients des hôtels : pouvoir trouver des livres dans cette ville* ». Voilà comment la lettre M orne l'enseigne M'Lire, située au rez-de-chaussée de l'hôtel Tsanteleina. Dirigée par Christophe Lledo, 60 ans, attiré depuis toujours par les livres, qui avait travaillé dans l'immobilier, la banque et l'hôtellerie, et qui n'est autre que l'époux de Véronique Mattis.

Le magasin a son entrée autonome (même si une autre porte communique avec l'hôtel). Avant, c'était une sandwicherie de luxe. Les deux grandes tables à l'entrée y étaient déjà : « *On les a juste raccourcies en hauteur.* » D'une surface de 70 mètres carrés, le lieu propose, dans l'ordre de la déambulation, « *des rayons de littérature étrangère en VO, puis la littérature française* [le plus grand espace], *la littérature étrangère traduite en français, le polar, puis un petit rayon science-fiction. Dans la continuité, un gros rayon de récits de montagne, évasion, nature, avec un très bon panel de ce que font les éditions Guérin, basées à Chamonix* ».

UNE OUVERTURE RÉUSSIE

Lancée en juillet, M'Lire a dû ouvrir rapidement : il fallait être prêt pour l'hiver. Dans cette commune, le nombre d'âmes varie entre 1 500 habitants à l'année et environ 28 000 lors de la saison hivernale. Les mois de mai et juin sont creux. Après une ouverture réussie (festivités de fin d'année), les premiers mois de 2025 seront cruciaux. Pour ces raisons de gestion, M'Lire fonctionne pour l'heure « en partenariat » avec Garin, la célèbre librairie de Chambéry.

Les deux gérants établissent ensemble les choix et les commandes, dont Garin assure les livraisons et les retours. Une fois par semaine au moins, une personne monte à Val-d'Isère avec des cartons de livres. Car chez les Mattis-Lledo, on le clame : la commune culminant à 1 850 mètres, M'Lire est officiellement « *la librairie la plus haute de France* » ! ■ **Hubert Artus**

*1040, avenue Olympique, 73150 Val-d'Isère. Ouvert tous les jours de 9 heures à 12 h 30 et de 15 h 30 à 19 h 30. *librairiemlire.com*

« Mes romans sont difficiles à adapter, il faut les casser en morceaux »

Après Valérie Donzelli avec *L'Amour et les Forêts*, c'est au tour de Sylvain Desclous d'adapter un roman d'Éric Reinhardt : *Le Système Victoria,* film net et précis. Rencontre avec l'auteur et le cinéaste.

Entre le roman d'Éric Reinhardt et le film de Sylvain Desclous, il s'est passé beaucoup de choses : *Le Système Victoria* est un exemple remarquable d'adaptation réussie. Une autre façon de regarder cette histoire d'amour singulière entre une femme mystérieuse, Victoria, DRH d'une grande entreprise, et David, chef de chantier, qui affronte la construction d'une immense tour.

Comment s'est déroulée l'adaptation du *Système Victoria* ?

Sylvain Desclous. J'ai découvert les romans d'Éric très tôt avec *Le Moral des ménages*. En 2011, je lis *Le Système Victoria* qui me parle d'autant plus qu'à ce moment-là je travaille dans un environnement socioprofessionnel très proche du roman. J'envoie un mot de félicitations à Éric mais, à l'époque, je suis encore loin d'imaginer adapter le livre. Au mois de juillet 2020, alors que je suis devenu réalisateur, Éric m'appelle et me demande si je suis toujours fan du *Système Victoria*. Il me fait lire la version de scénario qu'il avait écrite. On s'est vus pour en discuter le 30 juillet, jour de mon anniversaire…

C'est donc vous, Éric, qui êtes à l'origine du film ?

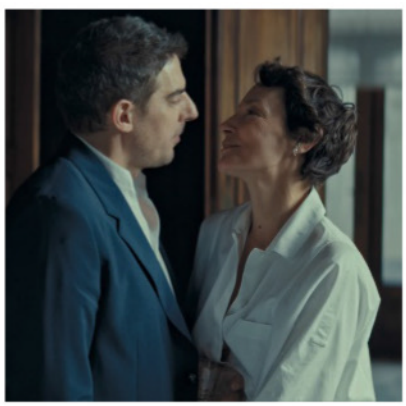
Éric Reinhardt. David Gauquié, le producteur, achète les droits du roman et me demande si je veux écrire l'adaptation avant de trouver un réalisateur. J'accepte et travaille avec Laurent Bazin. J'y prends beaucoup de plaisir sans m'astreindre à aucune fidélité de principe au roman. J'avais envie d'en faire un objet de cinéma. Une fois le script abouti, j'ai tout de suite pensé à Sylvain. Il a été très clair : il adorait le roman, mais voulait transformer le scénario. Sans rien révéler, il m'a proposé de mettre la tour que construit David davantage au centre de l'histoire. C'est sans doute ce qui manquait à mon scénario : un point de vue de cinéaste.

Qu'est-ce qui ne vous plaisait pas dans le scénario ?

S.D. Je sentais intuitivement que ça ne marchait pas tel quel. À part la présence de la tour, on a changé d'autres points du roman avec Laurette Polmanss : le début, et notamment la rencontre entre David et Victoria. Ce qui m'a fait aimer le livre, c'était la relation d'amour totalement inattendue entre ces deux protagonistes. Ainsi que le décor et l'érection de cette tour qui résume les enjeux du monde contemporain : le travail, la finance, les rapports de force…

E.R. C'est ce que j'avais voulu faire avec mon roman. Quand j'ai vu le film, j'ai dit à Sylvain que c'était une fable sur notre monde ultralibéral, plus qu'une chronique amoureuse. Le message passe autrement que dans mon livre : cet homme, grand idéaliste victime d'injustice, se retrouve au cœur des contradictions de l'époque. La façon dont Sylvain a synthétisé mon roman est admirable. Il m'a fait lire des versions successives du scénario, sur lesquelles je donnais mon avis. La fin a beaucoup changé. David a aussi été marié dans un grand nombre de versions et puis….

S.D. … on en a fait un homme divorcé pour que la fascination qu'il éprouve pour Victoria s'incarne mieux. Et plus facilement. Qu'il trompe sa femme induisait un autre rapport entre les personnages. Mon travail sur le roman s'apparente à celui du tailleur de diamant. Il fallait que je sois à la hauteur du style d'Éric. La direction que je voulais prendre impliquait d'être radical : un film court et incisif.



UNIFRANCE – FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - CINÉFRANCE STUDIOS-MADISON FILM

CINÉFRANCE STUDIOS-MADISON FILM

Éric, quand vous écrivez, pensez-vous au cinéma ?

E.R. Non, jamais. Mais je suis obsédé par les images. Je ne peux pas donner vie à mes personnages si je ne vois pas ce qui se passe. Je retravaille mes pages jusqu'à ce qu'elles soient incarnées et qu'on voie les choses de l'intérieur. Je déteste la psychologie et les scènes suspendues, flottantes, approximatives. En général, mes romans sont composés de successions de situations dans lesquelles les lecteurs sont au présent de l'action. J'aime beaucoup les longs plans-séquences en littérature. Mes romans sont difficiles à adapter, il faut les prendre comme des vases et les casser en morceaux pour reconstituer un organisme autonome.

La première adaptation de l'un de vos romans, *L'Amour et les Forêts*, de Valérie Donzelli, arrive assez tard dans votre carrière. Pourquoi ?

E.R. Difficile à dire. *Cendrillon* a failli se faire il y a plusieurs années pour Canal+ avec Pascale Ferran comme réalisatrice et Céline Sciamma comme coscénariste. C'était un projet génial. Canal+ a eu peur d'un film trop « auteur ». *Cendrillon* aurait pu être le premier film à traiter de la crise financière. Dommage. Mais *Sarah, Susanne et l'écrivain* va être adapté par Valérie Donzelli.

Sylvain, vous qui avez adoré *Cendrillon*, n'avez-vous pas envie de l'adapter ?

S.D. J'en ai toujours eu envie et c'est toujours le cas au moment où je vous parle…

Et vous, Éric, avez-vous envie d'écrire juste un scénario ?

E.R. C'est un scoop : j'écris pour Arte une minisérie que je réaliserai ! Une adaptation de l'essai du philosophe Quentin Meillassoux, *Le Nombre et la Sirène*. Ce livre, décryptage du poème de Mallarmé *Un coup de dé jamais n'abolira le hasard*, m'obsède depuis des années. La série, c'est de la narration pure et ça m'excite beaucoup. ■

Propos recueillis par Éric Libiot

→ **Le Système Victoria** de Sylvain Desclous avec Damien Bonnard, Jeanne Balibar… en salles le 5 mars.

LE PRINTEMPS DU LIVRE DE MONTAIGU

35e édition du grand festival littéraire en Vendée

28·29·30 MARS

pdl.terresdemontaigu.fr

SOUS LA PRÉSIDENCE DE
Bernard MINIER

ILS SERONT ÉGALEMENT PRÉSENTS :
Aurélie Valognes · Anne Bouillon · Marin Ledun · Raphaëlle Giordano · Isabelle Duquesnoy · Marie Pavlenko · Emily Blaine · Eric Fouassier · Xavier De Moulins · Emmanuel Ruben · Alexis Laipsker · Adèle Bréau…

VENDÉE LE DÉPARTEMENT
PRÉFET DE LA RÉGION PAYS DE LA LOIRE
Crédit Mutuel
TERRES DE MONTAIGU
la culture avec la copie privée
sofia
SNCF VOYAGEURS
ouest france
WEBTVCULTURE
Europe 1
LE FIGARO
LIRE magazine

DVD

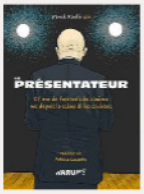
L'AMOUR OUF
GILLES LELLOUCHE
(STUDIO CANAL/ESCD)

→ Phénomène au box-office français (notamment grâce à son couple star François Civil-Adèle Exarchopoulos), cette libre adaptation du roman noir de Neville Thompson nous replonge dans le Nord des années 1980-1990. Avec un incroyable désir de cinéma qui, malgré des maladresses, transparaît à tous les plans. Et rien que pour ça… **B.L.**

THE APPRENTICE
ALI ABBASI
(METROPOLITAN)

→ C'est une drôle d'expérience que de visionner aujourd'hui cette évocation du parcours initiatique de Donald Trump (formidablement campé par Sebastian Stan). Sur un scénario original signé Gabriel Sherman, largement nourri des divers ouvrages biographiques consacrés au président américain. **B.L.**

LIVRE



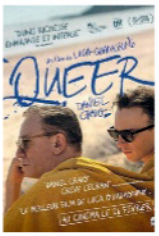
LE PRÉSENTATEUR
DAVID RAULT
(WARUM ?)

→ Il faut bien l'avouer puisque je suis croqué page 21 : je connais David Rault, le responsable de ce *Présentateur,* mais je ne savais pas qu'il était auteur de bande dessinée. Pour beaucoup de journalistes, il est celui qu'ils croisent dans différents festivals et qui monte sur scène présenter les invités, notamment à Deauville (films américains), Cognac (films policiers) ou Gérardmer (films fantastiques). Donc il dessine et s'amuse ici à raconter ses mille souvenirs, ses mille rencontres (Chabrol, Nicholson, Jolie…) et à soulever le rideau des coulisses de ce type de manifestations. Le récit fonctionne par petites vignettes – un dessin, une info – et David Rault sait se faire discret tout en maniant l'autodérision. Les cinéphiles seront ravis, les autres aussi. Carton plein. **E.L.**

À fleur de peau

Avec *Queer,* adapté d'un texte de Burroughs, Daniel Craig dit définitivement au revoir à James Bond. Impressionnant.

Il y a sans doute quelques petits écueils à ce *Queer,* adapté du roman plus ou moins autobiographique de William Burroughs, notamment une dernière partie un peu longue. Mais ce portrait en forme de chronique d'un homosexuel dans le Mexico des années 1950, à la recherche d'amour et assurément d'un but à sa vie, est plutôt réussi. Il faut dire que ce Lee, Américain héroïnomane et buveur patenté, qui trouve dans sa relation avec le jeune Allerton un peu de soleil, est interprété par Daniel Craig. C'est lui qui donne le ton et son jeu est particulièrement juste et incarné. Sa longue parenthèse James Bond avait presque fait oublier que cet acteur britannique était capable de tout jouer ; ici des scènes de sexe crues et une sensibilité à fleur de peau. Quant au réalisateur Luca Guadagnino, auteur de *Call me by your name,* il capte parfaitement l'univers flottant de Burroughs oscillant entre deux mondes, la réalité et la fantasme. Il n'est pas à la hauteur de David Cronenberg qui avait fait du *Festin nu* de Burroughs un chef-d'œuvre, mais il parvient la plupart du temps à imprimer une atmosphère singulière à son histoire. Avec, en prime, quelques belles séquences de cinéma. Et l'on ne s'en plaindra certes pas. ■ **Éric Libiot**



(En salles)

Sous le tapis

La Cache, du Suisse Lionel Baier, restera dans l'histoire comme le dernier film du regretté Michel Blanc. Il y joue un père de famille, en mai 1968, entouré de sa femme, sa mère, ses fils et son petit-fils dans un appartement transformé en coloc foutraque. Adapté du roman de Christophe Boltanski (salué par le prix Femina), le film joue la carte de la chronique douce-amère. Construite à partir de petites vignettes souriantes (on ne dira rien de cette « cache » du titre), elle offre aux comédiens la possibilité de s'exprimer à volonté. Et parmi eux, des applaudissements particuliers à Liliane Rovère, parfaite en mamie mélomane,

Dominique Raymond, en mère à poigne bienveillante, et Michel Blanc, toubib un peu paumé, émouvant jusqu'au bout. Réalisateur de l'amusant *Les Grandes Ondes (à l'ouest),* Lionel Baier manque sans doute un peu de mordant et son film de tension. Mais, étrangement, cette séduisante *Cache* mérite la bienveillance. ■ **E.L.**

(En salles le 19 mars)

ET AUSSI

Les amoureux des mangas – en premier lieu de *Dragon Ball Z* – seront certainement au rendez-vous de la version longue, inédite en Europe, de *Battle of Gods* (8/3). On a déjà vu Leïla Bekhti et Jonathan Cohen plus inspirés que dans cette adaptation un peu plate de *Ma mère, Dieu et Sylvie Vartan.* Mais l'histoire de Roland Pérez, petit garçon atteint d'un pied bot devenu journaliste et avocat, et le portrait de sa mère n'en demeurent pas moins touchants (19/3). Enfin, on sera curieux – malgré des craintes au vu des premières images – de découvrir la nouvelle version Disney en prises de vue réelles de *Blanche Neige.* L'esprit des frères Grimm sera-t-il toujours au rendez-vous ? (19/3). ■ **Baptiste Liger**

2024 THE APARTMENT SRL/NUMERO 10 SRL/PATHÉ FILMS ALL RIGHTS RESERVED/GIANNI FIORITO - LES FILMS DU POISSON

À la vie à la mort

Deux ex-junkies au centre d'une machination implacable. Une histoire coup de poing, inspirée d'un roman de Dennis Tafoya.

Deux amis d'enfance, au passé de junkies, braquent des dealers de petite envergure en se faisant passer pour des agents de la DEA. Une combine fructueuse jusqu'au jour où l'une de leurs opérations se solde par la mort de plusieurs personnes – dont un agent fédéral infiltré – et le vol d'un sac rempli d'argent. Poursuivis par la DEA et un gang de motards ultra-violents et sadiques, les deux amis s'engagent dans une course effrénée pour survivre et découvrir qui les a piégés. Adaptée du roman *Dope Thief* de Dennis Tafoya, cette série coup de poing est produite par Ridley Scott qui en a réalisé le pilote. Flics corrompus, gangsters impitoyables et violence frontale, *Dope Thief* n'est pas sans rappeler les romans de Don Winslow, ne serait-ce que dans sa peinture sans fard d'un réseau tentaculaire, allégorie à peine voilée d'un capitalisme sauvage qui s'exprime à grand renfort d'armes à feu. Aux commandes, on retrouve Peter Craig, scénariste de *The Batman* de Matt Reeves, *Top Gun : Maverick* de Joseph Konsinki ou encore *Gladiator II* de… Ridley Scott. Habitué aux récits musclés, il nous offre ici une plongée dans l'univers des narcotrafiquants et nous embarque dans une balade sauvage où le danger guette à chaque coin de rue de Philadelphie filmée comme une zone de guerre. Face caméra, Brian Tyree Henry (*Atlanta*) et Wagner Moura (*Narcos*) bouffent l'écran dans la peau de deux marginaux clairement dépassés par les événements et cernés de toutes parts. Constamment sur la brèche, rongés par la peur et la culpabilité, ils devront non seulement échapper à leurs assaillants mais également affronter leurs démons. À la fois polar ultra-tendu et radiographie d'une amitié chahutée de tous côtés, *Dope Thief* revisite le genre à l'aune post-covid, qui sert ici d'astucieuse toile de fond. ■ **Ilan Ferry**

(Sur Apple TV + à partir du 14 mars)

APPLE TV

• THÉÂTRE

Livres en scène

Transposer un texte pour la scène exige beaucoup de d'humilité et d'écoute. Parmi les adaptations présentées en ce moment à Paris, en voici trois qui peuvent donner envie de revenir au livre.

La plus nécessaire : *La Disparition de Josef Mengele*. Pour donner à entendre le récit enquête d'Olivier Guez sur la cavale d'un tortionnaire d'Auschwitz, Benoît Giros a choisi le seul-en-scène. Impeccable de sobriété, le comédien Mikaël Chirinian retrace avec minutie l'errance sud-américaine du monstrueux médecin. Quand le texte exige qu'il parle à la première personne, Chirinian refuse le « je ». Il dit « il », pour laisser ce bourreau à distance. Les spectateurs, sidérés, mettent du temps à applaudir.

La plus joyeusement subversive : *Candide ou l'optimisme* de Voltaire. Parce qu'on l'étudie à l'école, tout le monde connaît l'histoire extraordinaire de Candide, ce jeune homme qui, au cours d'un voyage initiatique, va mettre son innocence à l'épreuve du monde. Amoureux de ce conte philosophique, Didier Long l'a porté à la scène du Poche Montparnasse. Elle est minuscule ? Et alors ? Quand comme ici, il est bien joué, le théâtre est par excellence l'art de la suggestion et de la transformation.

La plus populaire : *Numéro deux*. Le roman de David Foenkinos, qui raconte l'histoire (fantasmée) du jeune garçon qui souffrit toute sa vie d'avoir raté le rôle d'Harry Potter au cinéma, fut un joli succès de librairie. Le voici sur scène, adapté par Léonard Prain et Sophie Accard qui connaissent bien cet auteur. C'est vif, inventif, rigolo, émouvant et malin, grâce au twist final. ■ **Dominique Poncet**

→ **La Disparition de Josef Mengele** d'après Olivier Guez. La Pépinière Théâtre (Paris 2e), vendredi, samedi et dimanche jusqu'au 30 mars.
→ **Candide ou l'optimisme** d'après Voltaire. Théâtre de Poche Montparnasse (Paris 6e), jusqu'au 30 mars.
→ **Numéro deux** d'après le roman de David Foenkinos. Théâtre Tristan-Bernard (Paris 8e), jusqu'au 29 mars.

Sang neuf

Une réappropriation audacieuse du mythe vampirique au confluent de l'Orient et de l'Occident. *Kundan* ne manque pas de mordant !

Delhi, 1891 : un couple de riches aristocrates anglais adopte un petit garçon, seul survivant d'une tuerie qui a eu raison de tout son clan. Vingt ans plus tard à Londres, Lord Benedict, commissaire à Scotland Yard, fait la connaissance d'un mystérieux personnage appelé Kundan, qu'il ne tardera pas à intégrer à son équipe de policiers. Le haut fonctionnaire est loin de se douter que son nouvel ami pourrait bien être le mystérieux tueur qui ensanglante les rues de Londres. Figure majeure de la pop culture, le vampire trouve dans *Kundan* une nouvelle incarnation, aussi originale que surprenante. Plus Shiva que Nosferatu, ce vampire d'un nouveau genre, imaginé par Luana Vergari et Emmanuel Civiello, ne craint pas la lumière du soleil, commande les rats plutôt que les chauves-souris et peut changer d'apparence. Gardant un goût prononcé pour le sang, dont il s'abreuve avant de laisser le corps de ses victimes totalement desséché, il arbore un look similaire au *Dracula* de Francis Ford Coppola auquel il emprunte les habits de dandy (haut de forme inclus !) et les cheveux mi-longs. Si le trait de Civiello, déjà à l'ouvrage sur l'excellent *Conan* écrit par Doug Headline, peut de prime abord étonner, il confère au récit une inquiétante étrangeté qui n'est pas sans rappeler *From Hell* d'Alan Moore, et ne lésine pas sur les détails graphiques comme pour mieux appuyer le caractère hautement cruel et sadique de son personnage-titre qui n'épargne ni femme ni enfant. Lancinant et hypnotisant, *Kundan* mélange de manière aussi adroite que maligne mythes hindous et folklore européen et traite *in fine* des méfaits de la colonisation à travers son anti-héros, sorte de mélange entre Mowgli et Dracula, démon vengeur, prêt à tout pour reprendre le pouvoir des mains d'un Occident qui lui a tout pris. Original et sulfureux. ■

Ilan Ferry

KUNDAN. LE TEMPS DU SANG (T. 1)
LUANA VERGARI, EMMANUEL CIVIELLO
64 P., GLÉNAT, 15,50 €

• LES CLASSIQUES DE BOLL LA GUERRE DU FEU

EMMANUEL CIVIELLO/GLÉNAT 2025 - BOLL

La fausse note

Mort à l'âge de 20 ans, Daniel Liszt, fils de Franz Liszt et de Marie d'Agoult, aura vainement espéré l'amour de ses parents, ceux-ci s'étant si peu préoccupés de cet enfant pourtant attachant.

Les enfants de la comtesse d'Agoult et de Franz Liszt : Cosima, Blandine et Daniel.

LEBRECHT MUSIC ARTS/BRIDGEMAN IMAGES

Lorsque Marie d'Agoult met au monde son fils Daniel, sa relation avec Franz Liszt est à bout de souffle, et ce troisième enfant né de l'union illégitime entre deux artistes ne semble pas émouvoir le couple, ni agir comme un baume sur leur relation. Pourtant, il faudrait déployer des trésors d'imagination malsaine pour inventer un récit digne des insuffisances parentales de l'écrivaine issue de l'aristocratie, mariée au comte d'Agoult, et du compositeur Franz Liszt, alors grisé par une célébrité qui le mène auprès des plus grands princes, partout à travers l'Europe. Né à Rome, Daniel Liszt est placé immédiatement par ses parents sous la responsabilité d'un couple digne des Thénardier. Grâce à l'attention de son parrain, Henri Lehmann, l'enfant est récupéré à 1 an dans un état de dénutrition catastrophique et placé chez une femme beaucoup plus aimante, avant qu'il ne soit arraché à cette dernière un an et demi plus tard par sa mère qui souhaite le ramener à Paris, sans ménagement. Dans *Daniel Liszt. Un fils mal aimé*, Charles Dupêchez brosse le portrait attachant de l'enfant résolument docile, qui nous fait voler de consternation en consternation. En quête permanente d'affection de la part de ses parents, il se retrouve sacrifié sur l'autel de leurs querelles et de leur narcissisme. Marie d'Agoult « *ne s'occupe de sa progéniture non plus qu'une portée de chats* », confiait George Sand à son journal. Franz Liszt, quant à lui, cultive une obsession du nom transmis à son unique fils, qu'il ne rencontrera pas avant ses 5 ans, avant d'entretenir avec lui des liens épisodiques et manifestement dénués de tendresse. Cet exemple de schéma familial malsain et pathologique, auquel on peine à croire, tranche avec le caractère bon, doux et charmant de Franz Liszt qui transparaît des différents épisodes de sa vie. ■

Aude Giger

DANIEL LISZT. UN FILS MAL AIMÉ
CHARLES DUPÊCHEZ
160 P., MERCURE DE FRANCE, 17 €

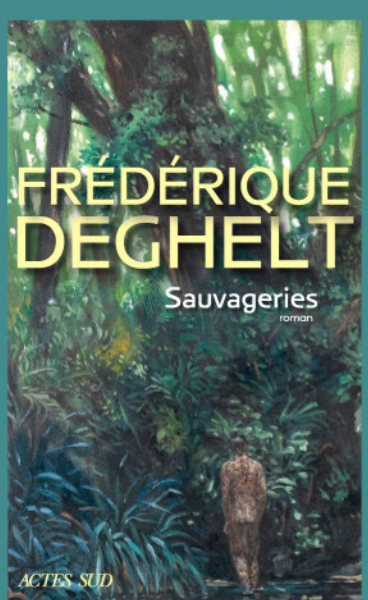
FRÉDÉRIQUE DEGHELT
SAUVAGERIES

1492, dans une île des Grandes Caraïbes.

Taïna est chamane, dépositaire
des rites et des croyances de son peuple.

Parce qu'elle survivra à l'extermination
des siens, les Taïnos, et pour ne jamais
laisser s'installer l'oubli, elle choisira
de les raconter.

Ce livre est son manuscrit,
un roman d'amour et de combats,
sensible et percutant.



ACTES SUD

En savoir plus sur
Sauvageries

© Astrid di Crollalanza

LE COMPTE INSTAGRAM
@Chris. laquieze
→ Face caméra, avec sensibilité, sans fard et sans mise en scène grandiloquente, Christopher Laquieze, écrivain et éditorialiste pour *Marianne*, réagit à l'actualité littéraire et fait la critique de classiques ou des grands romans du moment. Un peu de fraîcheur dans le royaume des apparences qu'est Instagram.

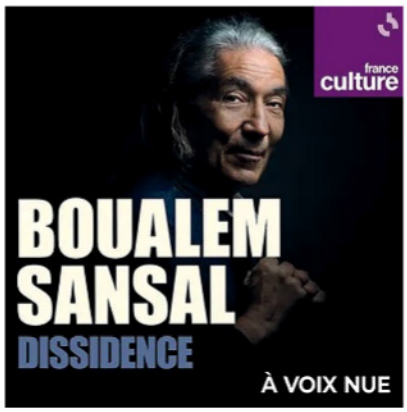
UNE PÉPITE YOUTUBE
Mythologics #11. La Maison des feuilles
→ Une heure de transe en compagnie du youtubeur ALT236 pour décortiquer l'objet romanesque le plus fou et le plus mystérieux de l'histoire de la littérature. Un trip halluciné et une sublime réflexion sur les affres de la création.

UN PODCAST
J'ai un truc à vous lire
→ Chaque semaine, Claire Maoui vous fait la lecture d'un extrait d'une œuvre de l'actualité ou d'un classique qui l'a particulièrement touchée. Deux minutes hors du temps pour savourer la littérature à haute voix, de Victor Hugo à Emma Becker en passant par Colette. **L.D.**

Mieux comprendre Boualem Sansal

Près de trois mois après son arrestation, une série radiophonique et un documentaire refont surface pour saisir l'œuvre et le combat de l'écrivain algérien.

Le 16 novembre dernier, Boualem Sansal était arrêté par la police algérienne pour « atteinte à l'intégrité du territoire national » à cause de certaines positions prises dans la presse, mais aussi de la teneur de ses romans. Malgré les appels à sa libération d'Emmanuel Macron, qui venait de lui accorder la nationalité française quelques mois plus tôt, l'indignation et l'émoi du milieu littéraire français, il est encore incarcéré, au moment où l'on écrit ces lignes, et risque une longue peine de prison. En espérant une issue favorable, le respect de la justice et de la liberté d'expression, on peut redécouvrir en ligne une série radiophonique et un documentaire, qui permettent de mieux cerner cet intellectuel controversé, dont les écrits et la parole ont souvent été déformés ou récupérés par l'extrême droite. Sur France Culture, on peut ainsi redécouvrir les cinq épisodes de trente minutes que lui consacrait en 2016 l'émission *À voix nue* avec une série intitulée « Boualem Sansal, dissidence ». Dans le même temps, Arte remet à disposition, sur sa plateforme, le documentaire *Boualem Sansal. La littérature, pas la guerre,* mêlant interviews, images



d'archive et rencontre avec les lecteurs. Deux programmes qui retracent pas à pas l'existence de l'écrivain algérien en abordant sans détour sa jeunesse marquée du sceau de la guerre d'indépendance, son utilisation de la langue française dans un pays qui a voulu se débarrasser du français, sa critique des religions et surtout de l'islam radical, son entrée en résistance face au pouvoir. De quoi mesurer la terrible injustice que représente son incarcération. ■ **Léonard Desbrières**

• À ÉCOUTER

UNE FAROUCHE LIBERTÉ
ANNICK COJEAN, GISÈLE HALIMI
LU PAR FRANÇOISE GILLARD
(AUDIOLIB)

■ Membre du jury du prix littéraire Gisèle-Halimi, Annick Cojean avait, à travers ce livre d'entretiens, dressé le portrait d'une amie et d'une grande figure féministe. Dans cette version audio tonifiante, complétée par la lecture du plaidoyer du procès de Bobigny, Gisèle Halimi est finement incarnée par Françoise Gillard, sociétaire de la Comédie-Française.

BANDES-ANNONCES DU PRIX DES CINQ CONTINENTS DE LA FRANCOPHONIE
ORGANISATION INTERNATIONALE DE LA FRANCOPHONIE

■ En partenariat avec la Semaine du son de l'Unesco en Tunisie et l'OIF, les œuvres lauréates du prix ont fait l'objet de créations d'étudiants de master de l'École supérieure de l'audiovisuel et du cinéma de Gammarth : des présentations de *Barg Ellil* de Béchir Khraïef et du *Palais des deux collines* de Karim Kattan ont été distinguées.

LES ENFANTS ENDORMIS
« LIRE, ÉCOUTER : C'EST QUOI UN LIVRE AUDIO ? »
EFFRACTIONS SONORES
DE LA BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE D'INFORMATION

■ Un débat à la BPI du Centre Pompidou titré « Éditer un livre audio » avait réuni la comédienne Anna Mouglalis, la directrice artistique Francesca Isidori et abordé l'adaptation de *Moi, Jean Gabin* de Goliarda Sapienza. Autour du livre audio *Les Enfants endormis* d'Anthony Passeron, cette rencontre interroge l'essence du format sonore. **Christophe Rioux**

– LES CLASSIQUES –

LiRE magazine

Jules Verne, poète et prophète

Non, Jules Verne ne fut pas seulement le « *barde de l'industrie lourde ou légère* » : ses enthousiasmes pour le progrès allaient de pair avec une clairvoyante inquiétude. Et non, Jules Verne ne fut pas un auteur pour enfants : s'il séduit les jeunes lecteurs avec ses aventures scientifiques et ses héros souvent exemplaires, les subtilités de sa pensée ne sont accessibles qu'aux adultes. Et il en allait de l'homme comme des livres : bourgeois conventionnel et attaché à ses habitudes, Jules Verne pouvait donner à sa plume des accents révolutionnaires quand elle évoquait les mouvements d'émancipation des peuples. Sa popularité se mesure à l'aune des mythologies qu'il nous a laissées – Phileas Fogg, le capitaine Nemo et son *Nautilus* appartiennent aujourd'hui à l'imaginaire universel. La preuve : nous connaissons tous des lecteurs qui ne se sont jamais aventurés dans les œuvres de Proust ou celles de Mallarmé. Mais connaissez-vous un lecteur digne de ce nom qui n'ait jamais lu Jules Verne ? Avec Robert Kopp, Louis Chevaillier, Bernard Werber… ■ **Alexis Brocas**

Disponible chez votre marchand de journaux et sur *lire.fr*

HORS-SÉRIE 50 ANS DE LIRE MAGAZINE

LES GRANDS ENTRETIENS

Perles du temps

Italo Calvino évoquant le souvenir de Raymond Queneau, Marguerite Duras descendant l'adaptation de *L'Amant* avant d'avoir vu le film *(« Il est gentil, Annaud, je ne lui en veux pas »)*, García Márquez parlant de journalisme et de renommée, Hergé répondant à la place de Tintin *(« Je suis un journaliste qui a l'esprit boy-scout »)*… Comme vous le savez, fidèles lecteurs, les grands entretiens de *Lire* comme ceux du *Magazine littéraire* contiennent souvent trop de perles pour qu'on les laisse glisser dans l'oubli. Pour le 50e anniversaire de *Lire Magazine*, nous avons donc décidé de rassembler ces trésors dans un hors-série aux allures de gotha éclectique, où l'ethnologue Lévi-Strauss côtoie la dessinatrice Claire Bretécher ; où Michel Houellebecq précède Ionesco, où l'on retrouve les répliques de Sagan, les inquiétudes de Yourcenar, le pétillement du rire de Nabokov, et le très gai savoir de Jean d'Ormesson. ■ **A.B.**

Disponible à partir du 14 mars chez votre marchand de journaux et sur *lire.fr*

VERSAILLES

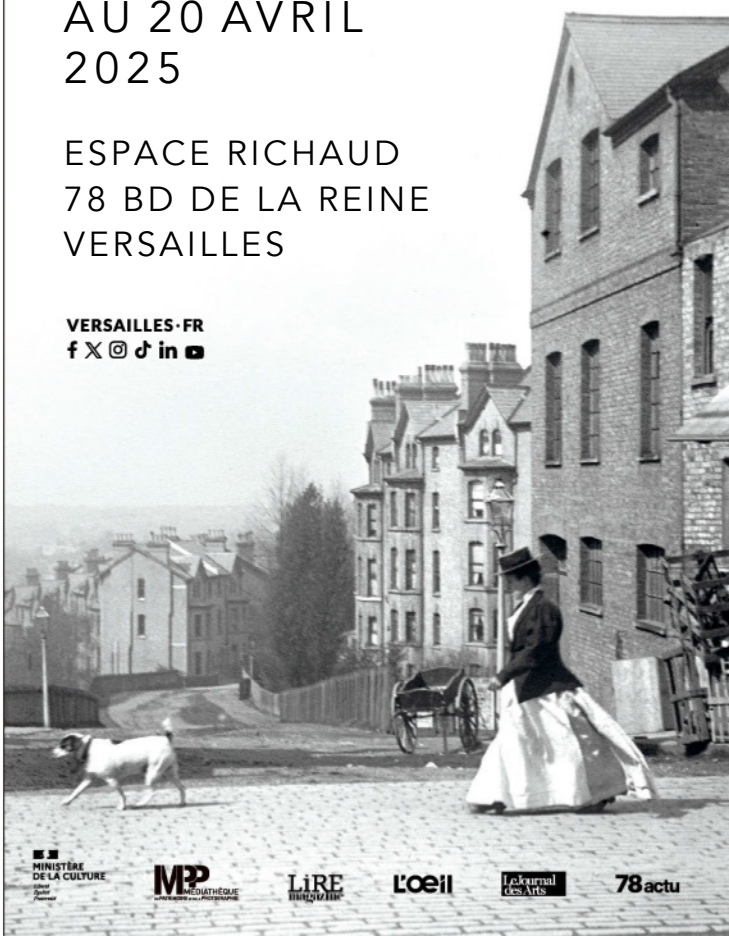
Zola

ZOLA
PHOTOGRAPHE

EXPOSITION
DU 19 FÉVRIER
AU 20 AVRIL
2025

ESPACE RICHAUD
78 BD DE LA REINE
VERSAILLES

VERSAILLES·FR



Émile Zola, Londres, 1898-1899 ©Ministère de la Culture, MPP, diff. GrandPalaisRmn Photo - Réalisation : Direction de la communication, Ville de Versailles / Delphine Joly

MINISTÈRE DE LA CULTURE
MPP MÉDIATHÈQUE
LiRE
L'œil
Le Journal des Arts
78actu

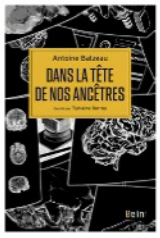
Peut-on reconstituer le cerveau de nos ancêtres?

Antoine Balzeau s'est plongé dans les travaux de scientifiques de tous les domaines pour tenter de comprendre ce que les humains préhistoriques avaient dans le crâne. Édifiant.

Pour savoir à quoi ressemblait le cerveau de nos ancêtres, ne suffit-il pas d'en trouver des fossiles et de les étudier? Loin de là! Pour la simple et bonne raison que les fossiles de cerveau n'existent pas. Le chercheur Antoine Balzeau, paléoanthropologue, présente ainsi dès le départ cette première difficulté: les cerveaux ne se fossilisent pas. De ce problème découle l'un des projets scientifiques les plus ambitieux de ces dernières années. Car, pour reconstituer le cerveau des humains préhistoriques, seule une démarche interdisciplinaire audacieuse peut s'appliquer: faire appel à des domaines aussi vastes que la paléontologie, l'évolution humaine, l'imagerie ou encore les neurosciences.

Finalement, ce récit prendrait presque la forme d'une enquête policière. Si le suspect – le cerveau! – est introuvable, ce drôle de brigand a laissé des indices, en particulier sur la surface interne du crâne. Ces véritables empreintes peuvent permettre de modéliser, pas à pas, le cerveau des humains qui nous ont précédés. Et il s'agit là d'une investigation à grand suspense: en arriver au premier prototype de cerveau néandertalien n'aura pas été de tout repos. L'auteur nous fait également visiter les théâtres de ces recherches, en particulier le musée de l'Homme et ses coulisses. Ce bâtiment, Antoine Balzeau le résume aussi simplement que cela: « *Un musée dans lequel il est question de l'humanité.* » C'est aussi ce dont il est profondément question dans cet ouvrage, qui bénéficie d'un autre atout que son récit d'un grand projet: les illustrations, signées Tiphaine Derrey, d'une excellente facture. Elle ne s'est pas contentée de nous montrer les objets scientifiques des recherches, mais aussi les lieux et les personnes. De bout en bout, nous avons la sensation de consulter un précieux carnet… qui parle de nous. ■

Marcus Dupont-Besnard



DANS LA TÊTE DE NOS ANCÊTRES
ANTOINE BALZEAU
ILLUSTRÉ PAR THIPHAINE DERRAY, 256 P., BELIN, 20 €

La civilisation judéo-chrétienne existe-t-elle seulement?

L'historienne Sophie Bessis dénonce les implications politiques délétères de l'usage actuel de l'expression, introuvable sur le plan historique comme religieux, de « judéo-christianisme ».

« *Notre victoire, c'est la vôtre! C'est la victoire de la civilisation judéo-chrétienne contre la barbarie. C'est la victoire de la France!* » Parmi les innombrables références actuelles au judéo-christianisme, cette déclaration de Benyamin Netanyahou en mai 2024 sur une de nos chaînes télé est des plus édifiantes. Car, comme l'explique Sophie Bessis dans *La Civilisation judéo-chrétienne. Histoire d'une imposture,* non seulement ce doublon est récent – il ne remonte qu'aux années 1980, avec la redécouverte de la Shoah ,– mais il n'a aucune pertinence historique. Au sens propre, il ne vaut que pour ces sectes ayant tenté une synthèse entre judaïsme et enseignements évangéliques, dont ces « *nazaréens* » et autres « *ébonites* » disparus au VI^e^ siècle. Mais, bien qu'erronée sur les plans historique et religieux, cette expression cliché arrange tous les acteurs en présence. Elle permet aux Européens, soutient Bessis, de se racheter, en un faux élan philosémite, de leur responsabilité passée dans la destruction des Juifs; à l'État d'Israël d'asseoir la légitimité de ses actes et, côté arabe, de la rejeter au nom d'une vision anti-occidentale complotiste. Et, en l'isolant arbitrairement des deux autres monothéismes, elle sert à « *occulter* » cet islam censé être incompatible avec « *nos valeurs* ». L'idée d'une civilisation judéo-chrétienne est un pur « *construit culturel* », lequel, mêlé à une supposée « *guerre civilisationnelle* » entre un Occident et un Orient fantasmés, enraye toute possibilité de paix au Moyen-Orient. Une réflexion argumentée – en particulier, sur cette millénaire « *culture judéo-musulmane* » du Maghreb qu'on tente aujourd'hui d'effacer –, qui pourrait offrir une voie de sortie à cet effroyable conflit israélo-palestinien dont on peine à imaginer la fin ■

Patrice Bollon

LA CIVILISATION JUDÉO-CHRÉTIENNE. HISTOIRE D'UNE IMPOSTURE
SOPHIE BESSIS
124 P., LES LIENS QUI LIBÈRENT, 10 €. EN LIBRAIRIES LE 13 MARS.

DR/BELIN - DR/LES LIENS QUI LIBÈRENT

D'UN MARS À L'AUTRE

À l'occasion des 50 ans de *Lire Magazine* (ex-*Lire*) en 2025, nous vous proposons chaque mois une page « rétrospective ». Alors, que pouvait-on trouver dans nos précédentes éditions de mars ? Nous avons pioché dans nos archives…

LA COUVERTURE

Mars 1986

Catherine Deneuve, photographiée par Jean-Loup Sieff, en une de *Lire*.

LA CRITIQUE

MARS 2004

Carlos Ruiz Zafón emballe la rédaction avec *L'Ombre du vent*.

« Une rumeur assourdissante nous parvient de l'autre côté des Pyrénées : la "zafónmania" s'est emparée de l'Espagne. […] Le virus s'est ensuite répandu en Allemagne. Et le voici qui s'apprête à déferler sur la France […]. La question qui se pose : saurons-nous garder la tête froide et résister à l'épidémie ? La réponse est encore plus simple : non, il n'y a aucune chance. Car ce jeune Catalan est un prodigieux raconteur d'histoires. Si vous avez le malheur de lire les trois premières pages de son roman, vous n'avez aucune chance de lui échapper. […] Peu importe si *L'Ombre du vent* est un livre "tous publics", voire un roman-feuilleton : une fois égaré dans les labyrinthes du quartier gothique de Barcelone, l'amateur de belles histoires n'a plus aucune chance d'en sortir. » ■

Didier Sénécal

L'INFO

Mars 2011

Art Spiegelman, salué par Angoulême.

« Clap, clap pour l'artiste américain Art Spiegelman. Lauréat du grand prix du Festival international de la bande dessinée d'Angoulême, il a déclaré, non sans humour : *"Étant donné mes pauvres talents en tant que dessinateur, je me sens un peu comme le président Obama quand il a reçu le prix Nobel de la paix."* Art Spiegelman est le deuxième artiste américain à être ainsi distingué (après Robert Crumb). » ■

L'ENTRETIEN

Mars 1978

Freud et les écrivains engagés, vus par Vladimir Nabokov…

« J'apprécie Freud beaucoup en sa qualité d'auteur comique. Les explications qu'il fournit des émotions de ses patients et de leurs rêves sont d'un burlesque incroyable. Je ne comprends pas comment on peut le prendre au sérieux. […] On me demande souvent par un genre de curiosité astucieuse qui j'aime ou qui je déteste parmi les romanciers engagés ou dégagés qui écrivent au même moment que moi dans ce siècle merveilleux. Eh bien, tout d'abord, je n'estime point l'écrivain qui ne voit pas les merveilles de ce siècle. […] Je déteste, donc, les colporteurs engagés, les écrivains sans mystère, les malheureux qui se nourrissent des élixirs du charlatan viennois. Ceux que j'aime, d'autre part, sont ceux qui savent, comme moi je le sais, que le verbe est la seule valeur réelle du chef-d'œuvre » ■

Propos recueillis par Bernard Pivot

LE DOCUMENT

Mars 1995

La lettre d'adieu de Roger Stéphane, qui a mis fin à ses jours le 4 décembre 1994.

« La décision prise sans peine, les difficultés commencent. D'abord, en parler à mots ambigus, assez équivoques pour décourager l'interrogation inquiète ou surprise, et assez claire pour interdire tout ajournement. Quoi de plus ridicule que le candidat au suicide qui ajourne de semaine en semaine son projet. […] Tous ces mots n'expliqueront pas à Michel et aux quelques autres pourquoi je meurs. Deux raisons très simples : je suis fauché. Bon, quelques originales, le bureau de J.J., je pourrais me remettre une fois à flot. Mais ensuite ? […] Mais, surtout, je suis fatigué. Je n'ai plus de souffle ; mon cœur est incertain. […] Voilà ? Je vais m'éteindre définitivement. J'écrivais tout à l'heure que rien n'est plus ridicule qu'un suicide sans cesse ajourné. Je me trompais : un suicide manqué est encore plus ridicule. Mais je prends toutes les précautions : absorption de deux flacons de Digitaline, plus le revolver, si besoin. Je vous embrasse tous. » ■

ULLSTEIN BILD/AKG-IMAGES – MUSÉE DE LA RÉSISTANCE EN LIGNE

LA MODE S'INVITE AU LOUVRE

Une exposition inédite présente des pièces de haute couture. Et c'est sublime.

Une apparition au beau milieu des appartements de Napoléon III, dans l'aile Richelieu au Louvre. Un fourreau en mousseline et paillettes, porté sous une robe longue en satin de soie canari et merle prolongé en volutes-serpentins. L'ensemble est recouvert d'une architecture semblable à une cage, référence à la crinoline, structure placée sous la jupe pour donner de l'ampleur. D'un vert presque fluorescent, elle devient ostentatoire et évoque les fastes du Second Empire. Cette pièce sublime, issue de la collection automne-hiver 2008-2009 de Jean-Paul Gaultier, est l'un des temps forts de la fabuleuse exposition « Louvre Couture » qui investit – et c'est inédit – tout le département des objets d'art du musée, d'une superficie de 9000 mètres carrés. Pour établir des correspondances entre les collections permanentes, une source d'inspiration inépuisable, et une centaine de vêtements et accessoires signés des plus grands stylistes, de 1965 à 2025, prêtés par des maisons comme Chanel, Christian Dior, Dolce & Gabbana, Elsa Schiaparelli, Louis Vuitton… Une manière de retracer en filigrane l'histoire de la mode à travers une série de silhouettes noires présentant les créations, juchées sur des podiums-miroirs ou intégrées dans les décors préexistants. On se délecte à mener cette chasse au trésor, scrutant chaque vitrine et sillonnant chaque galerie pour débusquer toutes les œuvres. Le catalogue, publié aux Éditions de La Martinière, détaille les complicités flagrantes, comme ce sac Christian Louboutin en cuir, strass, coquillages et plumes d'autruche de 2018-2019, inspiré par une aiguière en terre cuite glaçurée (vers 1600-1650). Remarquable.

Gabrielle Martin

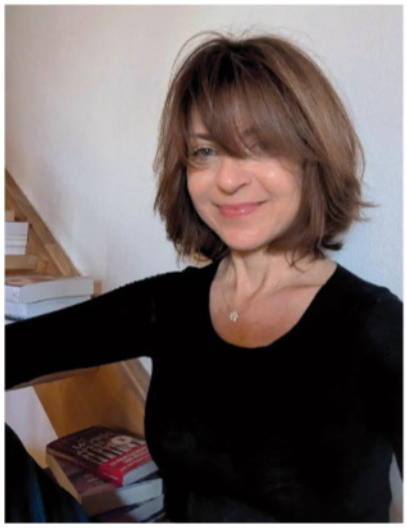
« Louvre Couture », au musée du Louvre (Paris 1er), jusqu'au 21 juillet 2025. *louvre.fr*

« Être au plus proche du public, et chaque année se renouveler »

Du 19 au 23 mars 2025, le Salon du livre de Genève investira Palexpo pour cinq journées de réjouissances littéraires dont Nine Simon, directrice artistique de l'événement, nous dévoile le programme et les nouveautés.

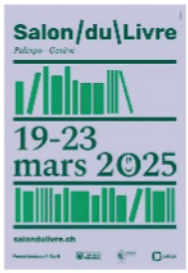
En tant que directrice artistique, comment faites-vous pour trouver, à chaque édition du Salon du livre de Genève, de nouvelles manières d'attirer le public ?

Nine Simon. Nous restons très en prise avec l'actualité: ce qui se fait, les thématiques qui se dégagent, les auteurs en vue… Nous essayons d'être au plus proche des centres d'intérêt pour être au plus proche du public, et chaque année nous renouveler. L'idée est qu'à la fois le public retrouve des auteurs qui font l'actualité, tout en découvrant de nouveaux noms, mais aussi de nouvelles animations, et qu'il comprenne la réalité de la scène littéraire.



En plus des rencontres et scènes habituelles, à quelles nouveautés peuvent s'attendre les visiteurs de cette nouvelle édition ?

N.S. Nous avons imaginé un nouvel espace pour les créateurs de contenu littéraire, baptisé Le Studio. Ces derniers font intégralement partie du paysage littéraire contemporain, ils sont prescripteurs et en lien direct avec les lecteurs et lectrices. Nous voulions donc casser les codes du virtuel en les invitant à participer au salon. Nous avons aussi imaginé un nouvel espace de programmation appelé Fenêtre sur le monde – un espace hybride dans lequel les auteurs présents au salon auront la possibilité de dialoguer avec des personnalités et des auteurs absents. Nous sommes par ailleurs très fiers de présenter une exposition consacrée à Corto Maltese, à l'occasion des 30 ans de la disparition d'Hugo Pratt!



Comment avez-vous choisi le trio d'invités d'honneur ?

N.S. C'est un choix qui se fait en fonction de l'actualité mais aussi de l'univers et du registre de chacun. Maïtena, en tant que journaliste franco-suisse, incarne un registre moins fictionnel, très ancré dans l'actualité. Éric-Emmanuel Schmitt est un fidèle du salon, dans un registre très philosophique, littéraire, enfin Jérôme Ferrari est un auteur passionnant qui a une très belle actualité chez Actes Sud. Ce trio permet à chacun d'apporter sa vision du monde, ses envies à travers sa carte blanche, son discours… Ils sont très différents et très complémentaires, et couvrent plusieurs genres qui intéressent notre public lui-même très varié et très large. ■

Propos recueillis par Margaux Morasso

salondulivre.ch

DR/SALON DU LIVRE DE GENÈVE

Strasbourg fait briller les lettres

La Capitale mondiale du livre poursuit en beauté ces mois riches en festivités littéraires.

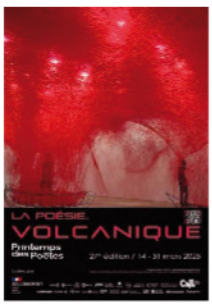
Labellisée Capitale mondiale du livre par l'Unesco en 2024, la cité alsacienne écrit en ce moment-même un nouveau chapitre de cette grande fête de la littérature qui se poursuit jusqu'au 22 avril. D'abord en célébrant les 10 ans des Rencontres de l'illustration, du 19 mars au 6 avril, puis en organisant, dans le cadre du festival Bibliothèques idéales, une troisième saison du Temps des féminismes qui se tiendra à la paroisse Saint-Guillaume du 21 au 30 mars. Grands entretiens, tables rondes, lectures musicales et spectacles : sur près de dix jours consacrés à celles et ceux qui ont porté cette lutte vers l'égalité, en présence de Camille Laurens, Boris Cyrulnik ou encore Rim Battal, seront abordées certaines des grandes thématiques de notre temps comme l'abolition du système misogyne, les violences sexuelles et sexistes ou encore le déni lesbien. Un rendez-vous engagé pour célébrer, à travers l'art et la pensée, la révolution féministe en marche. ■ **Léonard Desbrières**

lirenotremonde.strasbourg.eu

Le Printemps des Poètes, ça détone !

Du 14 au 31 mars, l'événement printanier consacré à la poésie vous donne rendez-vous pour une 27e édition «volcanique », parrainée par Hippolyte Girardot et Ariane Ascaride.

Après « Ardeur », « Beauté », « Courage », « Désir », « Éphémère », « Frontières » et « Grâce », la manifestation rompt l'ordre alphabétique et prouve que la poésie est aussi affaire d'étonnement et de révolution… « Volcanique », voici donc le thème et le ton que Linda Maria Baros, la nouvelle directrice artistique de l'événement, donne à cette édition 2025, *« pour dire que l'éruption poétique ne connaît pas de limites »*. Comme chaque année, le Printemps des poètes se déploiera en France et à l'international pour célébrer la poésie, diffuser ses valeurs auprès de tous, et inviter les scolaires à la découvrir sous toutes ses formes. Dès maintenant, le site annonce les nombreuses animations proposées ; entre autres expositions, lectures, ateliers, concours d'écriture et spectacles, novices et passionnés de poésie auront de quoi faire leur choix. ■ **M.M.**

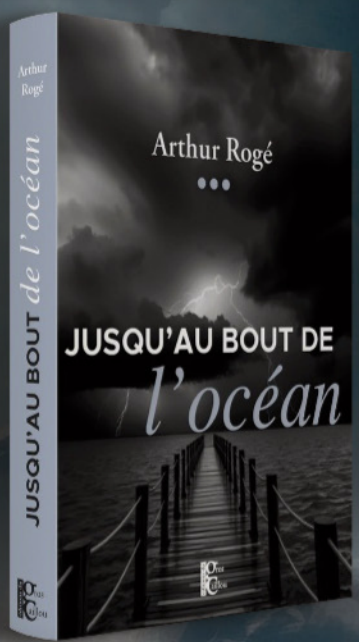


printempsdespoetes.com/edition2025

UNE ODYSSÉE QUI SE DÉVORE LE CŒUR BATTANT !

"Une lecture qui questionne, émeut et, surtout, inspire."
ACTUALITTÉ

"L'aventure et la recherche de vérité m'ont tenu en haleine..."
RAPHAËL, LIBRAIRE



© Jean Philippe Gimenez

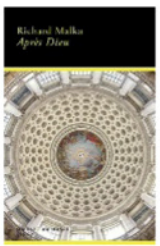
éditions du gros caillou

RÉSERVATIONS ET RENSEIGNEMENTS
www.lire.fr

SENS CRITIQUE

L'AVIS DES LECTEURS

Chaque mois, dans *Lire Magazine*, les contributeurs de la plateforme s'expriment sur les succès du moment.



23 ★ Après Dieu
Richard Malka
(Stock)

« C'est au Panthéon que Richard Malka contribue à la collection "Ma nuit au musée", une série de textes issus des réflexions suscitées par une nuit de solitude d'un auteur dans un lieu qu'il choisit. Le Panthéon abrite de grands hommes, même si certains sont totalement oubliés, mais l'interlocuteur privilégié de Richard Malka bénéficie encore d'une certaine aura, puisqu'il s'agit de Voltaire. Et qui pourrait mieux que lui permettre de développer une argumentation sur la religion ? Son anticléricalisme est un socle solide pour la discussion, fût-elle unilatérale. La récupération du concept de Dieu par des religions plus avides de pouvoir que de sauvetage des âmes de leurs ouailles est un alibi facile pour assouvir une tendance à la violence gratuite, et asservir le peuple. Sans bien, le besoin d'une spiritualité quelle qu'elle soit, c'est la mainmise des hommes sur ce que le pouvoir confère, en revendiquant une interface auto-attribuée que l'auteur condamne. *Charlie* hante ces pages, dix ans après les attentats, et cette diatribe porte la marque de cet événement si choquant. Richard Malka est d'autant plus légitime pour en débattre qu'il est partie prenante dans l'histoire, en tant qu'avocat de l'équipe décimée. Cet opus m'a particulièrement intéressé, à la hauteur de ce que "Ma nuit au musée" de Lola Lafon m'avait fait éprouver. Une belle démonstration de sagesse. » ■ **#Kittiwake_**

3 ★ Les Secrets de la femme de ménage
Freida McFadden
(J'ai Lu)

« […] Pour ce second volet, on retrouve [Millie] embauchée chez un riche couple new-yorkais, habitant un superbe penthouse. Son boulot consiste à faire le ménage et préparer les repas, notamment pour madame qui reste étrangement cloîtrée dans sa chambre. Curieuse de ce comportement, Millie va tenter d'en savoir plus… Et c'est là que les choses vont se compliquer pour elle… Évidemment, je ne m'attendais pas à découvrir le thriller de l'année. […] Que ce soit dans le style, dans la manière de caractériser les personnages, dans la narration très scolaire, avec cette façon toujours aussi agaçante de surexpliquer l'histoire. Ajoutez à cela des ficelles grosses comme des cordes, une intrigue cousue de fil blanc et globalement assez prévisible […]. Bref, pas grand-chose à retenir de ce livre, peut-être la dernière partie, un peu plus rythmée et surprenante que le reste du livre, avec une intrigue qui monte (enfin) en tension et en intensité. » ■ **#BenoitRichard**

LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc – Association pour le développement de la librairie de création –, du 1er au 17 février 2025, à partir des ventes d'un réseau de 327 librairies indépendantes.

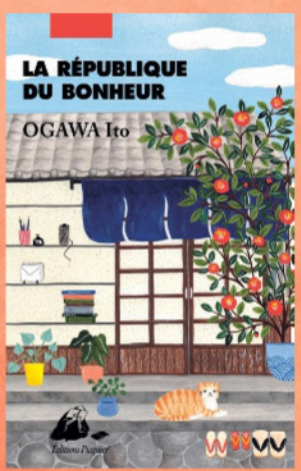
	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**Pierre Lemaitre**	Un avenir radieux	Calmann-Lévy	Littérature
2	**Leïla Slimani**	J'emporterai le feu	Gallimard	Littérature
3	**Roberto Saviano**	Giovanni Falcone	Gallimard	Littérature
4	**David Foenkinos**	Tout le monde aime Clara	Gallimard	Littérature
5	**Jean Echenoz**	Bristol	Minuit	Littérature
6	**Nathalie Ernoult, Xavier Rey**	Valadon 1865-1938. Album de l'exposition	Centre Pompidou	Beaux-arts
7	**Pierre Michon**	J'écris l'Iliade	Gallimard	Littérature
8	**Johann Chapoutot**	Les Irresponsables	Gallimard	Essais
9	**Camille Laurens**	Ta promesse	Gallimard	Littérature
10	**Luz**	Deux filles nues	Albin Michel	BD
11	**Haruki Murakami**	La Cité aux murs incertains	Belfond	Littérature
12	**Christopher Denise**	Chevalier chouette et petite oiselle	Kaléidoscope	Jeunesse
13	**Maxime Rovere**	Parler avec sa mère	Flammarion	Essais
14	**Inès Léraud, Pierre Van Hove**	Champs de bataille	Delcourt	BD
15	**Gaël Faye**	Jacaranda	Grasset	Littérature
16	**Freida McFadden**	La femme de ménage voit tout	City Éditions	Littérature
17	**Collectif**	Suzanne Valadon	Beaux Arts Éditions	Beaux-arts
18	**Vanessa Springora**	Patronyme	Grasset	Littérature
19	**Sandrine Collette**	Madelaine avant l'aube	JC Lattès	Littérature
20	**Roger-Pol Droit**	Alice au pays des idées	Albin Michel	Littérature
21	**Anne Didier, Olivier Muller, Clément Devaux**	Anatole Latuile (t. 18)	Bayard Jeunesse	BD
22	**Luc Ferry**	AI : grand remplacement ou complémentarité ?	L'Observatoire	Essais
23	**Richard Malka**	Après Dieu	Stock	Essais
24	**Jean-Christophe Grangé**	Sans soleil (t. 1). Disco inferno	Albin Michel	Polars
25	**Lola Lafon**	Il n'a jamais été trop tard	Stock	Littérature
26	**Miguel Bonnefoy**	Le Rêve du jaguar	Rivages	Littérature
27	**Pauline Pinson, Magali Le Huche**	Poisson-fesse	Les Fourmis rouges	Jeunesse
28	**Kamel Daoud**	Houris	Gallimard	Littérature
29	**Adèle Yon**	Mon vrai nom est Élisabeth	Sous-sol	Littérature
30	**Collectif**	Hors-série Suzanne Valadon	Connaissance des arts	Beaux-arts
31	**Olivier Norek**	Les Guerriers de l'hiver	Michel Lafon	Littérature
32	**Valérie Perrin**	Tata	Albin Michel	Littérature
33	**Blandine Rinkel**	La Faille	Stock	Littérature
34	**Joann Sfar**	Que faire des Juifs ?	Les Arènes BD	BD
35	**Jeanne Benameur**	Vivre tout bas	Actes Sud	Littérature
36	**Michael Connelly**	À qui sait attendre	Calmann-Lévy	Polars
37	**Nathalie Ernoult, Xavier Rey**	Valadon 1865-1938. Catalogue de l'exposition	Centre Pompidou	Beaux-arts
38	**Paul Lynch**	Le Chant du prophète	Albin Michel	Littérature
39	**Gaëlle Josse**	De nos blessures un royaume	Buchet-Chastel	Littérature
40	**Philippe Collin**	Le Barman du Ritz	Albin Michel	Littérature

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**Freida McFadden**	La Femme de ménage	J'ai Lu	Polars
2	**Salomé Saqué**	Résister	Payot	Essais
3	**Freida McFadden**	Les Secrets de la femme de ménage	J'ai Lu	Polars
4	**Sorj Chalandon**	L'Enragé	Le Livre de Poche	Littérature
5	**Éric Chacour**	Ce que je sais de toi	Folio	Littérature
6	**Lilia Hassaine**	Panorama	Folio	Littérature
7	**David Grann**	Les Naufragés du Wager	Points	Littérature
8	**Camille de Peretti**	L'Inconnue du portrait	Le Livre de Poche	Littérature
9	**Leïla Slimani**	Le Pays des autres (t. 1)	Folio	Littérature
10	**Nanao Itsuki, Nekokurage**	Les Carnets de l'apothicaire (t. 14)	Ki-oon	BD

le nouveau roman de

OGAWA Ito



Éditions Picquier

www.editions-picquier.com

Mathias Malzieu
UN HOMME DANS UN BATEAU

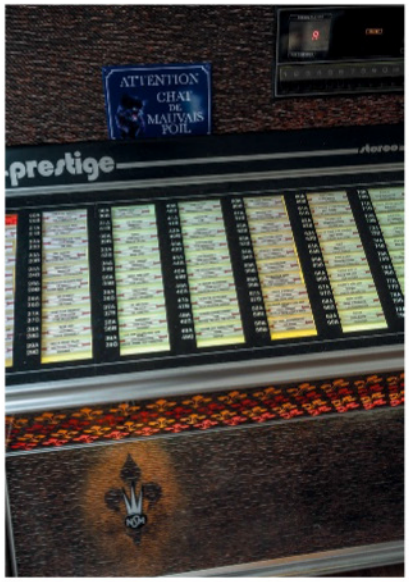
À l'occasion de la sortie de son nouveau roman, celui qui se définit comme un « *homme poétique* » (à la fois chanteur du groupe Dionysos, écrivain et réalisateur) nous ouvre les portes de sa péniche. Portrait d'un capitaine au long cours, qui aime naviguer entre toutes les disciplines.

Cette rubrique nous emmène parfois dans des lieux surprenants. Il y a trois mois, à Liège, nous découvrions la salle d'autopsie du médecin légiste Philippe Boxho. Nettement moins macabre, la péniche de Mathias Malzieu rappelle plutôt la caravane foutraque de Bartabas. Amarrée en banlieue parisienne, elle date des années 1920 et servait jadis à transporter du charbon. Malzieu et sa compagne Daria Nelson, artiste d'origine ukrainienne, ont tout fait refaire quand ils se sont installés là il y a quatre ans. Sur le pont, le salon d'été a des airs de guinguette. À l'intérieur, on remarque d'abord un juke-box datant de 1971, une statue de Goldorak et un buste de Dark Vador, qui nous remet en tête le tube de 2002 de Dionysos : *« Quand j'étais petit, j'étais un Jedi/Tellement nerveux que lorsqu'il pleuvait/souvent je m'électrocutais/Et j'ai rencontré une fille en forme de fée/Tellement nerveuse que lorsqu'elle griffait mon dos/Ma peau se transformait en pyrogravure… »* Malzieu est en train de lire *Avec les fées* de Sylvain Tesson et, avec ses cheveux teints en bleu, Daria pourrait en être une. Elle n'a pas l'air de griffer. Sur l'arbre à chats, Tornado et June se prélassent. Leur maître nous les présente : *« Tornado est un british shorthair. C'est de cette espèce, des chats à petite truffe et tête toute ronde, que Lewis Carroll s'est*

inspiré pour créer le chat du Cheshire. June est une scottish, une cousine… »

June et Tornado sont les deux héros (et même les narrateurs) du nouveau roman de Malzieu, *L'homme qui écoutait battre le cœur des chats*. Il y est question d'une fausse couche avec complications qui mine le moral du couple formé par Mathias et Daria, avant que Tornado ne tombe malade. Malzieu nous précise quel était le projet : « *Au début, j'avais écrit un manuscrit qui s'appelait* Réparer l'enfant. *Il n'y avait pas les chats. Certaines scènes se passaient sur ce bateau. Dans d'autres passages, j'imaginais que notre enfant était né et grandissait. Ça manquait de distance… Le livre était là, mais pas encore trempé dans le bon bain révélateur. Puis, avec Tornado, nous avons été confrontés à un autre deuil possible, et j'ai trouvé la forme du roman. Ce n'est pas une fable, ou juste un petit conte mignon. J'y vois une autofiction mêlée de réalisme magique façon* Cent ans de solitude, *une histoire vraie qui ne tombe pas dans le pathos. Les chats ne sont pas des gadgets. La dimension de résilience joyeuse du livre passe par eux. J'ai toujours besoin de légèreté pour aller vers la profondeur… »*

On lui demande s'il connaît des textes où les chats ont été particulièrement mis en valeur : « *J'ai lu plusieurs fois* Sur les chats *de Bukowski, un recueil qui réunit tout ce qu'il a écrit sur eux. Baudelaire évoque magnifiquement les chats. Dernièrement, il y a eu la trilogie sur les chats de Bernard Werber. Et avec Joann Sfar, en matière de chat qui parle, on n'est pas mal ! Sur la nuance, l'humour et la possibilité de discuter quand on n'est pas d'accord,* Le Chat du rabbin *est un chef-d'œuvre qui fait du bien par les temps qui courent. Le personnage du chat est génial. Joann a fait des pochettes et des clips pour Dionysos. Il y a vingt ans, on se voyait beaucoup, désormais c'est rare, mais je l'admire beaucoup et, dès que je le retrouve, c'est comme si on s'était quittés la veille. C'est un copain pour toujours. Bon, on descend ? »*



DE BORIS VIAN À JOHN MCENROE

En bas de l'escalier qui mène à la chambre de notre hôte, on tombe sur une photo de Boris Vian, l'une des idoles de cet artiste protéiforme : « *J'ai commencé par* L'Écume des jours, *puis j'ai découvert ses poèmes et, beaucoup plus tard, ses chansons. Entretemps, j'étais devenu directeur artistique des Trois Baudets, où Vian a joué un nombre incalculable de fois. Il a été directeur artistique chez Philips, journaliste à* Jazz Hot, *chroniqueur littéraire, écrivain, poète, metteur en scène… On sait qu'il est mort dans une salle de cinéma lors d'une projection de l'adaptation de* J'irai cracher sur vos tombes, *qu'il trouvait catastrophique… Vian était curieux et gourmand, et il y a un a priori négatif sur les gens qui font beaucoup de choses, au motif qu'ils ne feraient rien sérieusement. Chez moi, tout est lié : une idée de nouvelle peut donner une chanson de Dionysos, penser à un film qui ne se fera pas peut nourrir mon roman en cours d'écriture. C'est mon processus créatif à moi, plus drôle et plus ludique. Je ne suis jamais ton sur ton en train de jouer à l'écrivain. »*

Deux ateliers ont été aménagés au sous-sol : un pour Daria et un pour Mathias. Celui de ce dernier est une caverne d'Ali Baba. On y trouve un splendide gramophone des années 1930 et divers instruments, dont un ukulélé, une balalaïka et des guitares, notamment une réplique de la Fender Mustang de Kurt Cobain, un autre des héros d'adolescence de Malzieu. Dans un cadre repose un maillot de 1982 de l'équipe de France de foot, dédicacé par Michel Platini : « *Il me l'avait signé un jour où je l'avais rencontré au siège de l'UEFA à Lausanne. Vous connaissez* Platini(s), *la chanson qu'on avait faite avec Dionysos ? Petit, j'ai beaucoup joué au tennis et au foot, j'ai rêvé de ces deux sports toute mon enfance. J'adorais John McEnroe. Il n'était pas comme les autres, il y avait une poésie dans son jeu, c'était le Salvador Dalí du tennis ! J'aime ce genre de personnage* ●●●

Ci-dessus : dans la péniche de Mathias Malzieu, un juke-box de 1971 et une statue de Goldorak. Ci-contre : Tornado et June, narrateurs de son nouveau roman.

Une réplique de la guitare de Kurt Cobain côtoie un maillot de foot dédicacé par Michel Platini. Ci-dessous : l'atelier de l'auteur, véritable caverne d'Ali Baba.

avec des failles, une personnalité, presque une mythologie… Quand j'avais 13 ans, j'ai été classé 15/5. J'aurais pu monter 15/2, le niveau requis pour être prof de tennis. C'était l'un de mes plans éventuels… Puis j'ai fait des études de cinéma et, lors de ma maîtrise sur Jim Jarmusch, j'ai été entraîné dans la première grosse tournée de Dionysos… »

« J'AI BESOIN DE CALME, DE SILENCE ET DE TEMPS »

À défaut de monter au filet, le McEnroe de l'ukulélé a composé, écrit et filmé – en témoigne, dans son bureau, l'affiche du film *Une sirène à Paris*, qu'il avait réalisé en 2020. L'an dernier, il avait publié au Livre de Poche *L'Extraordinarium*, une somme de 1 600 pages réunissant tous ses romans. Admirateur des créateurs de mondes, il en a conçu un, cohérent, que prolonge aujourd'hui *L'homme qui écoutait battre le cœur des chats*, qui est un roman mais aussi un spectacle musical, dont la première aura lieu à Genève le 21 mars, avant une cinquantaine de dates partout en France. Malzieu nous montre fièrement le masque de Tornado et la marionnette de June, qui ont été dessinés par Sébastien Salamand dit Le Turk, et fabriqués par Christophe Albertini. Il y a ici bien trop de photos et de bibelots pour tout relever… Citons *Le Livre de la magie* paru chez Taschen et des Playmobil Dionysos bricolés et offerts par des fans. Un hamac traverse la pièce. Est-ce allongé là que Malzieu travaille ? *« Dans le hamac, je lis et je note des idées dans des carnets. On doit pouvoir rêvasser partout. Si on est dépendant de son confort, c'est mauvais signe. En revanche, lors du temps de la rédaction, j'ai besoin de calme, de silence et de temps. Je ne vais pas me lancer dans une séance d'écriture pour un quart d'heure. Il me faut au moins deux heures. Une heure, c'est trop court : je fais une recherche sur Internet, j'écoute un peu de musique, j'ai besoin d'un petit échauffement… J'écris beaucoup ici, à ma table, devant le hublot. Je crois même n'avoir jamais aussi bien travaillé qu'ici… »*

On retourne au salon, où trône toujours un sapin de Noël, que Daria compte conserver jusqu'au mois de mai. On note un vinyle de la chanteuse islandaise Björk, *Homogenic*, l'un des dix disques préférés de Malzieu, qui revient justement d'un séjour de trois semaines en Islande, l'un de ses pays d'élection : *« Dans les années 2000, on avait été invités à jouer là-bas avec Dionysos, et j'avais raté de peu une aurore boréale. Puis, en 2013, j'ai été gravement malade. Onze semaines de chambre stérile, une greffe de moelle épinière… Je m'étais promis que, si je survivais, je traverserais l'Islande en skateboard à moteur. Ce que j'ai fait, je suis allé jusqu'au cercle polaire. Puis j'y suis retourné plusieurs fois – ah, les volcans au milieu des tempêtes de neige, les sources chaudes, les aurores boréales… J'ai un fort tropisme pour tout ce qui s'éloigne de chez moi. C'est ce qui est merveilleux avec ce bateau : j'ai envie de revenir chez moi. Dès le printemps, quand la nature reverdit et que la lumière change, c'est dépaysant. Avec l'eau qui passe, j'ai l'impression d'être toujours en voyage, ça crée un apaisement, tout en sollicitant encore plus mon désir d'évasion… »*

L'interview et le shooting terminés, il propose une séquence sur son paddle ! Aussitôt dit, aussitôt fait, il sort naviguer sur la Seine, sous l'objectif amusé de notre photographe. On s'inquiète pour Malzieu, qui n'a pas pris le temps d'enfiler une combinaison. Va-t-il tomber à l'eau ? Être avalé par une baleine de passage en banlieue parisienne, tel un Jonas des temps modernes ? La légende raconte qu'une sirène est alors apparue dans la Seine et que notre virevoltant photographe s'est jeté à l'eau pour la rejoindre. Il partit avec elle vivre le grand amour. Vieillirent-ils heureux, entourés de nombreux enfants ? On n'en saura pas plus. Ce qui se passe dans l'imaginaire de Mathias Malzieu reste dans l'imaginaire de Mathias Malzieu. ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld

Photos : Éric Garault pour *Lire Magazine*

EXTRAIT

★★★☆☆

L'HOMME QUI ÉCOUTAIT BATTRE LE CŒUR DES CHATS

MATHIAS MALZIEU

208 P., ALBIN MICHEL, 19,90 €.

EN LIBRAIRIES LE 12 MARS.

AU CAFÉ LITTÉRAIRE

STÉPHANIE HOCHET

AUDREY SOVIGNET

Le Corbeau (d'Edgar A. Poe)

L'entrée dans l'hiver me rend toujours un peu mélancolique et comme je ne pars pas durant les fêtes, je me suis promenée dans le bois de Vincennes, un après-midi. Le crépuscule m'a surprise, mais je ne déteste pas ce début d'obscurité qui fait fuir les promeneurs. Il ne reste alors que la compagnie des oiseaux, et en particulier des corbeaux qui ont élu domicile dans cette étendue de verdure depuis déjà plusieurs années. Aux derniers rayons de soleil, ils se regroupent dans une clairière et se mettent à palabrer. J'avance dans un de ces tableaux de Van Gogh qui fut, lui aussi, frappé par leur beauté et leur présence intense.

Personne autour de moi, pourtant un son m'interpelle. Ce n'est pas le simple croassement typique du genre *corvus* que je viens d'entendre. C'est un mot « humain » prononcé par une espèce qui n'est pas humaine. Je cherche à visualiser l'animal qui vient de répéter ce mot étrange.

« *Nevermore** », croasse l'oiseau perché sur la branche d'un arbre près duquel je me suis arrêtée. Il m'observe de son œil rond et fixe. En un instant, je le reconnais, ou crois le reconnaître : il est la créature qui hante la nouvelle d'Edgar Allan Poe intitulée tout simplement *The Raven – Le Corbeau*.

Pourquoi en suis-je si sûre ? Difficile à dire, l'intuition d'avoir entendu ce mot de « jamais plus » articulé dans la langue de Shakespeare. Je lui fais face et tente un drôle d'entretien :

— Je vais bien sûr te demander ton nom, si tu me pardonnes le tutoiement que je destine aux animaux. J'aimerais être sûre de m'adresser à la bonne personne. Comment te nommes-tu ?

— *Nevermore*, crie-t-il avec ce qu'il me semble être de l'agacement.

Il continue de m'observer, sans bouger de sa branche. Je passe outre la grossièreté de ses manières et continue.

— Je me souviens du narrateur dans la nouvelle de Poe, qui pose des questions à un corbeau venu toquer à la porte de sa chambre au milieu de la nuit et qu'il a laissé entrer chez lui. Veux-tu bien me dire si le jeune homme désespéré qui pleurait son aimée Lénore a pu la retrouver après sa mort ?

— *Nevermore…* croasse à nouveau le corvidé.

— Puisque tu répètes ce mot, ça doit être toi qui as supplicié ce pauvre garçon insomniaque, désespéré par sa solitude et la perte de son âme sœur, n'est-ce pas ?

— (Pas de réponse)

— Il paraît que les corbeaux sont des animaux particulièrement intelligents, doués d'une mémoire incroyable et capables d'utiliser des outils pour trouver de la nourriture. Mais ton espèce continue d'être perçue comme portant malheur, n'est-ce pas ?

— *Nevermore.*

— Oui, les corbeaux ne font plus peur de nos jours.

Le corvidé commence alors sa toilette en enfouissant son bec dans son plumage. Il s'agite encore un peu, lâche une fiente que j'évite de justesse, semble se racler la gorge en poussant des sons étranges composés de consonnes. Et me toise.

— Finalement, je pourrais tout aussi bien te prendre pour le vaniteux corbeau de La Fontaine. Après tout, ai-je le moindre indice que tu sois le couteau le plus affûté du tiroir ? Il y a corbeau et corbeau… Retourne dans tes ténèbres.

Il s'envola en ricanant.

*« Plus jamais »

« J'AIMERAIS ÊTRE SÛRE DE M'ADRESSER À LA BONNE PERSONNE »

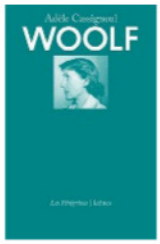
Virginia Woolf en 1939, avec à ses pieds Pinka, un cocker offert par Vita Sackville-West.

Virginia WOOLF

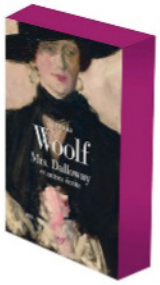
Plus qu'une image

Voilà cent ans que Mrs Dalloway parcourt Londres en écoutant les *« cercles de plomb »* de Big Ben se dissoudre dans l'air ; cent ans que son ex-soupirant Peter Walsh rumine sa déconvenue en jouant avec son couteau ; cent ans que la pauvre Lucrezia désespère de son mari suicidaire… Et cent ans que la plume de Virginia Woolf glisse d'une conscience à l'autre en déployant sa profondeur, son humour et sa sidérante virtuosité pour recréer les flux de mots pas toujours ordonnés dont sont faites nos intériorités comme si elle les saisissait à la volée. Virginia Woolf a donné du pain à la littérature pour plus d'un siècle, comme nous le rappelle la toute récente réédition, en tirage spécial, du volume de la Pléiade *Mrs Dalloway et autres écrits*. Elle a aussi donné du pain au militantisme, au point de devenir l'un de ces visages qu'on imprime sur les tee-shirts pour figurer une vague idée – à Woolf l'affirmation de la puissance féminine comme à Che Guevara la contestation révolutionnaire ! Or, comme nous l'écrit la chercheuse Adèle Cassigneul dans un vigoureux essai en prose et vers libres, Virginia Woolf n'était pas *« cohérente et non contradictoire/le petit doigt sur la couture de ses phrases »* et dotée d'une *« éthique/féministe/impeccable »* : son féminisme, bien réel, est d'une autre époque. Mais son style, nous dit Cassigneul, refuse aussi *« l'assignation réductrice que constitue l'écriture dite féminine ».* Ou, comme Woolf l'écrit dans *Une chambre à soi*, *« il est fatal pour quiconque désire écrire de penser à son identité sexuelle. Il est fatal d'être tout simplement homme ou femme ».* Bref, l'époque a tout à gagner à dialoguer avec la subtile pensée woolfienne. Pour cela, mieux vaut la lire que d'en faire une icône adorée ou rejetée sans nuance.

Alexis Brocas



WOOLF
ADÈLE CASSIGNEUL
240 P., LES PÉRÉGRINES/ICÔNES, 16,50 €. EN LIBRAIRIES LE 7 MARS.

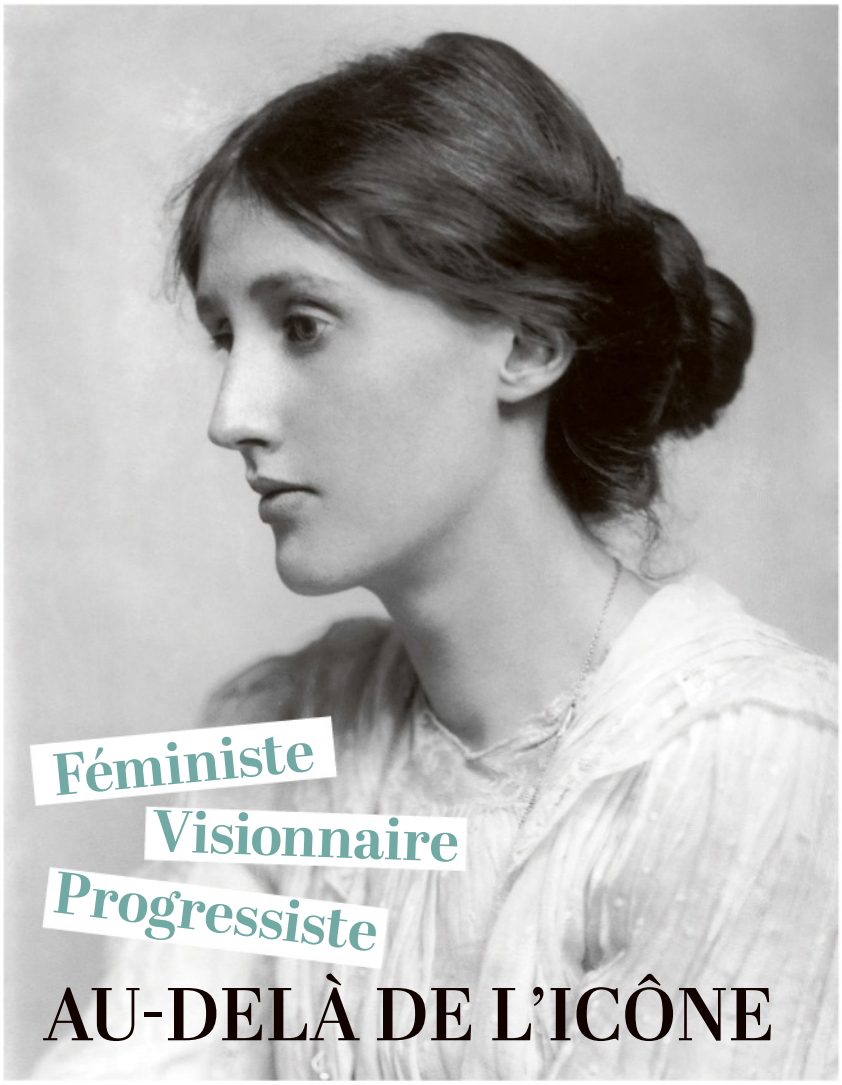


MRS DALLOWAY ET AUTRES ÉCRITS
VIRGINIA WOOLF
800 P., LA PLÉIADE, 62 €

SCIENCESOURCE/GISELE FREUND/AKG-IMAGES

SOMMAIRE

42 **Féministe, visionnaire, progressiste…** Au-delà de l'icône
44 **Repères biographiques** Le journal d'une vie
46 **Une identité fragmentée** Visages de Virginia
48 ***La Promenade au phare*** Faire la paix avec ses fantômes
49 **Toutes les femmes de sa vie** Entre admiration, désir et jalousie
50 **« Woolfmania »** Ma lecture de Virginia



AU-DELÀ DE L'ICÔNE

Mrs Dalloway, Orlando, Une chambre à soi: **ces trois livres publiés il y a un siècle ne quittent pas l'actualité éditoriale. Devenue une idole intemporelle, l'écrivaine a débordé du champ littéraire. Au risque de ne plus être lue?**

Comme les vagues des étés d'enfance dans la maison de Saint Ives, en Cornouailles, l'œuvre de Virginia Woolf n'a de cesse d'arriver, de disparaître, avant de revenir dans nos vies, sous un autre jour. Depuis la parution de *Mrs Dalloway*, il y a cent ans, combien de visages a pris l'écrivaine née en 1882, à Londres, dans une ambiance littéraire de la haute société, et suicidée dans la rivière Ouse en 1941 ? On l'a taxée de folle et de frigide. On l'a accusée d'être une bourgeoise qui ragote dans son *Journal* (1915-1941), oubliant son rôle central dans le cercle artistique du Bloomsbury Group, la maison d'édition Hogarth Press, cofondée avec son mari Leonard, ou encore ses articles publiés dans le supplément littéraire du *Times* dès 1905. Les féministes ont adulé l'autrice, qui affirme dans son célèbre essai qu'*« une femme doit avoir de l'argent et une chambre à soi si elle veut écrire de la fiction »*, faisant parfois l'impasse sur *Trois guinées* (1938). Dans ce pamphlet antimilitariste, Virginia Woolf milite pour l'éducation des femmes et explique que la guerre est le produit de la folie des hommes. On lui a reproché son essentialisme. En 2012, son œuvre est entrée dans la Pléiade en deux tomes… sans les essais. Virginie Despentes exigera un troisième tome dans un article paru dans *Le Monde*, *« ne serait-ce que pour rappeler que, contrairement à l'idée qu'on s'en fait parfois, elle n'est pas un auteur apolitique, coupée du monde »*.

SUR DES MUGS ET DES BOUGIES

Célèbre de son vivant, l'œuvre de Woolf revient toujours à la mode. En 1985, le groupe de rock britannique The Smiths chante *Shakespeare's Sister*, en écho à ce passage d'*Une chambre à soi* (1929) où l'essayiste affirme que si le créateur de Hamlet avait eu une sœur d'égal génie, elle n'aurait jamais pu en faire usage, trop occupée à devoir se marier ou se prostituer pour survivre. L'image de « V.W. » est aujourd'hui estampillée sur des mugs et des bougies, brandie dans les manifestations pour les droits des femmes ou des personnes LGBT. Le propos varie, mais c'est souvent la même photo : la romancière anglaise à 20 ans, vue de trois quarts et coiffée d'un chignon bas.

L'art de la métamorphose est d'ailleurs au cœur d'*Orlando* (1928), biographie fantasmée de l'aristocrate et écrivaine Vita Sackville-West, avec qui Virginia Woolf entretint une liaison. Traversant les siècles, Orlando change de genre à mi-parcours. *« C'est le propre des génies de trouver une nouvelle forme à chaque époque »*, explique Geneviève Brisac, autrice avec Agnès Desarthe de la biographie *V.W. Le mélange des genres*. L'écrivaine remarque que l'œuvre de Woolf accompagne les avancées des femmes, avant de se prendre *« un retour de bâton »*. Dans les années 1920, la traduction de *La Promenade au phare* coïncide avec un vaste mouvement d'émancipation des femmes (obtention du droit de vote au Royaume-Uni en 1918 puis 1928). Dans les années 1950, Marguerite Duras la remet au-devant de la scène en parlant beaucoup de la traduction française d'*Une chambre à soi*. Dans les années 1970, les féministes se réapproprient le suicide de Woolf comme preuve de *« l'impossibilité pour les femmes d'avoir une place dans un monde patriarcal »*. Puis Woolf disparaît dans les années 1990, où il n'est pas de bon ton de se

WIKIPÉDIA

dire féministe. En 2002, le film *The Hours,* inspiré du roman de Michael Cunningham, attire les spectateurs français. Ils veulent acheter ce *Mrs Dalloway* dont la lecture convainc le personnage de Mrs Brown, interprété par Julianne Moore, de ne pas se suicider. Las ! le roman est introuvable en librairie. Quand Gallimard le réimprime, les gens le lisent mais ne comprennent pas. « *Ils s'attendaient à quelque chose de facile,* explique Geneviève Brisac. *Or ce roman choral nécessite une préparation.* » Ce que propose *V.W. Le mélange des genres.*

En 2004, l'accueil de l'ouvrage est mitigé. On s'étonne que Brisac et Desarthe n'aient pas écrit sur Joyce, considéré comme plus important dans la technique du courant de conscience. « *À chaque fois que j'ai voulu faire lire Woolf à un homme, il avait toujours mieux à faire,* relate Geneviève Brisac. *Aujourd'hui, elle est devenue un flambeau pour les LGBT, avec son livre* Orlando. » L'autrice d'une série de lettres à Woolf *(À l'amie des sombres temps)* y voit une forme de « *réappropriation culturelle* », où l'aspect littéraire n'est pas le plus important.

ORLANDO, UN MALENTENDU

Où trouver Woolf en ce moment ? La bédéiste américaine Alison Bechdel s'est inspirée d'*Une chambre à soi* pour imaginer le test de Bechdel, devenu une référence dans les milieux artistiques. En quoi consiste-t-il ? Il s'agit d'observer si une œuvre réunit ces critères : 1. montrer deux personnages féminins ; 2. qui ont un nom ; 3. qui parlent entre elles ; 4. d'autre chose que d'un homme. Dans *Une chambre à soi*, deux femmes, Chloe et Olivia, s'aiment et se parlent dans un laboratoire où elles sont occupées à synthétiser le fer. En 2024, le chercheur Paul B. Preciado sort *Orlando. Ma biographie politique.* Ce film mêlant réel et fiction, autoportrait et biographie, réfléchit au pouvoir de la fiction en donnant la parole à des personnes trans et non binaires.

Cette postérité réduit-elle Woolf à une icône ? Pour Agnès Desarthe, ce mot sonne « *un peu creux, papier glacé, superficiel* ».

Aussi, on se méprend selon elle sur les intentions de Woolf. « *Aujourd'hui, on trouve cela moderne, fluide, cet homme qui devient une femme,* poursuit-elle. *Alors qu'*Orlando *est une fantaisie, il ne se préoccupe pas de modernisme, comme ses autres romans. C'est presque une blague que Woolf écrit pour son amoureuse Vita Sackville-West. C'est amusant qu'il soit récupéré, alors que c'est un de ses textes les moins politiques dans l'intention.* » Agnès Desarthe, également traductrice de *La Chambre de Jacob*, trouve cependant naturel que des mouvements militants s'emparent de l'écrivaine : « *Elle est l'une des seules à son époque à décortiquer le fait que si les hommes peuvent aller au travail, c'est parce que des femmes à la maison font un travail invisible sans être payées* ».

« DE QUOI FAIRE SAUTER LA CATHÉDRALE SAINT-PAUL »

Woolf a souffert de ne pas avoir été autorisée à étudier à l'université de Cambridge comme ses frères. Dans *Trois guinées*, retraduit en 2024 par Cécile Wajsbrot (Le Bruit du Monde), elle imagine une société des femmes baptisée « Société des outsiders », sans bureau ni réunion. Photos à l'appui, elle se moque des chapeaux et rubans arborés par les hommes pour signifier leur intelligence, comparant leur démarche à celle d'un épicier vantant son beurre. « *Une femme qui annoncerait publiquement sa maternité par une touffe de crins de chevaux sur son épaule gauche ne serait guère objet, vous en conviendrez, de vénération* », avance Woolf dans cet essai contenant « *de quoi faire sauter la cathédrale Saint-Paul* ». A-t-on oublié de le dire ? Virginia Woolf est drôle. Explosive et drôle. Son activité fut incessante, comme l'attestent les nombreuses conférences qu'elle a données, dont celle qui forme *Une chambre à soi.* Elle y dit : « *Supposez, par exemple, que les hommes aient été représentés dans la littérature seulement comme les amants de femmes, et jamais comme amis des hommes, soldats, penseurs, rêveurs ;* […] *combien la littérature en aurait souffert !* » Dans la préface d'*Un lieu à soi*, sa traduction d'*Une chambre à soi*, Marie Darrieussecq souligne que « *le ton de Woolf n'est jamais revanchard : il est celui de l'évidence amusée* ».

Woolf s'engage aussi dans ses romans, créant des personnages de femmes en dehors des stéréotypes façonnés par les hommes. « *Elle contribue à inventer une femme qui n'existait pas dans la littérature, une femme qui pense à la guerre, à la mort, à la nature,* explique Agnès Desarthe. *Cela passe par l'élaboration du courant de conscience dont elle est une artisane, avant Joyce.* » Woolf mêle l'intime et le politique ; ses essais empruntent à la fiction. Cela ne la rend ni très identifiable ni très facile. Toutefois, personne ne fait ce reproche aux *Frères Karamazov.* « *Si elle était une romancière plus accessible, il y aurait moins cette marchandisation, car on la lirait plus* », constate Desarthe. Mieux qu'accessible, Woof est espiègle, jamais là où on l'attend. Alors, un conseil : jetez les mugs, concentrez-vous et lisez-la ! ■

Gladys Marivat

TFM DISTRIBUTION – DR

Ci-dessus : en 1985, le groupe de rock anglais The Smiths intitulait l'une de ses chansons *Shakespeare's Sister,* inpirée d'un passage d'*Une chambre à soi.* Ci-contre : Julianne Moore dans le film *The Hours,* de Stephen Daldry (2003).

Repères biographiques

LE JOURNAL D'UNE VIE

Née dans une famille recomposée, marquée par des deuils à répétition, victime d'abus, souffrant de dépression, Virginia Woolf devient une écrivaine reconnue, pionnière de la littérature moderniste, qui aura lutté contre ses démons, jusqu'à son suicide en 1941.

1882

Naissance, le 25 janvier, d'Adeline Virginia Stephen, troisième enfant après Vanessa (1879) et Thoby (1880), de Julia et Leslie Stephen. Naissance de Adrian Stephen en 1883.

1888

Virginia est violée par son demi-frère, Gerald Duckworth, âgé de 20 ans.

1895

Mort de la mère de Virginia. Premiers signes de dépression. Talland House est vendu. Écrit sa première nouvelle, « *à la manière de Hawthorne* », à Saint Ives, plage de Cornouailles où les Stephen passent l'été chaque année. Début des agressions sexuelles de son autre demi-frère, George Duckworth.

1897

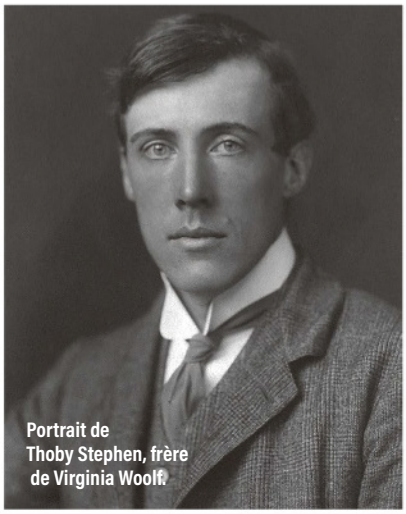
Sa demi-sœur Stella Duckworth se marie en avril et meurt en juillet.

1904

Deuxième dépression sérieuse. Tentative de suicide, Virginia se jette par la fenêtre. Mort de Leslie Stephen, devenu, depuis la mort de sa femme, un veuf geignard et autoritaire qui pesait sur la vie de ses filles. Publie son premier article dans l'hebdomadaire *The Guardian*.

1905

Virginia enseigne au Morley College. Tous les jeudis soir, la maison des Stephen est ouverte aux amis de son frère Thoby : E.M. Forster, T.S. Eliot, Clive Bell, Roger Fry, Duncan Grant, Lytton Strachey, Leonard Woolf…



Portrait de Thoby Stephen, frère de Virginia Woolf.

1906

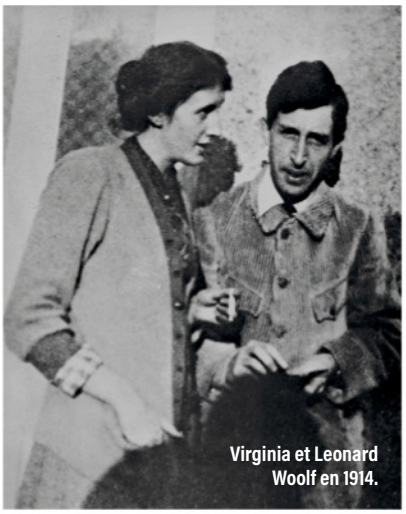
Thoby meurt d'une fièvre typhoïde. Son souvenir ne quittera jamais Virginia qui entreprend, un an plus tard, la rédaction de son premier livre *Melymbrosia* qui deviendra *La Traversée des apparences*. Sa sœur Vanessa épouse Clive Bell. Virginia et son frère Adrian vont habiter au 29, Fitzroy Square.

1909

Rencontre capitale avec Lady Ottoline Morrell. Lytton Strachey, dandy homosexuel, la demande en mariage. Elle accepte puis se dédit le lendemain.

1911

Milite bénévolement au sein du Women's Suffrage, organisme qui lutte pour l'obtention du droit de vote des femmes. Naissance de son second neveu, Quentin Bell. Confie à Vanessa qu'elle ne veut plus écrire, qu'elle a raté sa vie, qu'elle ne se mariera jamais et qu'elle est en train de devenir folle.



Virginia et Leonard Woolf en 1914.

1912

Épouse Leonard Woolf, éditeur et romancier, en août. État dépressif chronique.

1913

Tentative de suicide en septembre (barbituriques). Les médecins lui conseillent de ne pas avoir d'enfant. Fin de *La Traversée des apparences*. Gerald Duckworth lui fait savoir qu'il accepte de publier le livre.

1914

Août : déclaration de guerre. Les Woolf s'installent à Hogarth House, Richmond. Virginia, qui se remet d'une nouvelle dépression, écrit à nouveau et tient son journal de façon régulière. Elle assure mener désormais « *une existence tranquille mais normale* » (*Journal*).

1915

Le 25 mars, veille de la publication de *La Traversée des apparences*, elle est

NATIONAL PORTRAIT GALLERY LONDON – RIDGEMAN IMAGES

conduite dans une maison de santé. Durant l'été, elle apprend que son roman a été bien accueilli.

1916-1917

Donne une série de conférences pour la Woman's Cooperative Guild de Richmond. Fait la connaissance de Katherine Mansfield, hantée, comme elle, par la mort accidentelle d'un frère très aimé. Au hasard d'une promenade, les Woolf trouvent un matériel d'imprimerie d'occasion, et créent ainsi la Hogarth Press qui deviendra l'une des plus importantes maisons d'édition anglaises. Leur première publication, tirée à 150 exemplaires, a pour titre : *Deux histoires, écrites et imprimées par Virginia Woolf et L.S. Woolf.* Suivront des livres de Katherine Mansfield, Gorki, Rilke, T.S. Eliot, Freud, Svevo, etc. Virginia écrit des articles pour le *Times Literary Supplement*. Le 24 avril, Miss Weawer, qui vient prendre le thé chez les Woolf, apporte un énorme paquet brun : le manuscrit d'*Ulysse* de James Joyce, qui sera refusé.

1919-1922

Achat de Monk's House. Publication de *Nuit et Jour*, et, à la Hogarth Press, des *Jardins de Kew* et de *La Chambre de Jacob*. Première rencontre avec Vita Sackville-West. Elle deviendra la meilleure amie de Virginia.

1923

Nouvelle installation des Woolf à Londres, 52, Tavistock Square, Bloomsbury. Mort de Katherine Mansfield. Virginia écrit dans son *Journal* : « *Parfois, nous nous regardions avec insistance, comme si nous avions atteint une relation durable, indépendante des variations du corps.* »

1924

Sortie du *Manuel de lecture*. Virginia Woolf écrit de nombreux essais polémiques. Publication de *Mrs Dalloway*, préfacé en France par André Maurois. Le roman connaît un vif succès. Virginia Woolf entreprend la rédaction de *La Promenade au phare*.

1925

Décembre. Virginia est invitée à Long Barn. Début, dans le plus grand secret, de sa liaison avec Vita.

1927

Publication de *La Promenade au phare* et de *The Common Reader* (tome 1).

1928

Vita délaisse Virginia pour suivre Mary Campbell. Virginia est follement jalouse et malheureuse. Commence *Orlando*, prenant Vita comme modèle. La nature des sentiments liant les deux femmes évolue, après une dernière flambée amoureuse, vers de l'amitié. Vita continuera de voir Virginia régulièrement jusqu'à sa mort. Publication d'*Orlando*.

1929

Publication d'*Une chambre à soi*. Voyage en Allemagne : les Woolf rendent visite à Vita et à son mari.

1931

Publication des *Vagues*. « *Il y a peu de livres que j'ai écrits avec autant d'intérêt* », note-t-elle dans son *Journal*.

1935

18 janvier. Réception durant laquelle Vanessa Bell, Julian et Angelica Bell, Adrian Stephen et Leonard Woolf jouent *Freshwater*, pièce écrite par Virginia Woolf, pour ses proches, en 1934.

▲ Vita Sackville-West vers 1915.

1936

« *Durant toute cette année je crois que je ne me suis jamais sentie aussi près du précipice depuis 1913* », écrit-elle dans son *Journal*. Le 31 décembre, elle corrige les épreuves des *Années*, livre qu'elle qualifie de « *bavardage insignifiant* ».

1937

De janvier à octobre, se consacre à la rédaction de *Trois guinées*. Publication des *Années*, qui connaît un immense succès. Mort de Julian Bell pendant la guerre d'Espagne.

1940

Les Woolf vivent à Rodmell et ne viennent à Londres que rarement au 37, Mecklenburgh Square. Bataille d'Angleterre ; l'aviation anglaise repousse l'invasion allemande. « *L'Angleterre est attaquée. J'ai éprouvé complètement et pour la première fois cette impression. Une sensation d'oppression, de danger, d'horreur.* » (*Journal*, 31 août 1940.) Publication de sa biographie de Roger Fry. Les Woolf ont pris la décision de se suicider en cas de menace sérieuse. Mais si Leonard semble décidé, Virginia, elle, se rebelle. L'idée de mourir asphyxiée dans leur garage en laissant le moteur de la voiture tourner ne lui plaît guère, et cela d'autant plus que son frère Adrian leur a procuré une double dose de morphine. Tandis que Leonard, le roc, le pilier, parle de suicide à une femme suicidaire, et que la crise se développe, Virginia entreprend la rédaction d'*Entre les actes*.

1941

Virginia continue d'écrire *Entre les actes*. Il ne lui reste plus que quelques mois à vivre. Le 28 mars, elle se suicide en se jetant dans l'Ouse, les poches de sa veste lestées de lourdes pierres. Elle a laissé trois lettres. Une à Vanessa. Deux à Leonard. « *Très cher, je suis certaine de devenir folle à nouveau. Je sens que nous ne pouvons plus traverser une autre de ces affreuses périodes. Et je ne guérirai pas cette fois. Je commence à entendre des voix, et je ne puis plus me concentrer. Aussi vais-je faire ce qui me semble la meilleure chose à faire. Tu m'as donné le plus grand bonheur possible. Tu as été pour moi tout ce que l'on peut être. Je ne crois pas que deux personnes aient pu être plus heureuses, jusqu'à ce que cette terrible maladie survienne.* » ■

Gérard de Cortanze

VITA. THE LIFE OF V.SACKVILLE-WEST BY VICTORIA GLENDINNING

Virginia Woolf à Monk's House.

Une identité fragmentée

VISAGES DE VIRGINIA

À la fois nostalgique, déprimée, inquiète, vive, ironique, féroce, mondaine, engagée, solitaire, l'autrice britannique aura composé avec ses traumatismes et sa folie. Elle ne peut vivre qu'instant par instant, jamais une, toujours morcelée, entre espoir et lucidité.

La tyrannie de son père puritain ; les caresses incestueuses, proches du viol, de ses demi-frères Duckworth, nés du premier mariage de sa mère ; la mort du jeune frère Thoby, chaste et aimé, puis celle, à la guerre, de son neveu Julian ; la mort de sa mère – comment ne pas voir à quel point les chocs subis par Virginia Woolf sont à la source de ses crises de dépression suicidaire qui n'ont cessé de la fragmenter ? Dès lors subsiste une intense nostalgie d'unité impossible à rassasier (sauf dans la mort). C'est pourquoi ses personnages demeurent bien souvent insaisissables, comme sa propre identité l'était pour elle-même. « *Suis-je du côté de la vie ou de la mort, de l'homme ou de la femme, de la tendresse ou de la férocité ?* » ne cesse-t-elle de se demander.

Les questions que pose cette incertitude ne trouvent pas de réponse, et cela depuis l'enfance traumatisée. Les instants n'en gagnent que plus d'intensité, comme dans l'œuvre de Marcel Proust, si ce n'est que la *Recherche* est tout entière sous-tendue par une profonde confiance dans l'œuvre d'art comme dimension salvatrice. Même si ces deux écrivains ont en commun l'emmêlement des sensations, des sons et des parfums, du regard qui observe avec le souvenir qui ressuscite, chez Proust il signifie fusion plutôt que fragmentation. Mais l'écrivain assume seul son œuvre. Il n'est pas soumis à l'Autre comme Virginia à Leonard Woolf, à la fois son mari, son mentor, son lecteur dont elle attend avec angoisse l'« imprimatur ». Cette supervision de Leonard, on se demande si elle ne ravive pas la tyrannie paternelle,

HARVARD UNIVERSITY LIBRARY

aboutissant à une sorte de censure morale qu'il fallait trouver l'énergie de combattre tant elle instillait le doute sur l'œuvre en gestation.

PEINTRE DE L'AMBIVALENCE

Aussi les affirmations de bonheur fréquentes sous la plume de Virginia Woolf nous laissent-elles incrédules – elles sont sans doute le fruit d'un surmoi qui lui commande de se considérer comme privilégiée (elle a un mari ; elle est connue ; elle a des amis, des disciples, des admirateurs ; elle ne meurt pas de faim). Mais elle-même ne vit pas à ce niveau-là – au niveau de la réussite sociale. Elle vit à un niveau infiniment plus profond, au-delà des apparences, là où la vie côtoie la mort et les morts, là où l'esprit et le corps ne cessent de s'opposer, là où le regard d'autrui fracasse et foudroie. Pietro Citati, dans sa remarquable étude *Portraits de femmes*, écrit : « Les Vagues *ont au moins ceci en commun avec la* Recherche *: comme Proust, Virginia Woolf vit tout de suite la forme fondamentale de son livre : un "poème dramatique", un livre "abstrait, mystique, sans yeux". Mais elle ne voyait pas sa nature et hésita longuement entre un thème et un autre, une histoire ou une autre. Tout nous donne à penser qu'elle en avait peur ; elle ne pouvait écrire à la surface ; il lui fallait plonger trop profondément en elle-même, là où l'horreur se niche.* » Dès le début, donc, elle a connu ces instants sombres dont les « instants de vision » sont comme des anges gardiens qui prétendent les vaincre et les combattre. Il n'y a qu'à lire l'inutile combat de la phalène mourante qui se résigne dans *La Mort de la phalène* : « *Eh oui, la mort est plus forte que moi.* » Ainsi que la conception ambivalente de l'androgynat où il n'est pas question d'accepter l'harmonie d'une « nature bisexuelle » car, dans *Orlando*, c'est successivement, et pas au même instant, que le héros est homme ou femme. Et d'ailleurs, « *Orlando distribuait impartialement ses blâmes aux deux sexes parce qu'elle n'appartenait à aucun* », écrit Virginia Woolf qui dépeint chez son personnage une égale détestation de la gent féminine et de la virilité qui viole et détruit.

Malgré les « instants de vision », Virginia Woolf n'en est pas moins le peintre de l'ambivalence. Car, en même temps, les instants douloureux sont créateurs : « *Je persiste à croire,* écrit-elle dans *Instants de vie, que l'aptitude à recevoir des chocs est ce qui fait de moi un écrivain.* » De même que la fragmentation préside dans cette vie, il

> « SUIS-JE DU CÔTÉ DE LA VIE OU DE LA MORT, DE L'HOMME OU DE LA FEMME, DE LA TENDRESSE OU DE LA FÉROCITÉ ? » NE CESSE-T-ELLE DE SE DEMANDER

est fascinant d'examiner l'œuvre fragment par fragment comme le fait Erich Auerbach dans *Mimésis*. Ainsi analyse-t-il la scène où, dans *La Promenade au phare*, la belle Mrs Ramsay tricote un bas « *couleur de bruyère* ». Son fils, le petit James, joue à ses pieds tout en rêvant d'une excursion au phare, mais la voix du père détruit le rêve en annonçant qu'il « *ne fera pas beau demain* ». Écartelée entre père et fils, entre lucidité et espoir, Mrs Ramsay tente de consoler l'enfant tout en mesurant sur sa jambe le bas qu'elle tricote – mais il est trop court, toujours trop court. À ces événements, constate Auerbach, se superpose une intense activité intérieure exprimée en digressions proustiennes, où le temps est multiplié. Il n'empêche : Mrs Ramsay a été interrompue, le bas est trop court, la voix de l'homme trop forte, elle-même se dilue, qui est-elle donc ? Une énigme. L'instant du « bas couleur de bruyère » raconte donc comment l'emmaillement de la vie se défait. L'écriture sert paradoxalement à montrer l'inanité du combat, même si Virginia Woolf affirme d'un autre côté « *l'immense plaisir de rassembler les morceaux disjoints* ».

SCIENCESOURCE/GISELE FREUND/AKG IMAGES

HORREUR ET RÉVÉLATION

Jamais Virginia Woolf n'est une mais toujours morcelée. À la fois concentrée et déconcentrée, elle ne peut vivre qu'instant par instant. L'incertitude la ronge depuis toujours : chez elle, même le soleil, qui connaît pourtant sa direction, son but, finit par plonger et connaît la défaite. Dans *Moments d'être*, Fanny, qui ne s'est jamais mariée, rêve à ses prétendants passés. Elle « voit » une scène où elle se promène en barque avec l'un d'eux. À « l'instant critique » où il va lui déclarer sa flamme, elle crie avec violence : « *Vous allez nous jeter contre le pont !* » Alors, pour tous deux, ce fut un « *instant d'horreur, de désillusion, de révélation* ». Horreur et révélation : juxtaposition importante, proche sans doute des scènes incestueuses ravivées, et non annulées, par le mariage avec Leonard Woolf. Un mariage, dont Vita Sackville-West devait écrire qu'il fut « *un échec terrible* ». Leonard doit effacer les agressions premières, conjurer l'enfance, remplacer les morts, mais à cause de tous les rôles qu'il est supposé jouer, qu'il ne peut pas jouer, sans doute est-il obscurément haï. D'autant qu'il ne cesse de comparer son œuvre à celle de sa femme : chaque instant de leur vie commune englobe donc tous ces éléments contraires, complices, rivaux, réunis sous un seul mot bien pauvre pour les décrire : le mot « amour ».

Il y a dans *Instants de vie* un texte essentiel sur la honte (« Une esquisse du passé »). Il raconte comment Virginia, toute petite, n'osait pas se regarder dans la glace – une remarquable nouvelle, *La Femme au miroir,* reprend ce thème. Elle écrit que cette honte de se voir ne l'empêchait pas d'aimer la beauté, pourvu « *qu'il ne s'agisse pas de mon propre corps* ». Et tout de suite après vient l'aveu de la scène terrible où son demi-frère, Gerald Duckworth, « *explore ses parties intimes* ». Ainsi le corps coupable d'avoir subi vient briser l'élan vers les instants merveilleux, vers, surtout, l'intégrité de l'être. ■

Diane de Margerie

◀ Virginia et son mari Leonard Woolf dans leur maison de Londres , le 24 juin 1934.

La Promenade au phare

FAIRE LA PAIX AVEC SES FANTÔMES

En 1927, Virginia Woolf publie son roman le plus autobiographique. Une œuvre dans laquelle l'écrivaine développe la technique du « flux de conscience », et qui lui fait office de thérapie, en l'aidant à exorciser le spectre de ses parents défunts.

Julia Prinsep Stephen (née Jackson), mère de Virginia Woolf.

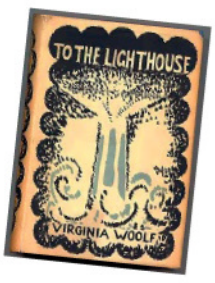
Le 28 novembre 1928, Virginia Woolf écrit dans son journal : *« Anniversaire de père. Il aurait eu 96 ans, oui 96 ans aujourd'hui, 96 ans comme d'autres personnes que l'on a connues. Mais dieu merci, il ne les a pas eus. Sa vie aurait absorbé toute la mienne. Que serait-il arrivé ? Je n'aurais rien écrit, pas un seul livre. Inconcevable. »* En 1928, l'écrivaine a 46 ans. L'année précédente a paru *La Promenade au phare*, son roman le plus autobiographique, qui l'aidera à exorciser les fantômes d'un père tyrannique et d'une mère adorée. Chaque été, Leslie et Julia Stephen louaient à Saint Ives, en Cornouailles, la résidence secondaire de Talland House, théâtre des plus vives joies de l'enfance de Virginia et de ses frères et sœur. Un bonheur qui s'évanouit en 1895, à la mort de Julia. Virginia entre tout juste dans l'adolescence, et son monde s'écroule alors. Le bail de Talland House est cédé. Veuf inconsolable, Leslie Stephen devient un parangon de père victorien exerçant une autorité absolue sur sa maisonnée, sur ses filles en particulier.

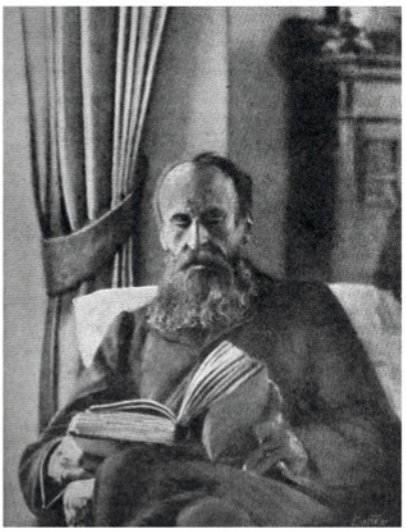
RESSUSCITER LES ÉMOTIONS DE L'ENFANCE

Dans *La Promenade au phare*, il apparaît sous les traits de Mr Ramsay, patriarche de la famille Ramsay qui, à la veille de la Grande Guerre, se rend dans les îles du Nord, au large de l'Écosse. Le roman s'ouvre sur la promesse faite à l'un des fils, James, 'une excursion jusqu'au phare le lendemain, si le temps le permet. D'emblée, Mr Ramsay est persuadé que la sortie en mer n'aura pas lieu, liguant contre lui ses enfants, qui se réfugient auprès de la douceur maternelle. La météo lui donne raison, et la promenade au phare ne se réalisera que dix ans plus tard, après la guerre, après le décès de Mrs Ramsay, d'un fils tué au combat, d'une fille morte en couches, et de millions de personnes. *« La matinée était si belle, à part un petit coup de brise çà et là, que la mer et le ciel paraissaient une seule et même texture, comme si des voiles étaient suspendues tout là-haut dans le ciel, ou que les nuages étaient tombés dans la mer. »* Malgré l'irrémédiable absence des défunts, la promenade se déroule dans un climat d'entente retrouvée : les enfants devenus adultes ont pardonné à leur père, autrefois haï.

C'est en mai 1925 que Virginia Woolf a l'idée de son roman, ressuscitant sur le papier ces spectres qui ne cessent de la hanter. Dans son journal, elle confiait entendre chaque jour la voix de sa mère et imaginait quel aurait pu être le quotidien de cette femme ayant dédié sa vie aux autres, si elle avait vécu, si elle ne s'était pas épuisée à la tâche. Le 14 juin 1927, Virginia appose le point final à cette *Promenade* qui l'émancipe enfin de ses chers fantômes, et lui permet de faire la paix avec eux. L'un des défis de l'écriture de ce roman était de *« rendre le vide d'une maison »* désertée par ceux qui l'avaient emplie de leur joie, comme le fut Talland House à la mort de Julia. L'écrivaine le relève magistralement, et réalise le prodige de saisir l'instant, par essence éphémère, de traduire en mots les émotions enfouies de l'enfance. Grâce à la technique du « flux de conscience » déjà éprouvée dans *Mrs Dalloway*, l'œuvre présente deux manières d'interpréter le monde : celle de Mr Ramsay, pleine d'aplomb, hégémonique, et celle de Mrs Ramsay, qui épouse les aléas et les contours d'une réalité mouvante. Deux visions léguées à Virginia par son père et sa mère. Roman de la fuite du temps et du temps retrouvé, *La Promenade au phare* permet à son autrice de tourner la page d'une enfance sans la condamner à l'oubli, mais en la sanctifiant par écrit. ■

Laëtitia Favro





Ci-dessus : Leslie Stephen, père de Virginia Woolf. Ci-contre : couverture de l'édition originale (1927) de *La Promenade au phare.*

NATIONAL PORTRAIT GALLERY, LONDON – WIKIPEDIA – LEBRECHT AUTHORS/BRIDGEMAN IMAGES

Toutes les femmes de sa vie

ENTRE ADMIRATION, DÉSIR ET JALOUSIE

L'œuvre de l'autrice est peuplée de figures féminines, inspirées par ses proches, et dont les pensées reflètent les questionnements à l'égard de son sexe et de la place occupée par les femmes dans la société.

Vita Sackville-West, modèle du personnage d'Orlando.

GEORGE GRANTHAM BAIN COLLECTION (LIBRARY OF CONGRESS) – WIKIPÉDIA

Obsédantes et complexes, ces figures s'inspirent des femmes avec lesquelles l'écrivaine a pu développer des amitiés intenses et conflictuelles. Première d'entre toutes, sa mère Julia, modèle de Mrs Ramsay dans *La Promenade au phare*, dont la mort fut le grand drame de l'existence de Virginia. Parmi les premiers souvenirs de l'écrivaine, Julia au piano ou parcourant un numéro du *Hyde Park Gate News*, journal dans lequel Virginia, sa sœur Vanessa et son frère Thoby chroniquaient leur enfance, à l'image des chroniques de *Glass Town* imaginées par les enfants Brontë. Vanessa, de trois ans son aînée, eut une influence considérable sur la vocation de Virginia. Peintre de talent, pionnière du design d'intérieur, Vanessa est d'abord jalousée par sa sœur, avant que toutes deux ne se rapprochent à la mort de leur père. Accompagnées de leurs frères Thoby et Adrian, du romancier Lytton Strachey et du peintre Duncan Grant, elles fondent le Bloomsbury Group, collectif d'artistes et d'intellectuels subversifs dont l'influence sera déterminante sur la vie culturelle anglaise du début du XX^e^ siècle. Au sein de ce groupe, Virginia rencontre Leonard Woolf. Bien que mariée, l'écrivaine a pu nourrir, comme sa correspondance et son journal en témoignent, des sentiments amoureux à l'égard d'autres femmes, telle Violet Dickinson, célibataire, grande voyageuse et introduite dans la haute société britannique, qui recueillera Virginia chez elle au moment de sa dépression suicidaire de 1904.

PARFAIT EXEMPLE DE FEMME VICTORIENNE

Mais les deux femmes qui auront le plus profondément marqué Virginia sont les écrivaines Vita Sackville-West et Katherine Mansfield. À Vita, fascinante aristocrate ne cachant pas sa bisexualité, modèle du personnage androgyne d'Orlando, Virginia écrit : *« Écoute, Vita – abandonne ton homme, et nous irons à Hampton Court, nous dînerons ensemble sur la rivière et nous nous promènerons dans le jardin sous la lune, nous rentrerons tard et nous enivrerons d'une bouteille de vin. »* À propos de Katherine, écrivaine de génie morte prématurément, avec laquelle Virginia entretient pendant six ans une amitié teintée d'admiration et de jalousie, elle note dans son journal, le 16 janvier 1923 : *« Cela fait une semaine que Katherine est morte. Serais-je déjà en train de l'oublier ? Il est curieux de suivre le cheminement de ses propres sentiments. Suis-je soulagée ? Une rivale de moins ? »*

« CELA FAIT UNE SEMAINE QUE KATHERINE EST MORTE. SERAIS-JE DÉJÀ EN TRAIN DE L'OUBLIER ? [...] SUIS-JE SOULAGÉE ? »

Katherine Mansfiel, sa grande amie et rivale.

Si Virginia a pu faire preuve d'une intransigeance terrible à l'égard des femmes qui l'entouraient, cette intransigeance appliquée à elle-même était encore plus absolue. Sans doute découlait-elle de la perte de sa mère, parfait exemple de femme victorienne ayant toute sa vie fait passer les autres avant elle-même, une abnégation attendue de son sexe, qui ne pouvait faire bon ménage avec l'écriture. Comment ne pas reconnaître en effet, en cet « Ange du Foyer » que Virginia abat dans l'un de ses essais les plus célèbres, la figure de Julia : *« Je m'aperçus que pour faire de la critique littéraire il me faudrait affronter un spectre. Un spectre du beau sexe.* […]. *En ce temps-là, vers la fin de l'ère victorienne, chaque foyer avait son Ange. Et quand j'entrepris d'écrire, je me heurtai à elle dès mes tout premiers mots.* […] *Cependant, je vois bien l'utilité de cette épreuve – épreuve que durent immanquablement affronter toutes les femmes aspirant à écrire de mon temps. Nulle ne pouvait écrire avant d'avoir exterminé l'Ange du Foyer. »* ■ **L.F.**

« Woolfmania »

MA LECTURE DE VIRGINIA

Six autrices et auteurs évoquent ce qui, dans l'œuvre de la femme de lettres, les a le plus marqués. Des expériences littéraires, parfois intenses, qu'ils partagent avec nous.

TATIANA DE ROSNAY

« Elle creuse des grottes derrière chaque personnage »

« J'ai découvert Virginia Woolf à 18 ans avec *La Traversée des apparences* en anglais, séduite par sa langue et ses propos. Durant mes études au Royaume-Uni, j'ai lu presque tous ses livres, notamment *Mrs Dalloway*. Plus tard, j'ai découvert son *Journal d'un écrivain*, qui m'a encore plus marquée. Elle y dévoile avec une acuité incroyable toutes les sphères de sa vie. Les passages sur la façon dont elle bâtit ses livres sont absolument passionnants. Pour reprendre son image, elle creuse des grottes derrière chaque personnage, qui vont constituer la matrice de ce qu'ils vont être dans ses livres. Virginia Woolf décrit l'art de construire un personnage en imaginant tout son passé émotionnel, permettant au lecteur de le saisir immédiatement sans que cela soit explicitement narré, une méthode qui fait la force de ses romans et a profondément influencé ma manière de créer mes propres personnages. Elle partage aussi ses lectures, comme Proust, ses difficultés face aux critiques ou à la réécriture de ses textes. » ■

→ Dernier ouvrage paru : *Poussière blonde* (Albin Michel, 2024).

IRÈNE FRAIN

« Défier le pouvoir de nuisance de la réalité »

« J'ai abordé Virginia Woolf comme, de nuit, j'aurais rejoint un rivage inconnu en me fiant à la seule lueur d'un fanal : la photo prise l'année de ses 20 ans, cet air de jeune fantôme égaré dans la désolation du réel. J'ai commencé par *Trois guinées* puis *Un lieu à soi* et découvert le contraire : une femme ultra-présente au monde et d'une résolution farouche – il en fallait pour dézinguer comme elle le fit le patriarcat des années 1930 ! Puis découvrant ses romans, j'ai compris ce qu'était son "lieu à soi" : l'ailleurs de la fiction où elle s'était installée – et non réfugiée, comme on le dit trop souvent – afin de défier le pouvoir de nuisance de la réalité. Plus tard, dans l'espoir fou d'éclaircir d'où lui était venue cette force, je suis allée à Saint Ives, en Cornouailles, à la rencontre des étés morts qu'elle y passa enfant et qui lui inspirèrent son roman *La Promenade au phare*. J'ai vu le phare mais d'elle, je n'ai rien retrouvé que le souvenir envoûtant de ses romans et la rémanence étrange de sa photo en revenante inconsolée. » ■

→ Dernier ouvrage paru : *Écrire est un roman* (Seuil, 2023).

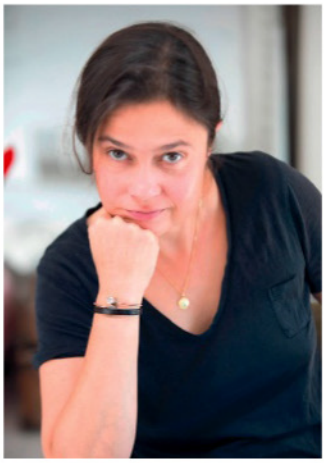
PHILIPPE BESSON

« Des leçons de vie inoubliables »

« Dans *Les Heures*, Michael Cunningham offre un dialogue entre Virginia et son mari, Leonard. Elle est en train d'écrire *Mrs Dalloway* et vient de décider qu'un personnage va se suicider (ce sera Septimus Warren Smith, soldat revenu traumatisé du front). Leonard l'interroge : *"Tu dis que, dans ton livre, quelqu'un doit mourir. Pourquoi ?"* Elle réfléchit intensément puis lance : *"Il faut que quelqu'un meure pour que nous donnions tous un prix à la vie."* Je me plais à croire que cet échange raconte mieux que de grandes démonstrations ce qui caractérise la femme de lettres : d'abord la dilution dans l'œuvre qui s'écrit, une introspection incessante, une sensibilité absolue, des choix souverains. Il raconte aussi, dans un évident écho intime, la mort qui s'invite à la fête, le suicide comme un blanc-seing pour continuer à vivre. Il annonce à sa manière que les poètes seront vaincus mais que leur legs subsistera, qu'ils auront donné une leçon inoubliable. Virginia Woolf nous laisse des leçons de vie inoubliables. » ■

→ Dernier ouvrage paru : *Vous parler de mon fils* (Julliard, 2025).

PASCAL ITO/ALBIN-MICHEL – BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL – CHARLOTTE KREBS/JULLIARD



STÉPHANIE HOCHET

« Vigoureuse et visionnaire »

« Le livre le plus génial de Virginia Woolf est celui qu'elle considérait comme un amusement, comme une récréation parmi ses grandes œuvres littéraires. Selon moi, le plus jubilatoire, le plus audacieux, le plus poétique des romans de Virginia Woolf est *Orlando*. Comme les escargots, Orlando est hermaphrodite. Le personnage naît homme – à la fin du XVIe siècle, comme Shakespeare – et devient femme à une époque plus tardive. Il a donc la chance de connaître l'incarnation dans un corps mâle et femelle en une même vie, mais aussi de vivre jeune et en bonne santé durant plus de trois siècles… Ce personnage a été inspiré par l'amante de Virginia Woolf, l'androgyne Vita Sackville-West, poétesse de son état. Dans ce texte, la plume de Woolf n'a jamais été aussi vigoureuse et visionnaire. L'incipit est un morceau d'anthologie avec son pronom isolé au début de la première phrase, car le genre d'Orlando est toute une histoire… « *IL – car son sexe n'était pas douteux, quoique la mode du temps fît quelque chose pour le déguiser – faisait siffler son épée à coups de taille contre une tête de Maure qui, pendue aux poutres, oscillait.* » ■

→ À paraître : *Armures* (en librairies le 5 mars).

« ON RELIT, ON SE DESSILLE, ON NOTE LES GESTES, LES ATTITUDES, LES SILENCES QUI DISAIENT DÉJÀ TOUT. ET, POUR QUELQUES HEURES, ON SE HISSE PRESQUE AUSSI HAUT QUE VIRGINIA »

GRÉGORY LE FLOCH

« La lire me redonne forme humaine »

« Je deviens un barbare si je me tiens éloigné trop longtemps de Virginia Woolf. La lire me redonne forme humaine et, durant les quelques heures passées avec elle, je sens en moi le rayonnement le plus délicat et clairvoyant qui soit. Malheureusement, il est impossible de se maintenir à un tel niveau de sensibilité. On finit par retomber. Moi, dans l'apathie. Elle, dans l'angoisse. Car Virginia non plus ne parvient pas à trouver son équilibre sur le sommet qu'elle a atteint. Le stylo relâché, le néant l'avale. Dans *La Chambre de Jacob*, Bonamy est un personnage merveilleux auquel j'ai à peine prêté attention à la première lecture. Rien d'extraordinaire chez lui : il attend Jacob, le retrouve, vit sans vivre réellement. Et puis, à la dernière page, alors que Virginia ne dit rien, on comprend tout de l'amour muet qu'il ressentait pour lui et qu'on n'avait pas vu jusque-là. Alors on relit, on se dessille, on note les gestes, les attitudes, les silences qui disaient déjà tout. Et, pour quelques heures, on se hisse presque aussi haut que Virginia. » ■

→ Dernier ouvrage paru : *Gloria, gloria* (Bourgois, 2023).

CÉCILE LADJALI

« Une oscillation que seule la littérature peut traduire »

« L'artiste de génie est *"androgyne"*, écrit Woolf dans *Une Chambre à soi*. *"Résonant et poreux"*, il trouve en Shakespeare son représentant le plus pur. Labile et scandaleuse, cette thèse s'incarne dans *Orlando*, protégé d'Elizabeth Ire, poète, ambassadeur à Constantinople. Par ce roman – miroir de l'essai précité –, l'autrice précise que son héros présente tant l'apparence d'un homme que celle d'une femme, oscillation que seule la littérature peut traduire. Un matin du XVIIIe siècle naissant, Orlando se réveille… femme ! Épée à la hanche, perles au cou, elle suit des bohémiens dans une lande lunaire qui passe de l'ardeur saharienne au frimas des pôles, le paysage mimant le personnage dans la fulgurance de ses transfigurations. Les XIXe et XXe siècles défilent et l'héroïne rejoint sa biographe pour en devenir le double. La dramaturge Ismini Vlavianou a adapté *Orlando* pour la scène de la MC93, où les étudiants du programme Baudelaire monteront le 12 mars prochain, les frasques de l'androgyne réfléchissant à leur tour les questions qui les traversent. » ■

→ Dernier ouvrage paru : *La nuit est mon jour préféré* (Actes Sud, 2023).

Propos recueillis par Simon Bentolila

CÉLINE NIESZAWER/RIVAGES – CHRISTOPHE IDÉAL/RIVAGES – DR/ACTES SUD

Bercé dès sa jeunesse par les films horrifiques et la littérature fantastique, l'auteur maintes fois récompensé – Goncourt du premier roman, prix du Livre Inter entre autres – revient à l'horreur pure avec *La Nuit ravagée*, tout en y dévoilant une part autobiographique. Frissons assurés.

Jean-Baptiste Del Amo
LE DIABLE AU GORE

Ce jour-là, c'était un peu *Entretien avec un vampire*. Cette table ronde littéraire – animée par l'auteur de ces lignes –, lors du dernier Festival du film fantastique de Gérardmer, pouvait en effet rappeler l'adaptation du roman d'Anne Rice. D'un côté, on trouvait l'extravagant auteur de thrillers sanglants Cédric Sire (lisez *La Saignée* !), avec ses longs cheveux et son look gothique et, de l'autre, se tenait le très discret Jean-Baptiste Del Amo. Deux mondes éditoriaux n'ayant rien à voir, a priori, et pourtant : ces deux Toulousains (ou presque) sont des inconditionnels des cultures de l'imaginaire – en premier lieu de l'épouvante, développée par des écrivains comme Stephen King ou Clive Barker. Cette proximité semblera d'ailleurs tout à fait naturelle, avec la publication du nouvel ouvrage du petit prodige d'*Une éducation libertine*. À savoir une fiction sociale dans le Sud-Ouest des années 1990, qui, à un moment donné, vire au pur roman d'horreur revendiqué comme tel. Une première dans la Blanche de Gallimard qui ne relève en rien du hasard, lorsqu'on regarde de près le parcours de Jean-Baptiste Del Amo.

UNE PASSION DE JEUNESSE

Né au tout début des années 1980 dans le Sud-Ouest, le garçon a grandi dans cette France dont, au fond, on parle peu – celle « *du lotissement et de la banlieue résidentielle* ». Un espace (un peu) snobé par la littérature locale, mais que « *le cinéma horrifique a pourtant investi dès la fin des années 1970* », remarque l'auteur. C'est vers l'âge de 11-12 ans qu'il a découvert ce genre, « *où toutes les peurs pouvaient prendre forme, où tout était permis* ». Et, rétrospectivement, de « *sa capacité à parler de l'époque dans laquelle* [il vivait] *et de l'adolescent* [qu'il était] ». Il se souvient encore de ses VHS, qu'il allait voir chez ses grands-parents ou chez des voisins. En parallèle, le gamin se plonge dans la littérature fantastique – « *en particulier les collections "J'ai Lu" ou "Pocket Terreur"* » –,

> « Encore aujourd'hui, la scolopendre est probablement le seul animal au monde qui me hérisse les poils ! »

et découvre pêle-mêle Stephen King, Clive Barker, Peter Straub, Graham Masterton, James Herbert. Mais aussi, Poe, Lovecraft, Maupassant ou Kafka. « *Je me souviens avoir ressenti physiquement la pomme que le père de Gregor jette à son fils transformé en insecte et qui se retrouve incrustée dans sa chair où elle pourrit sans que personne n'ose la retirer…* » Sa passion est telle qu'à 13 ans il se lance dans l'écriture d'un roman fantastique. « *J'y travaillais consciencieusement chaque soir, de retour du collège, avec une dévotion totale, tapant à deux doigts sur l'un des premiers ordinateurs que nous avons eus à la maison. Je crois que ma première intention était simplement de prolonger l'état dans lequel me plongeait la lecture.* » Le bac (littéraire) en poche, on aurait pu l'imaginer se lancer dans de longues études. Mais le jeune Jean-Baptiste souhaite « *en finir au plus vite avec l'école* » et devient travailleur social.

SENS DU RÉCIT ET VIRTUOSITÉ STYLISTIQUE

Toutefois, il n'abandonne pas son désir d'écriture et envoie en 2006 une nouvelle au PJE (prix du jeune écrivain). À sa grande surprise, son texte lui vaut la première place et, dans le jury, se trouvait un certain… Jean-Marie Laclavetine, célèbre éditeur de la maison Gallimard. « *Il m'a envoyé son premier roman par la poste, en 2007* », se souvient ce dernier, qui nous livre un extrait de sa note de lecture de l'époque : « *Del Amo mène son roman avec une maîtrise et un sens du récit qui impressionnent. On sent chez lui une véritable jubilation dans la description du cloaque urbain, miroir morbide du cloaque intérieur des personnages. Les odeurs, les miasmes, les pestilences, les dégradations de la chair, les pourritures et les humeurs sont décrits avec une précision hallucinée.* […] *L'influence rimbaldienne est patente, mais aussi celle de Huysmans, des romans gothiques, des préciosités symbolistes.* […] *Je pense qu'il faut publier ce livre, et nous attacher ainsi ce jeune auteur très talentueux, qui pourrait à l'avenir nous réserver des surprises.* »

C'est ainsi que sort en librairies à la rentrée 2008 *Une éducation libertine* – qui, pour l'anecdote, paraît en même temps, sous l'égide du même éditeur, que *La Meilleure Part des hommes*, premier roman d'un autre Toulousain nommé Tristan Garcia (avec lequel il partage le goût de l'imaginaire et avec lequel il est devenu très ami). Soit le même « vrai » patronyme que Jean-Baptiste, lequel choisira pour nom de plume celui de sa grand-mère paternelle. Très remarquée en presse •••

OLIVIER VIGERIE/ HOPSCOTCH CINEMA POUR LIRE MAGAZINE

LA PART DES TÉNÈBRES

Chronique adolescente dans le Sud-Ouest tout autant que pur roman d'horreur, *La Nuit ravagée* est un savant et très réussi mélange des genres. Un hommage (entre autres) à Stephen King, confirmant la singularité de Jean-Baptiste Del Amo.

***The Thing* (1982), de John Carpenter.**

Il ne passe rien, ou presque, à Saint-Auch. *« Ici, l'été en particulier, le temps semblait ne plus avoir de prise sur les vivants. Quelque chose était suspendu, l'idée même de finitude anéantie par le parfum estival du chlore* […], *les cris des enfants dévalant à bicyclette les rues tranquilles dans un avant-goût d'éternité accessible au commun des mortels. »* Dans les années 1990, cette bourgade non loin de Toulouse ne semble guère se distinguer de tant d'endroits de l'Hexagone. À l'image des adolescents, pas forcément tous copains, qui y vivent – Mehdi, Tom, Alex, Max, Léna, Brice, Anthony, Marie, Élodie, etc. De grands gamins qui, s'ils avaient vécu outre-Atlantique, auraient pu ressembler aux membres du club des ratés de *Ça* de Stephen King. Ici, entre deux pétards, on écoute les Red Hot Chili Peppers ou les Cranberries, on roule en MBK Booster et on regarde des VHS de films d'horreur comme *Les Griffes de la nuit*, *Vendredi 13* ou *The Thing*. Et la vie semble paisible, avec la découverte de certaines réalités intimes (le désir, la violence familiale, la séparation de parents…) ou collectives (le racisme, les différences sociales…). Mais gare aux raccourcis : *La Nuit ravagée* n'a rien d'une chronique à la Nicolas Mathieu, au parfum de chocolatine. Car, ici, la mort sera omniprésente. Des animaux de compagnie, un parent, ou un camarade comme Simon, qui serait passé de vie à trépas dans la maison de l'impasse des Ormes (presque la traduction d'« Elm Street »…). Que s'est-il vraiment passé là-bas ? Le quotidien à Saint-Auch serait-il pareil à celui d'une scolopendre géante dans un terrarium ? *« Et si tous ces désirs qu'on a, ces rêves qu'on fait, ces peurs qui nous poursuivent, ces histoires qu'on s'invente… si tout ça prenait forme, existait quelque part, et que le drame qui s'est produit dans la maison avait ouvert une sorte de porte sur cette réalité-là ? Une réalité qui obéirait à d'autres lois que la nôtre ? »* Si l'on pouvait trouver quelques petites touches de fantastique dans ses précédents romans (repensez à certains passages d'*Une éducation libertine*, *Règne animal* et, surtout, *Le Fils de l'homme*), Jean-Baptiste Del Amo paie ici son tribut à toute cette culture dans cette brillante *Nuit ravagée*. Au-delà de l'évocation d'une époque et des affres de l'adolescence, s'empare de tous les codes, clichés et conventions du genre avec une effarante maestria, tant narrative que stylistique, pour autant jamais démonstrative. Le roman fait profil bas, assume ses limites et c'est ce qui le rend plus fort encore. Outre le petit jeu référentiel (qui amusera les fans), on sait que l'horreur surgira, à un moment ou un autre, mais quand ? Et de quelle manière ? Avec quelle intensité ? Concluons en modifiant la ponctuation : avec quelle intensité ! **B.L.**

EXTRAIT

★★★★★
LA NUIT RAVAGÉE
JEAN-BAPTISTE DEL AMO
464 P., GALLIMARD, 23 €.
EN LIBRAIRIES LE 13 MARS.

et en librairies, cette entrée en littérature – volontiers comparée au *Parfum* de Patrick Süskind – vaudra au débutant, entre autres distinctions, le Goncourt du premier roman. S'il continue sur sa lancée avec des fictions comme *Le Sel* ou *Pornographia*, c'est en 2016 qu'il crée l'événement avec l'extraordinaire *Règne animal*, grande chronique familiale sur plusieurs générations dans un élevage porcin – à laquelle beaucoup d'observateurs attribuaient alors le Goncourt, mais c'est une autre histoire… La virtuosité stylistique de Jean-Baptiste Del Amo (par ailleurs militant contre la maltraitance animale), notamment lors des scènes les plus sales ou violentes, impressionna quoi qu'il en soit l'année suivante les jurés du prix du Livre Inter, qui choisissent de le sacrer. *« Il sait à la fois s'emparer de l'histoire contemporaine et des interrogations fondamentales qui la tourmentent et raconter des histoires puissantes d'humanité, incarner des personnages marquants. Sans oublier de nous faire rêver – je pense à ce cochon blanc, énorme, qui s'évade de son enclos et traverse le livre comme une créature mythologique »*, analyse Jean-Marie Laclavetine. Justement, on trouvait à nouveau un parfum de tragédie mythologique – et, l'air de rien, d'ambiance postapocalyptique – dans *Le Fils de l'homme* en 2021, qui remporte cette fois-ci le prix du roman Fnac. *« En l'écrivant, j'ai eu le sentiment d'avoir terminé de traiter de la question de la transmission de la violence »*, analyse Jean-Baptiste Del Amo, qui souhaitait alors *« expérimenter de nouvelles formes »*.

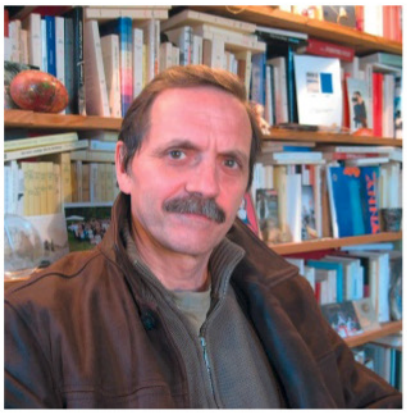
UN HOMMAGE À SES MAÎTRES À PENSER

Revenir à *« une écriture plus ludique »* et *« raconter une histoire qui rendrait hommage à la littérature de* [son] *adolescence »*. C'est ainsi qu'est née *La Nuit ravagée* – un intitulé qui rappelle *La Nuit déchirée*, long-métrage dont le scénario original était signé… Stephen King ! Le septième art n'est, de toute manière, jamais loin avec l'écrivain français, qui écrit et réalise un court-métrage en 2018 (*Demain il fera beau*), primé à Cannes. On aurait aimé voir le projet qu'il avait imaginé avec le romancier et journaliste Nicolas Martin (*« une histoire de tueur en série et de forêt, glaçante, à la lisière du fantastique »*, selon ce dernier), mais il est, pour le moment, toujours dans les cartons… Avec *La Nuit ravagée*, on sera donc dans la pure horreur

BQHL ÉDITIONS

– mais pas seulement. « *J'annonce tout de suite la couleur dans la scène inaugurale : vous entrez dans un roman horrifique. Il était cependant aussi important à mes yeux que la première partie du livre prenne le temps de planter ce décor de banlieue dans les années 1990, de cette adolescence, de ces relations entre les personnages. Les histoires intimes de chacun vont littéralement donner forme aux éléments horrifiques. Je voulais que le texte dégage une sorte de mélancolie et que le fantastique vienne peu à peu s'immiscer dans la réalité des personnages, pour que le lecteur fasse lui aussi l'expérience d'un basculement progressif dans l'horreur. Enfin, la dernière partie devait être un vrai tour de train fantôme. Tout devait y mener.* »

L'occasion, au passage, de livrer sous le voile de la fiction pure, au premier degré absolu, une part d'autobiographie. « *Comme le personnage de Tom, j'ai été passionné par les insectes pendant mon adolescence, et j'ai moi aussi fait un stage chez un entomologiste qui possédait une scolopendre géante. Encore aujourd'hui, c'est probablement le seul animal au monde qui me hérisse les poils !* » Mais c'est aussi la manière de vivre son homosexualité, dans les années 1990, dont



JEAN-MARIE LACLAVETINE/WIKIPEDIA

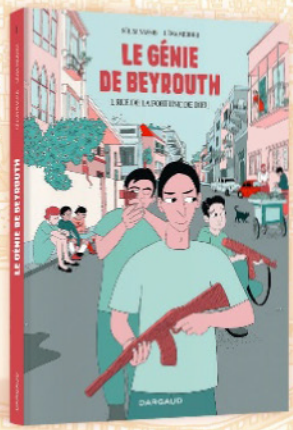
L'éditeur Jean-Marie Laclavetine, qui a su repérer le talent de Jean-Baptiste Del Amo.

il parle au cœur de l'intrigue. « *J'ai dû faire face à la violence d'autres enfants, au rejet de ce que j'étais, et sous la menace que le sida faisait planer sur notre avenir. Pour survivre, il fallait se dissimuler, vivre en secret avec le sentiment de la honte de ce que les autres nous faisaient éprouver comme une anomalie, une "monstruosité". Le cinéma de genre mettait en scène ces peurs et ces blessures intimes à l'écran, souvent de façon indirecte. On y voyait des personnages forts, souvent féminins, qui devaient faire face à des incarnations du mal et lutter pour leur survie : Nancy dans* Les Griffes de la nuit, *Laurie Strode dans* Halloween, *Ellen Ripley dans* Alien… *C'était l'un des rares espaces d'expression d'une contre-culture à laquelle je n'aurais pas eu accès autrement.* »

C'est aussi peut-être pour « rendre la pareille » que Jean-Baptiste Del Amo s'est lancé dans un tel projet, qui détonne un peu dans la Blanche – laquelle, c'est vrai, avait déjà montré une certaine ouverture avec des titres comme *L'Anomalie* d'Hervé Le Tellier ou *Les enfants sont rois* de Delphine de Vigan. Histoire d'offrir par les mots des frissons pareils à ceux de sa découverte de *The Thing*. À la fois pour une nouvelle génération et pour les nostalgiques des *slasher movies* d'antan. On imagine alors à quoi pourrait ressembler une soirée vidéo chez l'écrivain, dans sa ferme en Touraine, entouré de ses chiens. Surtout si ceux-ci aboient alors qu'un bruit mystérieux se fait entendre dans la nuit. Ayez peur. Oui, ayez très peur. ■

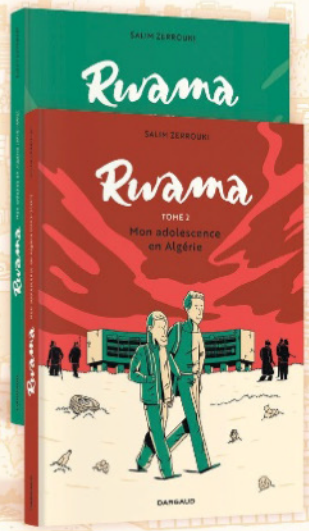
Baptiste Liger

HISTOIRES INTIMES, FICTIONNELLES ET UNIVERSELLES.
De l'Algérie au Liban : des BD pour mieux comprendre le monde.



© Nasseb – Merjeh / Dargaud 2025

Un épicier chrétien, un autre musulman, un coiffeur arménien, une famille juive, un teinturier chiite, un hôtel pour entraîneuses, telle est en **1975** la population de la rue Rizkallah avant qu'elle ne bascule, avec le **Liban** tout entier, dans la guerre civile. Porté par la verve grave et légère de l'écrivain **Sélim Nassib** et le dessin lumineux de **Léna Merhej**, *Le Génie de Beyrouth* déploie sur trois tomes le récit poignant d'un pays de cocagne qui sombre dans le chaos.



Salim Zerrouki a grandi en Algérie, dans un immeuble atypique au cœur de la Cité Olympique construite pour accueillir les « Jeux méditerranéens de **1975** ». À cette époque, l'**Algérie** est dirigée par le dictateur Houari Boumediene qui voit dans cet événement sportif l'occasion d'exhiber la grandeur du pays. C'est dans ce contexte que Salim Zerrouki revient sur son histoire avec justesse, pudeur et humour.

Histoire complète

AU RAYON BANDE DESSINÉE DARGAUD

TOUS FANS DE MONSTRES

Septième art et création littéraire sont intimement mêlés. Ainsi, dans le cadre du Festival international du film fantastique de Gérardmer, un concours de nouvelles destiné aux collégiens et aux lycéens est organisé chaque année, sous l'égide de *Lire Magazine*. Pour cette édition 2025 parrainée par Jean-Baptiste Del Amo *(voir page 52)* près d'une centaine de textes ont été envoyés au jury qui les a départagés. Voici l'une des nouvelles primées, que nous avons choisi de publier dans nos pages.

La nuit des grenades

PAR SOPHANIE GERAN, PREMIER PRIX CATÉGORIE LYCÉENS

Mes pieds nus se posèrent sur l'herbe mouillée par la rosée du matin. Des gouttelettes d'eau me chatouillèrent les orteils, m'arrachant un petit rictus amusé. L'arrière de ma robe blanche traînait sur le sol dans un mouvement léger et élégant qui me donnait presque l'impression de flotter dans les airs. Mes doigts fins tenaient fermement le bas de mon vêtement pour éviter que le tissu ne se salisse. Ainsi, mes tibias découverts me laissaient profiter de la fraîcheur de cette douce rosée qui contrastait avec l'accueillante chaleur de l'aurore sur ma peau de porcelaine.

Soudain emplie d'un sentiment de plénitude, je me laissai aller, les yeux fermés, bercée par la tendre brise sur mon visage. Je sentais l'air s'infiltrer entre mes cils, me caresser les lèvres et siffler agréablement dans mes oreilles. Une odeur fruitée vint se loger dans mes narines. Mon ventre se manifesta, brisant le silence apaisant de cette clairière enchantée. Les doux effluves qui flottaient dans l'atmosphère me conduisirent à eux. L'odeur se fit plus intense, me picota le nez, puis me fit ouvrir les paupières avant que je ne pile net devant un verger d'arbres aux fleurs roses, jaunes et orangées.

« *Des grenadiers.* »

Mes lèvres se mirent à trembler, et le vrombissement de mon estomac se fit plus fort encore. D'un pas lent, je m'approchai, mes pieds glissant sur l'herbe humide. Je m'arrêtai devant un arbre aux fruits roses, presque rouges, le plus bel arbre fruitier qu'il m'avait été donné de voir. Mes iris noisette pétillèrent de bonheur, j'osai tendre mes mains vers les grenades. Une chaleur accueillante se logea dans ma mâchoire alors que j'essayais d'attraper le fruit de mes désirs. Je ressentais une envie pressante, *non*, un besoin d'en goûter. Je sautillai légèrement. À chaque saut, j'avais l'impression de m'envoler. À chaque saut, je m'approchais de mon rêve : manger ces grains rouges et juteux. La pulpe de mes doigts effleura la peau rosée d'un des fruits. Je pris une dernière impulsion ; ma main s'agrippa à la branche. Je me hissai sur celle-ci afin de faire tomber les grenades au sol. J'en décrochai une, puis deux, puis trois, encore et encore, puis je descendis de mon perchoir.

Je me baissai, les récoltai toutes, jusqu'à ce que mes bras soient remplis. Certaines m'échappèrent et explosèrent sur l'herbe, laissant apparaître les tissus rougeâtres et pulpeux des grenades. Je fus de nouveau prise d'une envie de toutes les dévorer, de me délecter du sucre que pouvaient m'apporter ces doux fruits. Mes lèvres frémirent à cette idée ; alors, sans plus attendre, je m'assis sur l'herbe pour déguster mes trouvailles.

J'attrapai un fruit, plongeai deux de mes doigts à travers sa peau afin de l'ouvrir. J'écartai ; les grains rouges me firent face. À la lumière du soleil, ils brillaient de mille feux, au point qu'ils faillirent me brûler la rétine. Mes yeux se plissèrent tandis que je tentais de me concentrer sur ce fruit dégoulinant de jus, coupé en deux dans mes paumes. Je pris une grande inspiration ; l'odeur me grisa. Ma langue effleura un grain rose et mes canines se refermèrent sur la chair de la grenade.

Les pépins ne me dérangèrent pas, lorsque j'avalais, je ne ressentais que la tendresse du fruit dans ma gorge. Jamais je n'avais goûté un aliment pareil à celui-ci. Rien ne pouvait être aussi bon, aussi délicieux. *Absolument rien.*

Je me séparai du fruit de mes désirs en l'éloignant de ma bouche, puis penchai la tête en arrière pour reprendre mon souffle. Ma poitrine se soulevait frénétiquement sous le rythme saccadé de ma respiration. Je fus prise d'un frisson de plaisir, conquise par la sensation grisante que cette grenade m'offrait. Mes orteils se rétractèrent, mes doigts se crispèrent, alors, sans plus attendre, je retournai vers les perles brillantes pour en happer de nouvelles. Fraîches, douces et sirupeuses, elles explosaient dans ma bouche comme un millier de fleurs éclosent lors d'une belle après-midi

de printemps. Du liquide rouge s'échappa de mes lèvres, atteignit ma gorge et coula le long de ma trachée. Son goût était si divin, si sucré et tellement, tellement appétissant. Il était aussi étonnamment chaud, comme si les rayons du soleil influaient sur sa température. Je baissai le regard vers mes cuisses, ma robe blanche, que je pouvais presque confondre avec ma peau, était tachée d'éclaboussures vermillon.

Mes yeux se fermèrent pour de bon, je voulais m'imprégner complètement de la sensation de confort absolu que m'apportaient ces grenades exquises et goûtues. Je m'en délectai, certaine de ne jamais me lasser du goût de cette chair tendre et neuve. Je sentis un picotement dans la racine de mes cheveux ébène, qui me parcourut de toutes parts, de la tête aux pieds, des pieds à la tête.

Mes mains me guidaient à travers la clairière, mon odorat m'indiquait l'endroit où se trouvaient les grenades mûres, mes oreilles me permettaient d'entendre le moindre bruit : notamment celui du fruit ; semblable à un objet que l'on presse, que l'on déchire, presque identique à un craquement osseux. Et ma langue léchait, savourait ; mes papilles m'envoyaient des décharges d'énergie, me galvanisant un peu plus à chaque bouchée. La salive affluait dans ma bouche, coulant avec le jus rouge du fruit. Mes canines se plantaient férocement dans ces petits grains, les dévorant, les décortiquant sans que je ne puisse m'arrêter. Mon estomac ne criait plus, je me sentais comblée.

« Était-ce donc cela, le bonheur ? »

Selon moi, oui, et ce que je vivais en était la plus belle et la plus tendre des définitions. Des grenades, leur jus et mes canines. Une recette qui ne pouvait que me rendre heureuse. Une recette qui me donnait l'impression d'être immortelle. La mort ne pouvait rien me faire : tant que j'avais ce verger avec moi, avec ses fleurs et sa chaleur.

Je sentais de nouveau mes bras remplis de grenades. Je finis celle que je dégustais avant de serrer mes fruits de toutes mes forces contre mon torse. Je ne voulais pas qu'ils partent. Je me sentais intimement connectée à eux. Leur goût m'était vital, j'en avais la certitude désormais. Une larme discrète, mais de joie, se forma dans le coin de mes yeux, mes lèvres s'étirèrent en un sourire apaisé. Ensuite, je m'autorisai à ouvrir les paupières, pour revoir une dernière fois les grenadiers autour de moi.

Seulement, lorsque je les rouvris pour observer ma clairière, il faisait nuit noire, tant que j'eus du mal à habituer mes yeux à ce soudain changement dans le ciel. Confuse, je fronçai les sourcils en serrant mes fruits entre mes mains crispées. Un nouveau frisson me parcourut, un picotement d'effroi pur. Une grimace de désarroi déformait mon visage quand je décidai de lever la tête : seuls les étoiles, les nuances sombres du ciel nocturne et les arbres aux griffes menaçantes m'entouraient.

Plus de soleil. Plus de verger. Plus de fruits. *Mon idylle avait disparu.*

Soudain, une vive douleur me prit la gorge et la mâchoire. Je lâchai les grenades fraîches que je portais pour saisir ma trachée à l'aide de mes mains. Je tentai de me lever dans un mouvement vacillant, mais retombai sur mes genoux immédiatement.

JE M'EN DÉLECTAI, CERTAINE DE NE JAMAIS ME LASSER DU GOÛT DE CETTE CHAIR TENDRE ET NEUVE

J'eus mal. Tellement mal que j'eus la sensation d'être brûlée vive. Une larme de désespoir roula sur ma joue encore couverte de taches rouges. Je sentis de nouveau mon estomac crier famine, ma gorge se déchirait sous la torture enflammée, ma vue était brouillée par cette tornade d'émotions, de douleur et d'appétit.

J'essuyai rageusement mon visage, en hurlant à ma douleur de me libérer. Elle sembla m'entendre, car je vis un de mes fruits au loin. Il était seul, perdu au milieu d'une dizaine d'habitations abandonnées. Je ne réfléchis pas davantage, je me mis à ramper sur le sol terreux et rugueux de la forêt menaçante, l'atteignis et m'en délectai de nouveau. Mes yeux s'étaient refermés d'eux-mêmes, sûrement dans l'espoir de retrouver mes autres grenadiers, la fraîcheur de la rosée du matin et la douce chaleur du soleil levant.

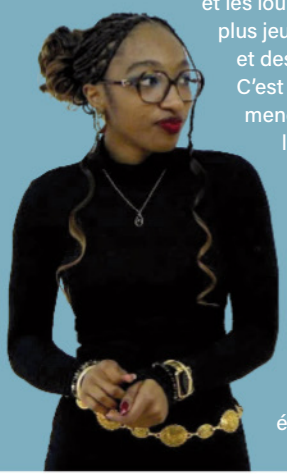
Mon espoir fut anéanti lorsque je rouvris une nouvelle fois les paupières, après avoir fini de dévorer la chair rouge de ma grenade.

Autour de moi, il y avait une demi-douzaine de cadavres humains, défigurés par des crocs d'animaux féroces. J'eus un mouvement de recul. Ce fut sans compter la masse qui pesait sur moi. Horrifiée, je baissais enfin mon regard sur le poids présent dans mes bras maigres, osseux et blanchâtres. Un cri d'agonie sortit de ma gorge, brisant le silence sinistre de la forêt qui m'engloutissait.

Entre mes mains, ce n'était plus une grenade mais bien un corps humain encore chaud, dont le cou ensanglanté avait été déchiqueté par deux canines affamées. *Mes canines.* ■

La lauréate
SOPHANIE GERAN

Élève de terminale spécialité cinéma au lycée Rotrou de Dreux, Sophanie Geran a 17 ans. Fascinée par la culture fantastique – en particulier par les vampires, les sorcières et les loups-garous –, elle a dès son plus jeune âge imaginé des histoires et des personnages monstrueux. C'est ce qui l'a naturellement menée vers l'écriture. Parmi ses lectures, elle avoue particulièrement apprécier toutes les relectures de la mythologie grecque, et des autrices comme Maryse Condé. Nul doute que ces influences sont présentes au cœur de l'ouvrage qu'elle est en train de terminer – avis aux éditeurs ?



CLÉMENCE SALMON

Des *Histoires vraies* de Pierre Bellemare à *La Consolation* de Flavie Flament, des biographies de Laure Adler aux romans de Xavier de Moulins, publier des livres écrits par des vedettes de la télé est une pratique éditoriale aussi vieille que l'avènement du petit écran, et qui n'est pas près de s'arrêter. Au-delà des coups médiatiques et de la manne commerciale, il y a aussi (parfois) de bons livres. Mais comment distinguer les ouvrages au réel potentiel littéraire des simples produits marketing?

LES DOSSIERS DE L'ÉCRAN

En amorçant cette enquête, on s'attendait à certaines difficultés tant le milieu de la télévision, réputé fermé, se protège de l'extérieur – et nous les avons rencontrées. Entre ceux qui se revendiquent « *écrivain travaillant à la télévision* », ceux refusant de partager l'affiche avec des plumes concurrentes, et des éditeurs peu enclins à dévoiler leur rapport avec le grand monde de la petite lucarne, les fins de non-recevoir ont été nombreuses. Des silences qui révèlent non une omerta, mais une certaine fébrilité, notamment de la part de maisons d'édition qui souhaiteraient distinguer l'écrivain publié de la personnalité médiatique qu'il incarne.

UNE HISTOIRE ANCIENNE

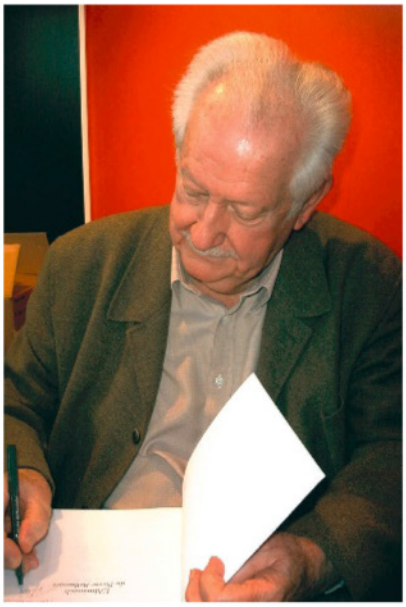
Il s'agit d'une tendance éditoriale aussi vieille que la fin de l'ORTF : les rêves d'écrivains des vedettes du PAF. Depuis l'avènement de la télévision en France, dans les années 1960 et 1970, les grandes figures du poste se sont presque toutes, à un moment ou à un autre, piquées d'écriture sous quelque forme que ce soit, fiction, témoignage, récit de soi. On pense à Pierre Bellemare, évidemment, légende du petit écran, grand conteur de faits divers qui, de 1976 à 2017, a écrit près de cinquante recueils d'histoires vraies, une autobiographie et même des romans. À peu près à la même époque, en 1982, alors qu'il est depuis six ans déjà le visage du journal d'Antenne 2, Patrick Poivre d'Arvor publie *Les Enfants de l'aube*, un premier roman vendu à 1,7 million d'exemplaires, point de départ d'une carrière littéraire marquée, comme sa vie, par les affaires. Citons également Laure Adler, chroniqueuse régulière de la célèbre émission *Droit de réponse* de Michel Polac au moment où paraît son premier livre, *L'Amour à l'arsenic. Histoire de Marie Lafarge*, en 1986. De manière évidente, ceux qui ont incarné la littérature à la télévision, plus encore que les autres, ont entremêlé vie médiatique et vie littéraire. Dans certains cas, ces publications ont même précédé le passage devant les caméras. C'est le cas de Bernard Pivot qui, en 1959, soit quinze ans avant *Apostrophes*, publiait son premier roman : *L'Amour en vogue*. De Michel Field également, avec *Le Passeur de Lesbos* (1984), huit ans avant *Le Cercle de minuit*. Enfin, c'est aussi avant de devenir le présentateur du 13 Heures sur Antenne 2 et de multiplier les hautes fonctions dans les grands groupes médiatiques français que Philippe Labro *(voir entretien page 61)* est entré en littérature en 1967 avec *Des feux mal éteints*.

DIFFÉRENTES APPROCHES

« *Il convient de vraiment distinguer les projets,* pose d'emblée Guillaume Robert, directeur éditorial chez Flammarion. *D'un côté, il y a les ouvrages de personnalités qui ont un projet, fictionnel ou intime, en général, qui le porteront toutes seules. De*

Bernard Pivot en mai 1977.

SOPHIE BASSOULS. ALL RIGHTS RESERVED 2025/BRIDGEMAN IMAGES



À gauche : Pierre Bellemare au salon du livre de 2007. À droite : le journaliste Xavier de Moulins. En bas : Éric Zemmour sur le plateau de l'émission *On n'est pas couché* en 2014.

l'autre, il y a les personnalités qui écrivent leur autobiographie, leurs souvenirs. » La maison édite aussi bien des romans que des documents. À son tableau de chasse, le roman d'Alex Lutz (*Le Radiateur d'appoint*, 2020), les six livres que Xavier de Moulins a publiés depuis 2020, ou encore *Un soldat presque exemplaire,* le récit personnel de Denis Brogniart (2021). Ces différences de projets dévoilent un spectre qui, pour la période récente, va de *Je m'appelais Franck* de Vincent Lagaf, autobiographie qui recherche plus le choc des photos que le style, aux deux romans de Thomas Snégaroff (*Putzi* et *Les Vies rêvées de la baronne d'Oettingen*), où le récit historique entre en écho avec l'expertise avérée de son auteur.

Sur le plan éditorial, rien ne distingue les auteurs issus de la télévision des autres. L'une des différences est… financière. En effet, une personnalité du petit écran gagnera plus d'argent en présentant une émission télévisée qu'avec un livre. Ainsi, peu de chances que cette « star » vienne d'elle-même voir un éditeur – raison pour laquelle ceux-ci ne « chassent » plus la star. Cela n'arrive qu'en cas d'ouvrage très personnel ou si c'est un roman. Lors de mondanités, voire d'un tournage télé ou d'une émission radio, la future plume rencontre un éditeur et les projets se concrétisent. Ce qui se réalisera aussi, souvent, par l'intermédiaire de l'éventuel coauteur du livre. Ou de l'agent artistique de la vedette, voire de son avocat. C'est plus rapide… mais plus cher (puisqu'il y a addition d'intermédiaires).

« *Quelle que soit la personne, une tête d'affiche doit être une incarnation forte. Incarnation d'elle-même et de son livre. Rien ne peut marcher sans cette double condition.* » Par ces mots, Guillaume Robert souligne le fait que, télé ou pas, star ou pas, fiction ou pas, « *pour ce genre de livres, il ne s'agit pas d'acquérir uniquement une tête d'affiche et une notoriété* ».

L'EFFET « VU À LA TÉLÉ »

Pour exemple, il cite *La Nuit des pur-sang*, roman de Xavier de Moulins paru en 2023 : « *Là, l'univers était proche de ce que dégage l'auteur, dont on connaît la passion pour les chevaux, qu'il évoque dans les médias et sur ses réseaux sociaux. Là, ça "matche" beaucoup plus. Parce que c'est incarné.* » Du point de vue du marketing, de la visibilité et des ventes, Guillaume Robert est tout aussi direct : « *Quand on a un livre avec ce genre de personnalité, tout le monde y trouve son intérêt : programmateurs télé, journalistes, libraires, programmateurs de festivals, commerciaux.* » Il poursuit : « *On jette trop souvent le discrédit sur l'éditeur, qui irait chercher une star pour faire vendre. Mais un média, un libraire, un salon du livre regardent ta tête d'affiche, et seulement ensuite ton premier roman ! La personne "vue à la télé" est systématiquement invitée dans la seconde.* » Si beaucoup de personnalités doivent à leur notoriété médiatique d'avoir été publiées, ce n'est pas le cas de Géraldine Maillet. Figure de *Touche pas à mon poste !* depuis 2016, elle avait auparavant déjà publié douze romans, réalisé plusieurs films et documentaires. Pour elle, les choses se sont plutôt inversées : « *Au fil de mes*

> « On jette trop souvent le discrédit sur l'éditeur, qui irait chercher une star pour faire vendre. Mais un média, un libraire, un salon du livre regardent ta tête d'affiche, et seulement ensuite ton premier roman ! »
>
> Guillaume Robert, directeur éditorial chez Flammarion

JEAN-MARIE DAVID/WIKIPEDIA - PASCAL ITO/FLAMMARION - YOUTUBE

années de présence sur C8, je suis devenue radioactive. Bien sûr que ma présence dans TPMP a infiniment impacté mon rapport aux éditeurs. Je sais que certains m'ont tourné le dos très clairement parce que j'étais devenue sulfureuse. » Lesquels ? « *Flammarion, clairement.* » Après neuf romans publiés entre 1999 et 2011 puis un dernier livre, *Renaître,* signé aux côtés de Marion Bartoli, sa collaboration avec son éditeur historique s'est arrêtée net.

UNE NOUVELLE VAGUE CONSERVATRICE ?

À l'heure où la télévision est redevenue, plus que jamais, un espace politique brûlant, sacrant à nouveau la figure du polémiste enflammé, certains visages du petit écran utilisent en effet leur notoriété pour véhiculer des idées et porter une vision de la société en publiant des pamphlets ou des autofictions engagées. Avec une idée en tête, prolonger leur influence médiatique jusqu'aux ors des cercles littéraires. Ces dernières années, on a donc vu émerger des « écrivains de la télé » aux fortes colorations politiques. Avec une montée des diverses nuances de droite. Parfois la plus radicale là où, traditionnellement, on trouvait une large domination du domaine éditorial et médiatique côté gauche. Ainsi, Éric Zemmour fait office de pionnier de cette nouvelle vague réactionnaire. *Le Premier Sexe* (2006) et *Mélancolie française* (2010) ont par exemple été publiés alors qu'il était au faîte de sa gloire médiatique en tant que chroniqueur de Laurent Ruquier dans *On n'est pas couché*. Ces succès de librairie inaugurent une œuvre qui servira de tremplin à ses ambitions présidentielles. Dans la même lignée, Sonia Mabrouk a capitalisé sur l'influence acquise par sa présence quotidiennement sur CNews pour multiplier les diatribes littéraires avec des titres qui laissent peu de place au doute comme *Insoumission française. Décoloniaux, écologistes radicaux, islamo-compatibles, les véritables menaces* (2021). Une tendance de fond qui risque fort de s'accentuer, avec le rachat par Vincent Bolloré du groupe Hachette – dont fait partie Fayard, confiée à Lise Boëll, ancienne éditrice d'Éric Zemmour ! La maison vient, par exemple, de publier le *Journal d'un prisonnier* de Gilles-William Goldnadel, grand habitué des plateaux de CNews. Une réponse aux ouvrages des chroniqueurs de France Télévisions ?

« NOUS SOMMES LES FEMMES DU PLATEAU »

Dans un tout autre registre, on a vu se développer, à la suite du mouvement MeToo, toute une littérature féministe engagée, imprégnée de récit de soi, émanant de certaines grandes journalistes et animatrices. Pour pointer du doigt les coulisses machistes, propices au harcèlement en tout genre, de la télévision. Pour dénoncer plus généralement les rouages d'une société patriarcale, violente et destructrice. Figure de proue de cette veine littéraire, Flavie Flament a publié, dès 2011, un premier récit autofictionnel intitulé *Les Chardons* avant de se livrer sans artifice sur le viol dont elle fut la victime alors qu'elle n'avait que 13 ans. Écoulé à plus de 50 000 exemplaires malgré la frilosité de certains médias à l'époque, *La Consolation* (2016) fait aujourd'hui partie des livres prescrits à l'école. « *Une des grandes fiertés de l'autrice* », souligne Constance Trapenard, son éditrice chez

Flavie Flament.

Marie Portolano.

DR/RTL - ASTRID DI CROLLALANZA/STOCK

« Ma présence dans *TPMP* a infiniment impacté mon rapport aux éditeurs »

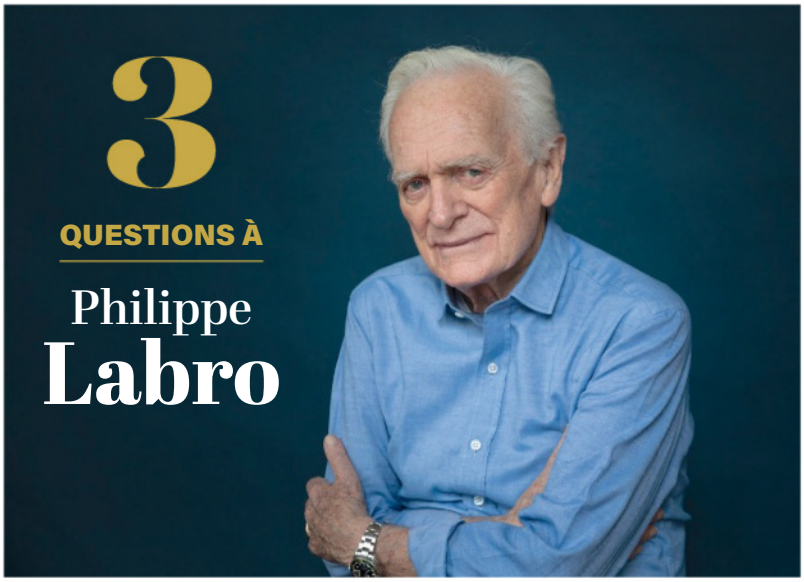
Géraldine Maillet, chroniqueuse à *Touche pas à mon poste*

JC Lattès, avant de saluer sa trajectoire littéraire : « *Flavie Flament est entrée chez nous comme une personnalité télé qui se racontait dans un livre, elle est aujourd'hui une écrivaine issue de la télévision. Avec toute la modestie que ça comporte, avec des questionnements perpétuels sur sa légitimité mais, surtout, avec l'envie d'écrire des histoires.* » La libération de la parole par l'écriture a en effet suscité chez la journaliste, et grande lectrice, des envies de fiction puisqu'elle a publié en 2020 un premier roman intitulé *L'Étreinte*, et ne compte pas s'arrêter là. « *On a signé avec elle un troisième livre,* conclut Constance Trapenard. *On croit beaucoup en son talent.* »

Même son de cloche du côté de Marie Portolano, devenue l'autre grande figure de cette tendance éditoriale avec la parution de *Je suis la femme du plateau* (2024). Celle qui la représente, Ariane Geffard, l'agente littéraire du féminisme comme la surnomme *Le Monde*, se souvient : « *En regardant son documentaire* Je ne suis pas une salope, je suis une journaliste [dans lequel elle traitait du sexisme systémique et du harcèlement sexuel dans les rédactions sportives en France], *j'ai perçu chez elle un potentiel littéraire. Alors, je l'ai contactée et je lui ai proposé une rencontre avec une éditrice qui me semblait parfaite pour travailler avec elle* [Paloma Gross, également éditrice de Panayotis Pascot, agitateur médiatique devenu auteur à succès avec *La Prochaine Fois que tu mordras la poussière*] ». Et Ariane Geffard de poursuivre, comme pour conclure notre enquête : « *À aucun moment je n'ai catégorisé Marie Portolano comme une personnalité télé. Sa posture et son propos étaient tellement forts qu'ils effaçaient complètement son statut. Finalement, c'est peut-être ça, le premier indicateur auquel se fier.* » ■

Hubert Artus et Léonard Desbrières

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD



Grande figure des médias – et président du jury de présélection du grand prix RTL-*Lire Magazine* –, cet homme de télé et de radio a aussi manqué par deux fois le Goncourt, en 1988 pour *Un été dans l'Ouest*, et en 1990, où il fut finaliste malheureux avec *Le Petit Garçon*.

L'étiquette « écrivain de la télé » vous a-t-elle collé à la peau ?

Philippe Labro. D'abord, j'ai commencé à écrire avant de faire de la télé. J'ai été grand reporter aux quatre coins du monde, cinéaste, parolier, j'ai fait tellement de choses en même temps qu'on n'a jamais pu m'enfermer dans une case. J'ai mené, comme je l'entendais, deux vies en parallèle, une vie littéraire alimentée par cette pulsion permanente d'écrire et de raconter, et une vie médiatique animée par le besoin d'être toujours au cœur du fleuve de l'information.

Comment votre parcours dans les médias a-t-il infusé votre œuvre ?

P.L. Une écriture se nourrit de tout ce qui traverse la vie de l'écrivain. Mes reportages et mes documentaires pour *Cinq colonnes à la une,* les destins que j'ai pu croiser, les histoires que j'ai relatées ont d'une certaine manière imprégné ma littérature. Aragon disait : *« Le roman, c'est l'art de brouiller les cartes. »* Il y a les cartes du vécu, ce qu'on a observé ou écouté, et il y a les cartes de l'imagination, ce qu'on va créer. Présenter le journal ne me suffisait pas, il fallait que j'écrive des histoires, en partie vraies, en partie fausses, écrites à la première personne. C'était un autre moyen de raconter le monde.

Quel regard portez-vous sur cette tendance éditoriale qui s'accentue, ces personnalités télé qui se piquent de plus en plus de littérature ?

P.L. Vous savez, la télévision peut être dangereuse. C'est un milieu qui suscite une telle attraction que ça peut fabriquer chez les êtres une forme de vanité mal placée. Pour une autobiographie ou un récit de soi, ça peut être utile. Mais le roman, vous êtes seul à votre table, face à votre texte, ce qui demande de l'abnégation, du laisser-aller et surtout une forme d'humilité. La Bruyère disait : *« Tout est dit et l'on vient trop tard. »* Voici un mantra qu'il est parfois bon de se répéter.

Propos recueillis par L.D.

« IL M'IMPORTAIT D'ÊTRE PUBLIÉE POUR DE BONNES RAISONS »

Parmi les nombreux ouvrages du moment signés de personnalités de la télé*, le premier roman de Sidonie Bonnec, qui coanime l'émission *Tout le monde a son mot à dire* avec Olivier Minne sur France 2. Pour *La Fille au pair*, elle s'est inspirée d'une histoire glaçante qu'elle a elle-même vécue.

RICHARD DUMAS/ALBIN MICHEL

Journaliste et animatrice radio et télé depuis les années 2000, Sidonie Bonnec est l'une des personnalités rayonnantes de l'audiovisuel. Le 26 février, elle publie son premier roman, *La Fille au pair*. L'histoire : fin des années 1990, bac en poche, une jeune femme quitte sa Bretagne, engagée comme fille au pair par une riche famille londonienne huppée. L'envers du décor se révèle oppressant : tâches ménagères ingrates, enfants étranges, parents récitant des prières insensées. Secte ? Séquestration ? Chantage ? Un suspense psychologique, une dimension féministe, une fiction efficace.

Cette fiction s'inspire d'une histoire vécue, qui vous a hantée pendant plus de vingt ans. Pourquoi avoir attendu avant de la raconter par écrit ?

Sidonie Bonnec. Cette question, j'ai fini par me la poser aussi *[rires]* ! Mais est arrivé le temps où il m'a fallu épingler le mal. J'ai eu besoin de l'écrire pour le cerner, pour le poser, le défier. Je n'ai pas publié avant parce que j'avais commencé *[en 2008]* une carrière de journaliste à la télévision puis à la radio. À un moment donné, j'avais deux émissions quotidiennes, deux enfants en bas âge, et plus d'espace. En revanche, ce qui est amusant, c'est que depuis toujours j'écris des histoires. Sans cesse, partout. J'avais besoin de temps. Désormais, j'en ai davantage car, pour *Tout le monde a son mot à dire*, on tourne tous les deux mois.

Racontez-nous un peu votre expérience de fille au pair…

S.B. J'avais 22 ans, j'avais fait hypokhâgne, une maîtrise de lettres, un deug d'histoire. Je voulais devenir journaliste et avais besoin d'améliorer mon anglais. L'amie d'une amie m'a parlé de son expérience de fille au pair, et je suis arrivée dans une résidence qui •••

ressemble étrangement à celle du livre, à High Barnet, dans le nord de Londres. Les premiers jours se sont bien passés. Les petits étaient adorables. Puis la mère de famille s'est mise à me jeter chaque jour le linge du haut de son deuxième étage. Elle me donnait des tâches insensées, et ça se passait très mal. Un soir, le père m'a proposé de m'asseoir avec lui pour regarder un film. Au bout de quelques minutes, j'ai senti sa main sur mon pied. Cette main, je la sens encore… Je savais que c'était fini pour moi : soit je partais, soit ils me séquestraient. J'ai donc prétexté des désistements à l'école où mon dossier était en attente. Je suis restée trois semaines pendant lesquelles la tension et la peur n'ont cessé de monter. C'est ce que j'ai exploré ici, mais mon héroïne ne s'en sort pas comme ça…

À quel point pensez-vous que votre stature médiatique a joué dans le choix de votre éditeur ?

S.B. Il m'importait d'être publiée pour de bonnes raisons. Journaliste, j'ai toujours écrit des documents, jamais de romans. Mais un jour, j'ai dit à mon éditeur d'alors : « Voilà qui je suis et voilà ce que je veux écrire. »

« Journaliste, j'ai toujours écrit des documents, jamais de romans. Mais un jour, j'ai dit à mon éditeur d'alors: "Voilà qui je suis et voilà ce que je veux écrire" »

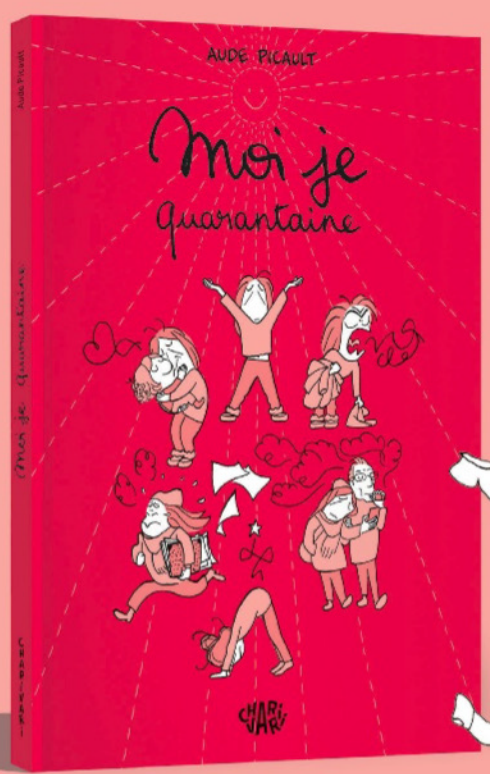
J'ai livré un pitch de quatre pages où mon style transparaissait clairement, pour voir s'ils voulaient vraiment signer et pour les bonnes raisons. Rapidement, j'ai eu une super réaction. Dès lors, nous étions d'accord sur le fait que c'était un livre de littérature, et non celui d'une animatrice qui écrit un ouvrage. Je l'ai envoyé à Albin Michel.

Quand on passe, ainsi, de quatre « docs » à la fiction, comment se déterminent la narration, la composition, la chair romanesque ?

S.B. En tant que lectrice, moi qui lis beaucoup de romans noirs, j'adore les récits tendus. J'aime quand c'est un peu sec, puis dérangeant. D'où mes chapitres courts, qui fonctionnent comme des flashs. Narrer à la première personne m'est venu naturellement, je n'ai jamais envisagé une autre voix. ■ **Propos recueillis par Hubert Artus**

* On signalera – et recommandera – ce mois-ci la parution des *Vivants*, premier roman d'Ambre Chalumeau (Stock) la chroniqueuse culture de *Quotidien* sur TMC, et *Refaire l'amour* du présentateur du journal d'M6 Xavier de Moulins (Flammarion), qui publie là son douzième livre.

LA FILLE AU PAIR
SIDONIE BONNEC
320 P., ALBIN MICHEL, 21,90 €



Une autrice de BD au bord de la crise de nerfs…
Aude Picault raconte sa vie de quadra sans fard !

Moi je Quarantaine

Vivre la quarantaine pour Aude Picault, c'est se rebeller contre l'inexorable routine quotidienne, l'usure du couple, les inévitables contraintes familiales et donc professionnelles, sans compter l'éco-politico-anxiété galopante… Mais la quarantaine, c'est aussi cet âge où l'on apprend à s'accepter tel que l'on est et à trouver son chemin !

Au rayon bande dessinée

© Aude Picault / Dargaud 2025

« Il est bien plus intéressant de décrire la chute que le triomphe »

LE LIVRE À LIRE

BERNARD LEHUT

Chaque mois, Bernard Lehut – bien connu des auditeurs de RTL – propose désormais dans *Lire Magazine* un entretien avec un auteur dans l'actualité, à travers un podcast dont nous donnons une version courte dans nos pages. Pour cette présente édition, il a rencontré KARINE TUIL à l'occasion de la parution de son nouveau roman, *La Guerre par d'autres moyens*, une plongée dans les féroces mécaniques du pouvoir.

Dans vos livres, vous racontez notre société au plus près du réel, dans ce que ce réel a de plus actuel. Est-ce la mission que vous assignez à la littérature ?

Karine Tuil. Je ne sais pas si la littérature a une mission. Pour moi, ce qui est certain, c'est qu'à l'origine d'un livre existe un aspect de la société, un questionnement qui vont me perturber – le pouvoir et sa violence dans le cas présent. Je commence à écrire et je me laisse porter par cette obsession. Peu à peu se dessinent des personnages. Finalement, ce qui m'intéresse en priorité, c'est l'exploration de la complexité des êtres, leur duplicité, leurs identités multiples, saisir l'insaisissable chez chacun d'entre eux.

Comme vous le faites avec Dan Lehman, ancien président de la République désavoué par ses électeurs, devenu alcoolique et menacé par des affaires judiciaires. Pourquoi aborder dans *La Guerre par d'autres moyens* la politique par le prisme d'un perdant ?

K.T. J'ai toujours aimé les antihéros, les personnages à la marge. Il est bien plus intéressant de décrire la chute que le triomphe et plus encore de raconter ce qui se passe une fois le pouvoir perdu. De nombreux écrits existent, y compris des mémoires d'hommes politiques, sur la conquête et la gestion du pouvoir, mais très peu sur la défaite, ce qui se passe après, cette immense peur du vide des perdants. Pour la romancière que je suis, voilà qui est formidablement excitant.

Le thème de l'addiction structure votre texte, l'alcool chez Lehman, mais aussi la puissance, le succès, la notoriété, le sexe chez les autres personnages. Que révèlent de l'époque ces addictions ?

K.T. La violence d'une société ultra-capitaliste et la vulnérabilité humaine… Nous sommes tous notés, évalués dans une compétition permanente qui déstabilise. Pour supporter cette pression, faire face à notre fragilité, toutes les ressources sont bonnes.

Diriez-vous que vous écrivez des romans politiques ?

K.T. Il est vrai que la littérature telle que je l'envisage est politique, si l'on entend par là le désir de changer les façons de penser. Je crois que le roman a le pouvoir de susciter le débat, même dans une société clivée. J'ai pu le constater au cours de mes rencontres avec les jeunes, l'année des *Choses humaines* et de mon Goncourt des lycéens. J'espère poursuivre sur cette voie avec ce nouveau livre.

Vous n'auscultez pas seulement la société, mais aussi la sphère privée, l'intime, à commencer par l'amour et la sexualité…

K.T. Oui, dans mes romans, c'est souvent le lieu de la perte de contrôle, du saccage, là où mes personnages s'égarent. L'intensité de la sexualité rompt l'équilibre d'un quotidien. C'est d'autant plus intéressant dans ce livre où il est question du pouvoir, du contrôle de soi et des autres. Personne ne peut dire qu'il ne sera jamais fou amoureux et ne détruira pas ce qu'il a construit.

Le couple est-il la dernière grande aventure humaine ?

K.T. Tout à fait ! J'ai toujours trouvé incroyable que deux êtres humains choisissent de vivre ensemble. Qu'est-ce qui peut vous attirer à ce point pour faire ce choix-là ? C'est un mystère qui me permet d'aborder la question de la complicité dans le couple, au-delà du désir et de la passion sexuelle. Je trouve ça très beau ! ■

Propos recueillis par B.Le.

Retrouvez l'intégralité de l'entretien dans le podcast de Bernard Lehut, disponible sur nos réseaux sociaux et sur *ouest-france.fr* (à partir du 27 février).

EXTRAIT

★★★☆☆

LA GUERRE PAR D'AUTRES MOYENS
KARINE TUIL
384 P., GALLIMARD, 22 €.
EN LIBRAIRIES LE 6 MARS.

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - AUDREY SOVIGNET

LE CAHIER CRITIQUE

66

LA BOURSE DE COMMERCE VUE PAR **CHRISTINE ANGOT**

80

PROMENONS-NOUS DANS LES BOIS AVEC **JEAN HEGLAND**

92

QUAND **ANTOINE DE CAUNES** ÉVOQUE SON PÈRE… EN BD !

96

JOHANN CHAPOUTOT EXPLIQUE LA PRISE DU POUVOIR PAR HITLER

VALERIE MACON/AFP - MELATI CITRAWIREJA/GALLMEISTER - RITA SCAGLIA/DARGAUD - FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

CHRISTINE ANGOT

S'opposer à la nuit

Pour la collection « Ma nuit au musée », l'autrice a passé une nuit à la Bourse de commerce, à Paris, lieu d'influence où tout artiste contemporain rêve d'être exposé. Cette expérience entraîne néanmoins l'écrivaine sur un chemin inattendu interrogeant son rapport à l'art et à l'écriture.

BOUCHRA JARRAR/STOCK

La nuit est pour elle une ennemie. Parce qu'elle a longtemps souffert d'insomnie et qu'elle a peur, même chez elle, la porte verrouillée à double tour. Dès lors, quand les éditions Stock lui proposent de passer une nuit dans un musée, Christine Angot est loin de partager le fantasme de beaucoup d'entre nous de déambuler dans les galeries désertes du Louvres ou de la National Gallery. Et puis se posait la question de la commande, en laquelle l'écrivaine vit d'emblée un lien avec « *la commande sexuelle à laquelle* [elle] *pouvai*[t] *être confrontée à tout moment de la nuit entre* [s]*es treize ans et* [s]*es seize ans* ». « *Tu devrais écrire sur ce que tu as vécu avec moi. C'est intéressant. C'est une expérience que tout le monde ne vit pas* », lui avait un jour suggéré ce père qui la violait, comme si l'inceste pouvait trouver une justification dans la littérature. Mais Christine Angot aimait l'idée de s'« *insérer dans une collection* ». Entre toutes, elle en choisit une à deux pas de chez elle, celle de la Bourse de commerce, à Paris.

UNE QUESTION DE LÉGITIMITÉ

« *Pourquoi t'as choisi ça ?* » lui demande sa fille Léonore, ancienne élève de l'École du Louvre. Siège de la collection appartenant à l'homme d'affaires François Pinault, la Bourse de commerce rayonne sur la scène artistique mondiale. « *Dans leurs expos, tout est là pour te rassurer sur le pouvoir* », analyse Léonore, dont l'attrait pour l'art remonte à l'enfance. L'art, sa mère y est venue plus tard. À Châteauroux, où elle a grandi, le musée municipal abritait des œuvres de Camille Claudel, que l'écrivaine n'a jamais vues. Longtemps, ses livres n'ont eu qu'un succès d'estime. Puis avec la parution de *L'Inceste* en 1999, Christine Angot se retrouve invitée sur les plateaux télé, devient personnalité publique. Dans un café, l'artiste Sophie Calle l'aborde, prend son numéro, la rappelle. « *Par son intermédiaire, j'ai côtoyé des peintres, des*

sculpteurs, des galeristes. » L'écrivaine se retrouve au cœur du paysage artistique mondain. Mais entre elle et ce milieu demeure une frontière infranchissable.

Une frontière qu'elle n'a, à un moment donné, plus voulu franchir. Dans *La Nuit sur commande,* ce refus s'articule autour de *Valstar Barbie* de l'artiste plasticien Claude Levêque, mis en examen en 2023 pour « viols et agressions sexuelles sur mineur de moins de 15 ans ». Une œuvre que Léonore avait sélectionnée pour un devoir de quatrième. En souscrivant à la proposition de l'artiste, la jeune femme a le sentiment d'avoir été complice d'une violence. « *Comme si j'avais collaboré en fait. En trouvant ça marrant cette vision du monde, alors que c'était cette même vision du monde qui détruisait des personnes.* » Le fait que l'autrice, elle-même victime d'inceste, délègue ces mots à sa fille, est un geste magnifique. Car en ayant fait partie de ce paysage artistique, en ayant souhaité « en être », elle sait avoir été complice de cette violence.

La question de la légitimité imprègne l'œuvre de Christine Angot. Quand Claude, son compagnon pendant dix-huit ans, reconnaît à ses débuts la valeur de ses écrits, elle lui demande de ne pas l'entretenir « *dans une illusion* » qui lui fait « *du mal* ». Au sentiment d'illégitimité, *La Nuit sur commande* oppose la possibilité de disparaître. De rester à la place que l'on s'est choisie, même si cette place semble en dehors du monde, rivée à l'écran d'un ordinateur. Sans avoir à s'excuser. À l'instar du *Voyage dans l'Est* (2021), le lecteur assiste à l'émergence d'un « je » qui dit « non ». Une épiphanie rendue possible grâce aux correspondances que l'écrivaine tisse entre son parcours, le domaine de l'art, MeToo, le déni d'un milieu privilégié. Des correspondances que la rigueur du texte imprime dans notre rétine. Et qui confèrent à ce livre, qui ne répond pas à la commande passée mais formule une proposition inédite, une force vertigineuse. ■

Laëtitia Favro

EXTRAIT

★★★★★

LA NUIT SUR COMMANDE
CHRISTINE ANGOT
176 P., STOCK/MA NUIT AU MUSÉE, 19 €. EN LIBRAIRIES LE 12 MARS.

CHABE01/WIKIPÉDIA

« AUCUN DE MES LIVRES N'EST À PRENDRE EN BLOC »

Votre plume précise toujours d'où elle parle. Quand les éditions Stock vous proposent d'écrire pour « Ma nuit au musée », vous pensez que ce projet sera *« comme une petite bulle », « légère, facile ».* Mais il vient questionner votre rapport à l'art et vous ramène à vos origines. Aviez-vous l'espoir, quand on vous a proposé ce projet, de ne pas être l'objet de votre livre ? Est-ce votre volonté de toujours préciser d'où vous parlez qui vous a, en quelque sorte, tendu un piège ?

Christine Angot. La question n'est pas « d'où je parle » ou ce que je dis, mais ce que dit le livre. Pas ce que dit la narratrice ou tel personnage, Léonore, Othoniel, etc. C'est l'art de la parole, par l'opération de la littérature, et non par l'opinion ou le point de vue d'un de ses personnages ou de son auteur. Écrire s'oppose à l'interprétation psychologique. Écrire c'est le contraire de tomber dans un piège. Malgré le principe « Nuit au musée » qui induit une position non romanesque, aucun de mes livres n'est à prendre en bloc, même pas celui-ci, et ne pas le voir, ce serait tomber dans un piège pour le coup. Sans une position romanesque, je ne peux rien écrire de vrai. Au sens de Lacan : « *La vérité a structure de fiction.* » *La Nuit sur commande*, c'est : L'art, dans une vie. Je ne suis pas « l'objet » de ce livre, ni d'aucun de mes livres, mais c'est moi qui les écris, ça, c'est sûr. Et trouver la voix du livre est toujours un long processus qui passe par trouver la mienne dans une situation nouvelle. Il n'y a pas un narrateur-objet avec sa psychologie. Mais un sujet de parole qui prend le lecteur par la main des rues de Châteauroux aux couloirs du musée, en refaisant le voyage, qui n'est pas, ici, le voyage dans l'Est, mais le voyage de l'art, dans une vie.

La Bourse de commerce.

Parmi tous les musées possibles, vous choisissez la Bourse de commerce, lieu de « pouvoir » ordinairement réservé aux initiés. Vous saviez déjà, avant d'y passer la nuit, que l'écriture était votre « régime sec ». Ce livre vous a-t-il aidé à vous réconcilier avec la solitude inhérente à l'écriture ?

C.A. Je n'ai pas à me réconcilier avec la solitude qui est ma meilleure amie. Une « vie collée à l'écran d'ordinateur » c'est ce que j'aime. La question n'est pas « profiter », mais aimer. Se rendre à ce qu'on aime. Qui vous engage et vous limite, mais c'est l'amour. Dire « j'aime », c'est ça aussi l'art. La Bourse de commerce, je n'y ai pas passé « une » nuit, j'y suis allée des tonnes de fois, avant, et après. J'ai choisi un musée proche pour justement ne pas être limité à la règle du jeu, ne pas jouer, mais être là quand je voulais, avant après souvent et encore maintenant que le livre est fini. J'éteins l'ordinateur à 1 heure du matin, car quand on écrit, il y a un moment où ça s'arrête, et quand ça s'arrête, je ne reste pas à mon bureau. Lieu de pouvoir réservé aux initiés la Bourse ? Chaque fois que j'y vais, le musée est rempli de gens de tous âges et de toutes conditions sociales, c'est une des réussites du lieu, en plein cœur de Paris, une expo comme « Arte Povera », exigeante, a fait courir les foules, et attiré des gens très jeunes, et pas pour faire des selfies. ■

Propos recueillis par L.F.

PHILIPPE BESSON - MATHIEU MENEGAUX

La pire des injustices

Vous parler de mon fils et _Impardonnable_ abordent tous deux l'impensable, la perte d'un enfant. En raison d'un harcèlement ici, d'un accident là. Un coup de la vie, inconcevable, auquel les parents devront faire face, chacun à leur manière.

Avec *Vous parler de mon fils*, Philippe Besson aborde la question du harcèlement. Dans un récit double, il nous livre, par la voix du père, les quelques heures que la famille d'Hugo consacre à se préparer à la marche blanche prévue un mois après son suicide. Sujet dans l'air du temps mais dont on sent qu'il résonne fortement avec l'histoire personnelle de l'auteur. En même temps, le père d'Hugo se remémore les différentes étapes de la prise de conscience, trop tardive, de la violence dont fut victime le garçon de 14 ans. Ainsi que le sentiment de culpabilité, la colère, le chagrin. Hugo est en troisième dans un collège de Saint-Nazaire. C'est un enfant mince, maladroit, sensible, doué pour les arts. Il est bon élève. Jusqu'au jour où deux petites brutes décident de le persécuter. Brimades, insultes, attaques physiques, allusions à une possible homosexualité. L'acharnement devient quotidien et Hugo se referme sur lui-même. Car tout avouer à ses parents serait ajouter de la honte à l'humiliation. Sa mère, la première, repère des signes inquiétants que le père ne prend pas au sérieux. Lorsque l'adolescent s'exprime enfin, les parents tentent d'alerter le proviseur. Mais l'institution scolaire se révèle aveugle, indifférente. Rien alors n'arrêtera la machine implacable, jusqu'au dénouement tragique. La langue nue du père, chef d'équipe aux chantiers navals, contraste avec la violence vécue par ces parents affligés et impuissants. La fragilité et le courage d'Hugo, *« sa beauté, sa pureté, sa gentillesse »,* nous hantent. Sa chambre désormais vide aussi.

CONFRONTATION RARE DE DEUX SOUFFRANCES

Mathieu Menegaux, quant à lui, imagine son récit sous le signe du pardon. Anna, mère divorcée, enterre Lucie, sa fille de 16 ans. L'adolescente a été renversée sur son vélo par un chauffard alcoolisé qui a pris la fuite, la laissant mourante dans un fossé. Pour ajouter à l'horreur, son corps a été soustrait à ses parents le temps d'une longue autopsie. Pris de remords, Cambier, le fauteur, s'est présenté à la gendarmerie le lendemain. Après sa garde à vue, il est reparti libre, sous contrôle judiciaire, tandis que les parents endeuillés, eux, n'ont

DAVID MORGANTI, 2023./JULLIARD – JF PAGA/GRASSET

eu droit à aucune considération. Anna est au paroxysme de la rage, elle veut voir Cambier crucifié, ruiné. Il ne lui faut rien de moins que la loi du talion. Or si l'on s'y penche, on voit combien c'est une notion complexe, partagée par les juifs et les chrétiens, aux multiples interprétations.

Un avocat l'accompagne sur le long chemin vers le procès et la met en garde : la justice ne réparera rien ni personne. Le prévenu risque en théorie dix ans d'emprisonnement mais, en matière de violence routière, les tribunaux sont souvent laxistes. De plus, Cambier est un citoyen modèle, cadre dirigeant, père aimant d'un fils handicapé, aucune infraction routière à son actif. Après deux ans, le jour venu, le procès est une véritable épreuve et la froideur de l'institution judiciaire atroce. Cambier échappe à la prison. Anna est dévastée. Un autre détenu, Paul, nous raconte son quotidien. Il purge une peine de sept ans pour un délit similaire. Alors qu'il avait bu, il a fauché Quentin sur son scooter, et l'a laissé pour mort. Au moment du verdict, il est allé directement en prison. Puis son appel a été rejeté. Également grand bourgeois, diplômé d'HEC, membre de plusieurs conseils d'administration, il fait désormais l'expérience amère de la déchéance, de l'humiliation. De la déshumanisation aussi. De plus, il n'a jamais pu exprimer ses regrets à la famille de Quentin. Il survit, seul, avec la certitude qu'à sa sortie il aura tout perdu et que son incarcération absurde n'aura rien apporté à la société.

Un jour, Anna entend parler de justice restaurative. Il s'agit, après un traumatisme, de renouer le dialogue pour préserver l'harmonie du groupe : réconciliation plutôt que châtiment. On lui propose de rencontrer Paul, incarcéré pour le même crime que Cambier. Après des hésitations de part et d'autre, la rencontre se fait en présence d'un médiateur. Confrontation rare de deux souffrances, instants fragiles, intenses. Dans *Impardonnable*, Menegaux réussit le tour de force de nous immiscer au cœur d'un processus aux dimensions intimes et existentielles. Quelles ressources en chacun de nous pour affronter l'irréparable ? Un récit puissant qui nous fait forcément vaciller. ■ **Patricia Reznikov**

★★☆☆☆
VOUS PARLER DE MON FILS
PHILIPPE BESSON
208 P., JULLIARD, 20 €

★★★☆☆
IMPARDONNABLE
MATHIEU MENEGAUX
234 P., GRASSET, 20 €

Un procès qui prend aux tripes

Décidément, les tribunaux ont la cote dans la fiction française. Après *Anatomie d'une chute* et *Le Procès Goldman* au cinéma, c'est désormais au roman de prendre place dans le grand théâtre de la justice. En contrepoint de (l'excellent) *Ta promesse* de Camille Laurens, Diana Filippova nous emmène, avec *Rien n'est plus grand que la mère des hommes*, à travers le regard d'une chroniqueuse judiciaire, dans les coulisses du procès d'un jeune homme accusé de meurtre. Dans la tête de la jeune femme, deux voix dissonantes, une journaliste en quête de vérité, obsédée à l'idée de raconter au plus près une affaire remplie de zones d'ombre, et une future mère, qui remet en question sa maternité en se confrontant à la détresse des parents de l'accusé. Un tour de force romanesque haletant et une radioscopie sensible des forces insondables qui traversent l'amour maternel. ■

Léonard Desbrières

★★★☆☆
RIEN N'EST PLUS GRAND QUE LA MÈRE DES HOMMES
DIANA FILIPPOVA
304 P., ALBIN MICHEL, 20,90 €

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Baptiste Liger

Il était une fois en Suisse

Il ne faudrait pas réduire la Suisse à Joël Dicker. Qu'on apprécie ou pas ses romans *(lire page 14)*, il aura en tout cas imposé les décors helvètes dans la fiction contemporaine. Cela n'a pas échappé à certains. Parfois jusqu'à la caricature. Ainsi, revoici le coup de l'écrivain mystère avec *Le Roman de Marceau Miller*, dont l'auteur porterait le nom ou, plutôt, le pseudonyme du personnage-titre. Un lien avec le vrai-faux Mark Miller lancé il y a quelques années ? Toujours est-il qu'ici la mise en abyme va assez loin : au début de ce thriller sur les rives du lac Léman, on apprend la mort de ce Marceau Miller, homme de lettres à succès. Accident ? Suicide ? Meurtre ? Ses proches trouveront-ils des indices sur ce décès (et d'autres faits) dans un manuscrit laissé par l'écrivain ? Si malin soit-il, le tour de passe-passe s'avère hélas assez vain, son jeu d'artifice virant au pastiche « dickerien » en mode automatique et sans distance.

On préférera retrouver l'atmosphère du lac Majeur, en compagnie de Christine de Mazières, dans le contexte bien particulier de la grande conférence internationale qui aboutira aux célèbres accords de Locarno, en 1925. Elle nous fait vivre ce moment d'histoire à travers les yeux d'une jeune journaliste, Louise, qui couvre cet événement devant mener à une paix durable, sous l'égide de la SDN. L'occasion pour elle, peut-être, de savoir ce qui est arrivé à son cher Hans… À travers une construction habile, la romancière restitue dans ce passionnant *Locarno* tous les enjeux de l'époque, et s'interroge sur *« l'aventure de l'Europe »*. Tout en nous gratifiant de savoureux portraits de Saint-John Perse, d'Aristide Briand ou de Hermann Hesse.

★★★☆☆
LOCARNO
CHRISTINE DE MAZIÈRES
304 P., SEUIL/CADRE ROUGE, 21,50 €. EN LIBRAIRIES LE 7 MARS.

★☆☆☆☆
LE ROMAN DE MARCEAU MILLER
MARCEAU MILLER
400 P., LA MARTINIÈRE, 20,90 €

ET AUSSI...

★★★★☆
LE ROMAN DE MÉCÈNE
PASCALE ROZE
494 P., STOCK, 23,90 €

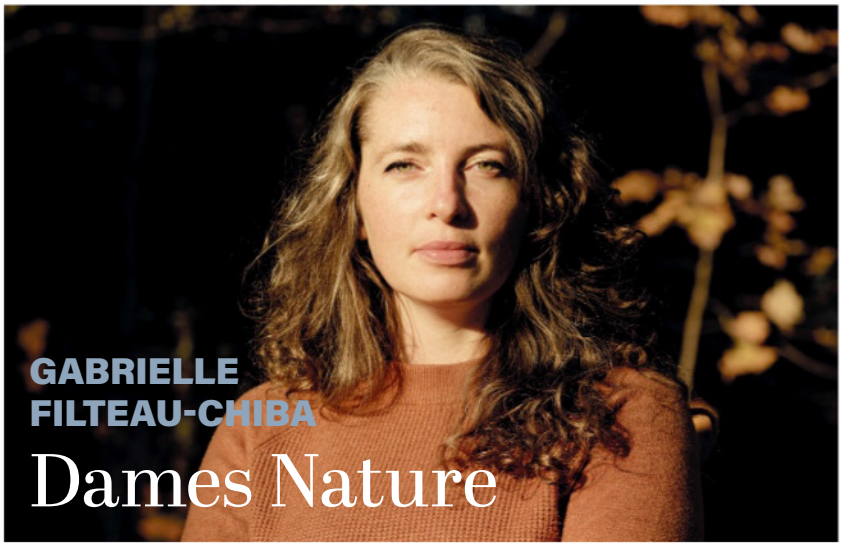
Maecenas fut le premier mécène. Il connut à Rome une période troublée entre l'assassinat de César et le règne d'Auguste. Enfant sensible, initié à la beauté par sa mère, il accepte d'aider le jeune et ambitieux Octave. Ce sera l'amitié d'une vie. Négociateur, diplomate, administrateur, il se fait construire un palais sur l'Esquilin pour y recevoir les poètes : Virgile, Horace. Au cœur de la violence politique, il est élégance, humanité. Pascale Roze, Prix Goncourt 1996, par la grâce de son écriture, nous restitue l'âme d'un homme. Épicurien, brillantissime ! **Patricia Reznikov**

★★★☆☆
CARNES
ESTHER TEILLARD
224 P., PAUVERT, 20,90 €

La sulfureuse maison Pauvert renaît de ses cendres et choisit comme nouvelle égérie Esther Teillard. À 22 ans seulement, la chroniqueuse fait honneur à cette lignée avec une autofiction à l'érotisme brutal, où elle raconte l'arrivée d'une jeune Marseillaise aux Beaux-Arts de Cergy. Entre lutte des classes, combat de genre et guerre des sexes, au milieu des corps qui s'affrontent, s'étreignent et exultent, une quête émancipatrice furieuse d'où émane une voix singulière et magnétique. **Léonard Desbrières**

★★★☆☆
LA SAISON DES BÊTISES
MATHILDE HENZELIN
256 P., LES AVRILS, 21,10 €

Les chapitres de ce premier roman sont des photographies de la vie d'une toxicomane de ses 25 à ses 30 ans, et de sa génération sans repères. Mathilde Henzelin fait une description à la fois réaliste et enchanteresse des soirées techno et, dans la tête du lecteur, la chimie ne tarde pas à opérer. En descente, l'héroïne délaisse les paradis artificiels pour faire illusion au travail. Enfin, sont abordés avec subtilité les liens tenus entre addiction et troubles de l'attachement. **S.B.**



GABRIELLE FILTEAU-CHIBA

Dames Nature

La Québécoise propose une odyssée futuriste, lyrique et engagée abordant les conséquences d'un dérèglement climatique à l'ère moderne et comment y faire face.

Lorsque l'écoféminisme inspire la littérature, Gabrielle Filteau-Chiba érige des mondes où la forêt est un personnage à part entière. De sa trilogie romanesque à son recueil de poèmes *La Forêt barbelée*[1], l'autrice québécoise explore depuis plusieurs années les aspérités de cet environnement et la dégradation de son écosystème. Puisant régulièrement dans sa propre expérience au cœur des espaces reculés du territoire canadien, *Hexa* prend cependant une trajectoire inattendue et captivante. Dystopie assumée, le texte s'installe dans une ère future « *où les murs ont littéralement des oreilles, le ciel, des sentinelles* ». La liberté, devenue toute relative, rime avec puces électroniques, drones guetteurs et immenses cités bitumées où la nature n'a plus sa place depuis des décennies. Les denrées alimentaires et l'énergie sont sans cesse rationnées face aux manques accrus provoqués par le dérèglement climatique. La narratrice, Thalie, a 16 ans lorsqu'elle prend la décision d'accompagner sa mère dans le « *Nord* », là où cette dernière vit et travaille une longue partie de l'année. Une communauté de femmes y reboise le territoire et essaye de faire renaître la faune et la flore tant de fois malmenées.

Toute l'ampleur d'*Hexa* est d'ériger, au cœur du chaos, ce campement de mères à la fois mystique, sacré et sororal pour qui le lien maternel convoque l'omniprésence : avoir donné la vie à un enfant, et la redonner continuellement à travers la plantation d'arbres. Cet engrenage confronte l'adolescente à sa propre mère, découvrant, comme une toute première fois, cette femme si souvent absente pour se consacrer entièrement à sa tâche. Entre questionnements perpétuels et admiration, leur relation évolue dans cet espace qui renoue avec l'ancestral et la descendance. Gabrielle Filteau-Chiba, dans cette quête du sensible et de l'urgence, manie les mots avec justesse, proposant çà et là des chapitres hors du temps, où *Hexa* – sorcière en allemand –, se dévoile progressivement à travers une écriture poétique et sensorielle. Aux confins du paganisme et d'une aventure orwellienne se dresse un diptyque, le monde d'hier et celui de demain, invitant invariablement à réfléchir sur celui d'aujourd'hui. ■

Marie Jouvin

1. À paraître le 20 mars en poche chez Pocket, préfacé par Cécile Coulon.

★★★★☆
HEXA
GABRIELLE FILTEAU-CHIBA
368 P., STOCK, 21,90 €

ALEXI HOBBS/STOCK

Confessions sublimes

Jean-François Beauchemin est une célébrité au Québec, où il est né en 1960 et publie depuis vingt-cinq ans. Récemment, l'écrivain a séduit un large lectorat en France avec *Le Roitelet*. La langue chantournée de Beauchemin, sa manière de voir la beauté en toutes choses infimes, ainsi qu'une certaine joie triste se retrouvent dans *Trois ans sur un banc*. Ce recueil polyphonique résulte d'une expérience fortuite. Un jour, alors qu'il est assis sur son banc préféré dans un parc, un inconnu lui raconte une histoire. L'idée lui vient que d'autres anecdotes attendent d'être relatées – vraies ou fausses, incroyables ou anodines, mais toujours porteuses d'un sens. Trois ans durant, Beauchemin écoute des récits de survie, en mer, sur la route ou dans les airs, parfois à la lisière du surnaturel ; des aveux d'amour fraternel, maternel, filial ; des signes du ciel, après un deuil ou une victoire improbable sur la maladie ; des fous rires provoqués par du gaz hilarant issu de la digestion des manchots de l'Antarctique, ou la vue d'un canard sachant tirer la chasse d'eau. Du rire aux larmes, quelque chose passe sur ce banc, sans doute ce courant qui nous relie entre humains. Et c'est très doux. ■

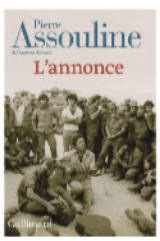
Gladys Marivat

★★★★☆
TROIS ANS SUR UN BANC
JEAN-FRANÇOIS BEAUCHEMIN
312 P., QUÉBEC AMÉRIQUE, 20 €

Israël, l'amour et la guerre

Durant la guerre de Kippour, en 1973, Raphaël est l'un des rares Français à s'engager comme volontaire civil en Israël. Un choix militant qui inquiète sa famille, encore meurtrie par le deuil de son frère, tragiquement disparu à la suite d'un accident. L'amour et la mort se télescopent de manière magnétique lorsque Raphaël s'amourache d'une jeune Israélienne, comme lui d'origine juive marocaine, et dont la mission pendant la guerre résonne douloureusement avec son propre passé. Affecté à une communauté agricole, il élève quant à lui des dindons, tout en passant ses week-ends avec Esther, qu'il entraîne dans sa quête de Leonard Cohen, venu chanter pour soutenir Israël. Parviendra-t-il à rencontrer son idole ? Cinquante ans plus tard, après les pogroms du 7 octobre et son retour en Terre promise, retrouvera-t-il la trace d'Esther ? Son regard, désormais plus lucide, se pose sur un pays qu'il ne reconnaît plus, sur un gouvernement défaillant face à la tragédie, sur la montée de l'antisémitisme dans le monde et sur la condition humaine. Dans cette *Annonce* à la fois intime et profondément politique, Pierre Assouline offre une vision sans complaisance de la conscience nationale israélienne. ■

Simon Bentolila

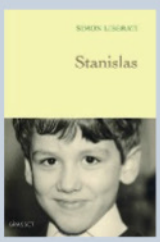


★★★★☆
L'ANNONCE
PIERRE ASSOULINE
336 P., GALLIMARD, 22 €

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU SIMON LIBERATI

En septembre 1965, Simon Liberati entre à Stanislas en classe de onzième, l'équivalent du CP. Ses parents l'ont inscrit dans cette vénérable école privée par souci de le préserver du trafic de drogue qu'ils croient endémique dans le public – motivation qui ne manque pas de sel, quand on connaît les états de service futurs de l'auteur. Ce dernier passera douze ans à Stan, avant d'être exclu en terminale à cause de résultats médiocres qui auraient fait chuter le taux de réussite de l'établissement en cas d'échec au bac. Il remue aujourd'hui les souvenirs de ces années qui l'ont vu passer de l'enfance à l'adolescence, et qui n'ont pas toujours été gaies. *« Pendant ces douze années j'ai eu peur, sans cesse, et pourtant les photos de l'époque me renvoient le visage d'un garçonnet ouvert et joyeux. Je noircis sûrement pour faire l'intéressant, mais je n'y peux rien, mon enfance est manichéenne, d'un côté le bonheur paisible à la maison, de l'autre l'enfer à l'école. »* Comme il est timide et doux, ses camarades le bousculent et l'appellent railleusement « Liboche » ; il en gardera une peur panique des meutes d'enfants, encore aujourd'hui. *Stanislas* est un autoportrait de l'auteur en Liboche, nouvel avatar de lui-même à côté du Liberty dépeint dans le livre éponyme, et une recréation de ses années de Gaulle-Pompidou, époque qui tient une place centrale dans sa mythologie personnelle et ses livres. Son style reste reconnaissable entre tous, dilettante et scintillant. **Bernard Quiriny**



EXTRAIT

★★★★☆
STANISLAS
SIMON LIBERATI
224 P., GRASSET, 20 €

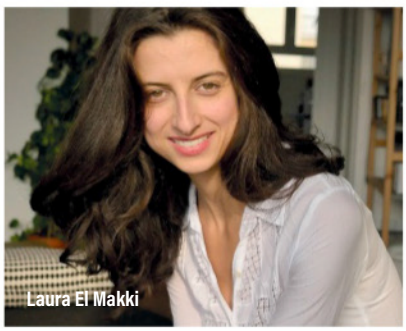
MARTINE DOYON/QUÉBEC AMÉRIQUE - FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

CÉLINE LAPERTOT ▪ LAURA EL MAKKI

Reines de cœur

Deux autrices, deux biographies pour voir autrement deux figures essentielles de la vie littéraire du XIXe siècle: Marceline Desbordes-Valmore et Adèle Hugo.

Céline Lapertot


Laura El Makki

Si Céline Lapertot a choisi de consacrer son septième livre, *Des beaux jours qu'à ton front j'ai lus,* à la figure méconnue de Marceline Desbordes-Valmore, c'est parce que « *mot après mot,* [elle] *savait rebondir et renaître, pas neuve, non, abîmée, fissurée, toujours tremblante, mais vivante* ». L'actrice et poétesse fut l'amie d'Hugo, Balzac et Sainte-Beuve. En introduction de cette biographie romancée, elle clame la primauté de l'émotion sur la technique et la beauté des fleurs autant que celle des pleurs, un tropisme émotionnel que son entourage masculin n'aura de cesse de chercher à contenir. « *Tout ce que je dois, je le dois à mon cœur.* » Le beau style volontiers lyrique, parfois proche de la poésie en prose, s'avère impeccablement adapté au sujet et à l'époque. On pourra trouver candides les choix sentimentaux souvent périlleux de cette grande amoureuse, et cependant elle se montra surtout digne d'admiration, surmontant de nombreux deuils et les chaos de l'Histoire, accomplissant une carrière artistique remarquable et subvenant aux besoins d'une famille impécunieuse. L'itinéraire d'une femme debout.

L'ÉMOTION À REBOURS

Après avoir consacré au plus illustre des romanciers français une série intitulée *Un été avec Victor Hugo*, diffusée en 2015 sur France Inter, Laura El Makki cherche à percer les mystères de sa seconde fille, Adèle, figure énigmatique, personnage troublant et tragique qui inspira à François Truffaut le film *L'Histoire d'Adèle H.* avec Isabelle Adjani. Pour ce faire, elle a puisé dans les deux journaux que tenait en parallèle la jeune fille de 22 ans sur l'île de Guernesey. Un carnet de bord officiel d'abord, pour raconter par le menu, avec une attention toute particulière accordée au style, l'exil familial loin de « Napoléon le Petit ». Mais un journal intime aussi, crypté grâce à une langue qu'elle appelle le « *charabia* », dans lequel se dévoile une femme gorgée de désir, obsédée à l'idée de plaire à la gent masculine et en quête permanente d'attention. *Adèle Hugo* nous émeut alors à rebours, en connaissant sa triste fin de parcours, après une désastreuse errance américaine bercée d'illusions amoureuses, de cette érotomanie qui l'a conduite jusqu'aux rivages de la folie. ■

Antoine Faure et Léonard Desbrières

★★★★☆
DES BEAUX JOURS QU'À TON FRONT J'AI LUS
CÉLINE LAPERTOT
256 P., VIVIANE HAMY, 21,90 €

★★★☆☆
ADÈLE HUGO. SES ÉCRITS, SON HISTOIRE
LAURA EL MAKKI
216 P., SEGHERS, 23 €

Un conte pas commun

Un long hiver s'annonce dans le village de C. Ses habitants vivent en autarcie, à l'abri d'un fleuve. Oublieux de leur passé et de l'« *Ancien Langage* », ils sont assujettis par leur « *Occupation* » – Bûcheron, Boulangère, ou encore Maire, et craintifs d'une possible « *Destitution* ». Ainsi va la vie à C. : à tout moment, une personne peut s'attribuer la fonction d'une autre, qui sera condamnée à dépérir. Un jour d'automne, un homme accoste sur la rive, guidé par le Passeur. Trente ans plus tôt, il avait fui vers le Sud inconnu. Son retour dérègle l'ordre établi. Après avoir destitué l'Aventurier, il raconte son histoire à la Jeune Serveuse et au Fossoyeur, puis accepte de leur enseigner le langage perdu. Dans *La Saison du silence*, Claire Mathot tisse un conte sobre, proche de l'univers de Sandrine Collette, et interrogeant nos empêchements. Car quel obstacle, en réalité, se dresse entre les habitants de C. et le reste du monde, si ce n'est la peur de savoir, de se projeter dans un ailleurs ? Un premier roman prometteur. ■

Gladys Marivat

★★★☆☆
LA SAISON DU SILENCE
CLAIRE MATHOT
176 P., ACTES SUD, 18 €

CÉLINE NIESZAWER/FLAMMARION – DR/SEGHERS

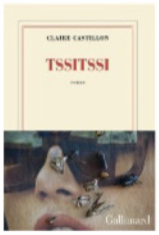
CLAIRE CASTILLON

Du sucre au goût amer

Le portrait tout en contraste d'une adolescente rêvant de luxe facile et qui se heurte à la réalité.

Voici Hélène, ado d'aujourd'hui, classe moyenne, gentiment rebelle. Forcément, elle regarde son géniteur comme le dernier des ratés. Dans *Tssitssi*, Claire Castillon lui invente un bagout cocasse, à base de jugements péremptoires et injustes. C'est drôle comme un one-man-show. « *Le rêve de mon père, c'est d'avoir le nouveau Jogger Dacia. Avec la mère des jumeaux, ils adorent camper dans la montagne, replier les sièges arrière, et dormir dans le coffre. Après, faut pas s'étonner que j'aie pas d'objectif professionnel dans la vie. Quand tu en es à rêver d'un coffre, tu peux pas élever un enfant.* » L'histoire d'Hélène pourrait rester mignonne, si elle n'ambitionnait pas de jouer dans la cour des grands. Sous le nom de Tssitssi, elle s'inscrit sur une appli qui met les jeunes filles comme elle en rapport avec des messieurs plus âgés. La voici *sugar baby*, mot qu'elle prononce à la française. Affreusement naïve, elle n'a que des illusions sur ce qui l'attend… Le roman joue sur le contraste entre les mondes d'Hélène et de Tssitssi : l'enfance et l'âge adulte, la virginité et la sexualité, la banlieue et Paris, la famille et les étrangers. Claire Castillon trace un joli portrait de cette petite héroïne tête à claques et poignante à la fois, qui se monte la tête devant son téléphone portable, rêve de sacs Gucci et perd d'un coup ses illusions, en pleine nuit, seule, sur un trottoir. Ce n'est jamais sordide pour autant, grâce notamment au final, lumineux, qui la réconcilie avec elle-même. ■

Bernard Quiriny

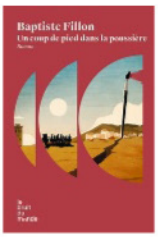


★★★☆☆
TSSITSSI
CLAIRE CASTILLON
166 P., GALLIMARD, 18,50 €

Le peintre a ses valeurs

Il suffit parfois d'*Un coup de pied dans la poussière* pour entamer un voyage dans le temps. Inspiré de faits réels, le second roman de Baptiste Fillon met en lumière la vie de Nissan, un peintre juif né dans les années 1920. Sa famille, encore en Europe de l'Est, s'installe en Palestine à la suite de pogroms. Quelques années plus tard, enrôlé dans une patrouille militaire avec son frère Zeev, Nissan refuse de lever son arme sur un paysan arabe. Rapidement exclu de la Haganah après un passage devant la cour martiale, il s'adonne entièrement au dessin avant de quitter définitivement les siens pour rejoindre Tel-Aviv, plus inclusive envers les deux peuples. Une fresque foisonnante et humaniste qui embrasse avec force les tumultes du siècle dernier. ■

Marie Jouvin

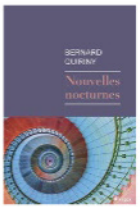


★★★★☆
UN COUP DE PIED DANS LA POUSSIÈRE
BAPTISTE FILLON
372 P., LE BRUIT DU MONDE, 21 €

JF PAGA/GALLIMARD

LES ÉCRIVAINS DE LiRE magazine

NOUVELLES NOCTURNES
BERNARD QUIRINY
224 P., RIVAGES, 21 €



Le meilleur nouvelliste de *Lire Magazine* (donc de France – même s'il est belge…) a encore frappé. Depuis *L'Angoisse de la première phrase* il y a vingt ans, Bernard Quiriny s'est imposé comme le champion de la forme brève, genre trop délaissé chez nous. On retrouve dans *Nouvelles nocturnes* son humour noir et son côté borgésien – il y a dans ce recueil à la fois des maisons hantées et un doctorant qui prépare une thèse sur rien. Tel un hypnotiseur, l'onirique Quiriny sait en quelques phrases nous faire basculer dans l'étrangeté. Chaque lecteur aura ses nouvelles préférées. De notre côté, on a particulièrement dégusté « Trompe-la-mort », « Interversion », « Duplicatas », « Le témoin » et « L'injoignable ». Des merveilles idéales pour meubler vos prochaines nuits blanches.

Louis-Henri de La Rochefoucauld

L'ÎLE DE L'ORGUEIL
NICOLAS D'ESTIENNE D'ORVES
320 P., ALBIN MICHEL, 21,90 €

Nicolas d'Estienne d'Orves, à qui les grands chantiers ne font pas peur, se lance avec *L'Île de l'orgueil* dans un cycle de sept romans à suspense sur les péchés capitaux, inspirés de l'ambiance des livres de Daphné du Maurier et d'Alfred Hitchcock ! La série démarre bien avec ce premier volet, histoire d'un ex-journaliste devenu SDF, qui se voit proposer par le plus célèbre écrivain français… de vivre sa vie à sa place. Un pacte étrange, mais les conditions financières sont irrésistibles. Notre héros s'installe sur l'île bretonne de son commanditaire, où il se fait passer pour lui auprès de sa femme aveugle… Mystère, folie, manipulation, les ingrédients d'un parfait thriller psychologique sont tous réunis, sur fond de comédie littéraire et de création. Banco !

B.Q.

3 RAISONS DE LIRE

LE NOUVEAU FRÉDÉRIC PAULIN

Un contexte passionnant

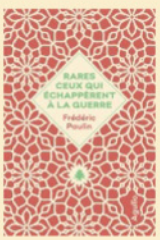
Comme pour sa précédente trilogie sur le djihadisme, Paulin met en écho un chaos mondial et ses répercussions en France. Ici, la guerre civile libanaise (1975-1990), inséparable du conflit au Proche-Orient, et comment le tout a refaçonné le terrorisme sur notre sol. L'auteur plonge ses protagonistes fictifs dans les vraies scènes d'opérations militaires, de Beyrouth à Paris, de Damas à Téhéran. Au milieu de présidents, ministres et autres politiques ayant réellement existé.

Une capacité à mêler échelles mondiale et locale

Après Nul ennemi comme un frère, qui se déroulait de 1975 à 1983, *Rares ceux qui échappèrent à la guerre* court jusqu'en 1986 et retrace la façon dont le Hezbollah changea de mode opératoire, privilégiant prises d'otages et détournements d'avions. La grande réussite de Paulin est de nous faire vivre ces scènes sans affect ni morale, mais non sans émotion. L'autre fil du récit est la traque d'Action directe en France.

Une ambition bienvenue

À ces trames, le romancier ajoute une dimension de politique-fiction hexagonale, avec des élections municipales et législatives. Dans ce marigot, ses propres personnages ont bien évolué : le diplomate Philippe Kellermann n'est plus défoncé aux benzodiazépines, d'autres deviennent parents, d'autres encore explosent. Si la forme reste la même (400 pages d'un bloc, entièrement narrées au présent), l'ambition romanesque et la dramaturgie de ce deuxième tome sont montées de quelques crans. **Hubert Artus**



★★★★☆
RARES CEUX QUI ÉCHAPPÈRENT À LA GUERRE
FRÉDÉRIC PAULIN
416 P, AGULLO, 23,50 €

Premier tome d'une trilogie, *Bleus, blancs, rouges* raconte avec passion et brio la France giscardienne entre guerre des polices et affaires politiques.

JEAN-PHILIPPE BALTEL/FLAMMARION

BENJAMIN DIERSTEIN

Sous le pavé, la rage

Sur le papier, si l'on peut dire, l'entreprise semble démesurée. Raconter en trois tomes d'environ 700 pages les affaires politiques et policières de la France des années 1970-1980. Et les événements ne manquent pas : naissance de l'extrême gauche, vagues d'attentats, agissements du SAC, cavale de Mesrine, règne giscardien, soutien à la Françafrique et plus si affinités. Le résultat est impressionnant. *Bleus, blancs, rouges* de Benjamin Dierstein foisonne et moissonne, tableau romanesque et passionnant, argumenté et factuel d'un pays qui avance comme il peut.

Ce premier tome court de mars 1978 à décembre 1979 et suit principalement deux policiers frais émoulus de l'école de police : Marco Paolini et Jacquie Lienard. Le premier entre à l'Antigang, la seconde aux RG. Leurs illusions vont vite se perdre dans les méandres d'un monde fait de compromissions, de jeux politiques, de lutte d'ego, de guerre des polices. Benjamin Dierstein colle au plus près de ses personnages, qui se comptent par dizaines, pour brasser une impitoyable comédie humaine. Réalité et fiction s'entremêlent à chaque page, à chaque ligne, à chaque mot, sans que jamais la confusion prenne l'avantage. Il fallait cette ambition pour raconter une telle époque avec autant de verve, de brio et de précision. Plus c'est long, plus c'est bon.

Benjamin Dierstein ne s'en cache pas : sa vocation d'écrivain lui est venue après avoir lu James Ellroy. De fait, Dierstein s'en fait le disciple le plus talentueux. Il assume et revendique l'héritage ; en trois pages, le style du père du *Dahlia noir* se reconnaît. Les précédents romans de Dierstein (*La sirène qui fume, La Défaite des idoles* et *La Cour des mirages*) faisaient déjà écho au style ellroyen : phrases courtes et rythme saccadé. Mais l'auteur a pris de la bouteille. Son écriture est aujourd'hui plus incarnée et s'éloigne d'un chemin par trop désossé. Il gagne en puissance. En liberté. En audace. Benjamin Dierstein marche dans les pas des grands écrivains politiques. Comme Pierre Lemaitre ou Frédéric Paulin, il prouve que le roman noir sait mieux qu'un autre raconter les tragédies d'un monde sans rien sacrifier à la littérature. ■ **Éric Libiot**

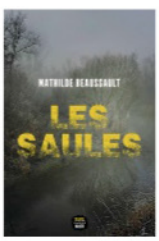
★★★★★
BLEUS, BLANCS, ROUGES
BENJAMIN DIERSTEIN
768 P., FLAMMARION, 24,50 €

MATHILDE BEAUSSAULT

La mort a ses secrets

Maîtrise de l'intrigue, plongée dans un monde de rancœurs, style magnifique… *Les Saules* marque la naissance d'une romancière.

Autant déjà l'écrire : un premier roman d'une telle qualité est rare. Plusieurs raisons font de ces *Saules* de Mathilde Beaussault une belle aventure littéraire et on en retiendra deux qui font, on l'espère, le tour du dossier. D'abord, le choix d'une intrigue circonscrite à des péripéties minimales mais largement suffisantes : le corps de Marie est retrouvé au bord de la rivière et les habitants du petit village se regardent tous en accusés potentiels quand la petite Marguerite semble avoir la clé du mystère. Pas besoin d'en faire plus. Le récit arpente les chemins boueux et s'immisce dans les rancœurs enfouies et les secrets mille fois tus. Il est question de rumeurs, de jalousie, d'un monde qui refuse de se dévoiler. L'ensemble est tenu par une plume magnifique, c'est la seconde raison, mélange d'un style parlé et d'une écriture sèche. C'est à la fois incarné et distancié. Mathilde Beaussault mène évidemment la danse, mais il semble qu'une autre voix porte le roman ; une voix toute proche alors que l'autrice embrasse son monde à hauteur. Le suspense est là, jusqu'à la dernière phrase, même si la résolution de l'enquête n'est pas forcément le plus important. Ce qui compte ici, c'est d'applaudir à la naissance d'une écrivaine. ■ **E.L.**



★★★★☆
LES SAULES
MATHILDE BEAUSSAULT
272 P., LE SEUIL/CADRE NOIR, 19,90 €

Mille âmes et du mordant

Ici, c'est Washington. Cinquante rues (aux noms d'États américains), trois cents pavillons, un millier d'âmes : un lotissement de nantis, près d'une grande agglomération. L'existence y est comme les haies : réglée, carrée. Sauf quand un résident est écrasé, avec pour seule témoin Constance Deltheil. Puis quand le mari (une crapule) de celle-ci meurt en pleine allée, la laissant seule avec leur gamin (une terreur). Et non loin, cette veuve qui fait creuser une *« panic room »*. Il y a toujours quelqu'un à côté, derrière, une histoire là-dessous. Ainsi, Gendron concocte un domino d'événements et autant de portraits. Le tout s'enroulant autour de Constance et… de ce python, qui hante les canalisations et la cuvette de certains W.-C. *Python* est la suite d'un triptyque entamé avec *Chevreuil* : moins burlesque, tout aussi réaliste et grinçant, encore plus ironique et pétaradant. ■ **H.A.**

★★★★☆
PYTHON
SÉBASTIEN GENDRON
330 P, GALLIMARD/ LA NOIRE, 20 €.
EN LIBRAIRIES LE 6 MARS.

BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL

3 POCHES EN PLUS

★★★☆☆
LA RÉSISTANCE DES MATÉRIAUX
FRANÇOIS MÉDÉLINE
480 P, POINTS, 9,90 €

Fin 2012, un édile lyonnais, devenu ministre, est soupçonné d'avoir dissimulé un compte au Luxembourg. À l'Élysée, on veut le *« désactiver »*. Mais le ministre a de quoi faire chanter d'autres têtes. On reconnaîtra de récents scandales, ici réorchestrés. Médéline retrouve le flic de son précédent polar, Alain Dubak, chef de groupe à la SRPJ de Lyon, un damné, un furieux, lâché dans la ville de Lyon. H.A.

★★★☆☆
TOUS LES DÉMONS SONT ICI
CRAIG JOHNSON
384 P, TOTEM, 11 €

Paru initialement en 2015, ce volume est le septième de la saga de Craig Johnson sur Walt Longmire, son shérif récurrent du Wyoming. C'est aussi l'un des meilleurs. Notre homme doit escorter des détenus, dont un meurtrier, vers le lieu où ce dernier aurait enterré un cadavre. Au milieu des Bighorn Mountains, en plein blizzard hivernal. L'assassin s'échappe, avec ses codétenus en otages. La traque met en évidence les démons des lieux, et aussi ceux de notre homme étoilé… H.A.

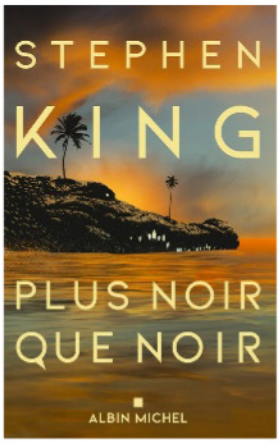
★★☆☆☆
LES POUPÉES RUSENT
SERGUEI DOUNOVETZ
164 P., MOBY DICK, 9,90 €

Serguei Dounovetz compose le quatrième opus de « La Fille du Poulpe », série qu'il a lui-même lancée l'an dernier. On retrouve Gabriella, fille adoptive de Gabriel Lecouvreur – toujours là mais au second plan –, féministe engagée. Zoya, une réfugiée ukrainienne et amie, est mêlée à un meurtre survenu au centre Emmaüs où elle travaille. Elle doit fuir à nouveau. Mais cette fois, avec Gabriella. Un épisode à toute berzingue, aller-retour entre Paris et la Crimée avec, aux trousses, la milice Wagner. H.A.

Stephen King
Plus noir que noir

Dans la très émouvante postface aux accents testamentaires de *Plus noir que noir*, Stephen King avoue que les nouvelles lui ont *« toujours demandé plus d'efforts »* que ses romans. On doit « Le mauvais rêve de Danny Coughlin », la plus longue qu'il ait jamais publiée, à son seul talent revendiqué : les histoires lui apparaissent d'un coup, à toute heure de la journée, au point qu'il se croit presque aussi *« sténographe »* que romancier… tel le héros des « Rêveurs », hommage horrifique à H.P. Lovecraft. King imagina un matin en s'habillant le sort de Danny, factotum sujet à une unique vision, celle de l'emplacement du cadavre d'une jeune femme assassinée ; une fois vêtu, il avait aussi créé à partir du Javert des *Misérables* le flic obsessionnel décidé à lui faire avouer le crime. Le résultat s'avère très réussi, entre portrait vivant de l'une de ces petites communautés de l'Amérique rurale (ici le Kansas) chères à l'auteur, réflexion sur ce qui fonde l'intime conviction d'un enquêteur et dénonciation des infox colportées dans les journaux gratuits. Une fois de plus, il est difficile de nier à King bien d'autres facultés le distinguant parmi ses pairs – l'origine mystérieuse de celles du père du narrateur, écrivain révélé sur le tard, est le sujet de « Deux crapules pleines de talent » –, dont un art consommé des dialogues concis et qui sonnent juste. À Derry ou à Castle Rock, ils constellent les douze nouvelles de *Plus noir que noir,* des textes courts et percutants – « La cinquième étape », « Willie le tordu » – au tout dernier, « L'homme aux réponses », parfait point d'orgue crépusculaire que l'auteur entama quarante-cinq ans avant sa conclusion. Encore un effort des plus louables. ■

Antoine Faure



PLUS NOIR QUE NOIR
(YOU LIKE IT DARKER)
STEPHEN KING
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JEAN ESCH, 624 P., 24,90 €.
COPYRIGHT ALBIN MICHEL.
EN LIBRAIRIES LE 3 MARS.

SHANE LEONARD/ALBIN MICHEL

BIO EXPRESS

1972
À la fois enseignant et employé d'une blanchisserie industrielle, Stephen King jette les premières pages d'un récit fantastique que son épouse le persuade de continuer. Intitulé *Carrie*, ce premier roman se vendra à plus d'un million d'exemplaires au format poche.

1981
Auteur de best-sellers prolifique à l'extrême, King tient la cadence à grand renfort d'alcool et de stupéfiants, hard rock à fond dans les oreilles. Avoir écrit *Cujo*, troisième roman sorti cette année-là, ne lui laissera aucun souvenir. Il est sobre depuis 1988.

2003
Bien que classée en littérature de genre, l'œuvre du « roi de l'horreur » est distinguée par le National Book Award. Dans son discours, il reconnaît combien critiques et universitaires sont divisés, et encourage tout amoureux des livres à affirmer ses opinions.

LE MAUVAIS RÊVE DE DANNY COUGHLIN

C'est un mauvais rêve. Danny a déjà fait des cauchemars, ça arrive à tout le monde, de temps à autre. Mais celui-ci est le pire de tous. Au début, il ne se passe rien d'inquiétant, mais peu importe, le sentiment d'un drame imminent est si fort qu'il en a le goût dans la bouche : l'impression de sucer des pièces de monnaie.

Il marche sur le bas-côté d'une route de terre que l'on a tassée et huilée pour stabiliser la poussière. Il fait nuit. Un quartier de lune vient d'apparaître. Danny trouve qu'elle ressemble à un sourire en coin. Ou à un rictus. Il passe devant un panneau qui indique : COUNTY ROAD F, mais le O et le Y ont été barrés et on a peint à la bombe un UCK dans le maigre espace à droite du F, si bien qu'on peut lire : CUNT ROAD FUCK. Il y a quelques impacts de balles pour faire bonne mesure.

Des champs de maïs s'étendent de part et d'autre de la route, pas aussi hauts que les yeux d'un chameau, mais de plus d'un mètre, signe que nous sommes au début de l'été. County Road F gravit en ligne droite une légère montée (au Kansas, il n'y a que des légères montées). Au bout se dresse la masse noire d'une construction qui emplit Danny d'une terreur irraisonnée. Un machin en ferraille fait ding-ding-ding. *Il a envie de s'arrêter, il ne veut pas s'approcher de cette forme noire cubique, mais ses*

IL NE VEUT PAS S'APPROCHER DE CETTE FORME NOIRE CUBIQUE, MAIS SES JAMBES L'ENTRAÎNENT MALGRÉ LUI

jambes l'entraînent malgré lui. Impossible de les maîtriser. Il ne contrôle plus rien. Le maïs agité par la brise produit un bruit d'os qui s'entrechoquent. Une sensation de froid sur ses joues et son front lui fait prendre conscience qu'il transpire. Dans un rêve !

Lorsqu'il arrive en haut de la pente (parler d'une crête serait idiot), il y a suffisamment de lumière pour éclairer l'enseigne fixée sur le mur en parpaing : HILLTOP TEXACO. Devant, il reste deux terre-pleins en béton, lézardés, qui accueillaient autrefois les pompes à essence. Le ding-ding-ding *provient des panneaux rouillés fixés à un poteau. L'un d'eux indique : ORD. 1,99 $, un autre : INTERM. 2,19 $ et celui du bas : SUPER 2,49 $.*

Aucune raison de s'inquiéter, *songe Danny.* Aucune raison d'avoir peur. *D'ailleurs, il n'est pas inquiet. Il n'a pas peur. Il est terrorisé.*

Ding-ding-ding, *font les pancartes qui annoncent des prix d'une autre époque. La fenêtre du bureau est brisée, idem pour le panneau vitré de la porte. Danny remarque que les mauvaises herbes ont poussé autour des éclats de verre où se reflète le scintillement de la lune, et il devine que ces dégradations ne datent pas d'hier. Après s'être amusés, les vandales – des gamins du coin qui s'ennuyaient, très probablement – sont passés à autre chose.*

Dan passe à autre chose, lui aussi. Il fait le tour de la station-service désaffectée. Ce n'est pas un choix, il est obligé. Il ne contrôle rien. Soudain, il perçoit un autre bruit : des grattements et des halètements.

Je ne veux pas voir ça, *se dit-il. Formulée à voix haute, cette pensée aurait pris l'apparence d'un gémissement.*

Il contourne le bâtiment en écartant à coups de pied deux bidons d'huile vides (Havoline, la marque de Texaco) qui se trouvent sur son chemin. Il y a une poubelle métallique renversée, d'où s'échappent d'autres bidons, des bouteilles de Coors et des papiers qui n'ont pas été emportés par le vent. Derrière le bâtiment, un chien errant famélique creuse avec sa truffe le sol maculé d'huile. Entendant Danny approcher, il tourne la tête. Ses yeux sont deux cercles argentés au clair de lune. Il retrousse ses babines et émet un grognement qui ne peut signifier qu'une seule chose : c'est pour moi. Pour moi.

« *Non, ce n'est pas pour toi* », *dit Danny. En songeant :* J'aimerais que ça ne soit pas pour moi non plus, mais je crains que si.

Le chien baisse l'arrière-train, comme s'il allait bondir, mais n'a pas peur (pas du cabot, en tout cas). Il a beau être devenu un citadin, il a grandi à la campagne, dans le Colorado, où il y a des chiens errants partout, et il sait reconnaître une fausse menace. Il se baisse pour ramasser un bidon d'huile vide, et son rêve est si réel, si précis, qu'il sent la pellicule grasse sur le côté. Il n'a pas besoin de lancer le bidon, le bruit suffit. Le chien lui tourne le dos et décampe en boitillant : il a un problème à une patte arrière, ou bien un de ses coussinets est entaillé.

Les jambes de Danny l'entraînent vers l'avant. Il découvre que le chien a déterré une main et un bout d'avant-bras. Deux doigts ont été rongés jusqu'à l'os. La partie charnue de la paume a disparu elle aussi, dans l'estomac du chien. Autour du poignet – non comestible et donc sans intérêt pour lui – pend un bracelet à breloques. Danny ouvre la bouche, avale une grande bouffée d'air et

2

pousse un hurlement qui le réveille en sursaut, assis dans son lit, ce qui ne lui était encore jamais arrivé. Dieu merci, il vit seul, et personne ne l'a entendu. Tout d'abord, il ne sait même pas où il est : la station-service délabrée ressemble à la réalité, et la lumière du matin qui filtre à travers les rideaux appartient au rêve. Il frotte sa main sur son T-shirt des Royals, avec lequel il s'est couché, pour essuyer l'huile qui avait coulé sur le bidon de Havoline qu'il a ramassé. Son corps est couvert de chair de poule de la tête aux pieds. Ses couilles sont remontées et ratatinées comme des noix. Et puis, il reconnaît sa chambre, et s'aperçoit que rien de tout cela n'était réel, contrairement aux apparences.

Il se débarrasse de son T-shirt, retire son caleçon et se rend dans la minuscule salle de bains de la caravane pour chasser ce rêve en se douchant et en se rasant. Ce qu'il y a de bien avec les mauvais rêves, songe-t-il en étalant la mousse, c'est qu'ils ne durent jamais longtemps. Ils sont comme la barbe à papa : ils fondent et disparaissent.

3

Seulement, celui-ci ne fond pas. Il conserve toute sa précision sous la douche, pendant que Danny enfile un pantalon et une chemise Dickies propres, qu'il accroche son trousseau de clés à sa ceinture, et pendant qu'il se rend au lycée au volant de son vieux pick-up Toyota qui roule toujours, même si le compteur va bientôt revenir à zéro, pour la deuxième fois. À l'automne, peut-être.

Les parkings des professeurs et des élèves du lycée Wilder High sont presque déserts car les cours ont pris fin quelques semaines plus tôt. Danny fait le tour du bâtiment et se •••

gare à son emplacement habituel, près du terminus du car de ramassage scolaire. Rien n'indique que cette place est réservée au responsable de l'entretien, mais tout le monde le sait.

C'est l'époque de l'année qu'il préfère, quand on bosse et que ça reste propre… pendant quelque temps. Un sol ciré dans un couloir brillera pendant une semaine, peut-être même deux. On peut gratter tous les chewing-gums collés par terre, dans les vestiaires des garçons et des filles (elles sont pires que les garçons, à ce niveau-là), sans être obligé de recommencer avant le mois d'août. Les vitres fraîchement lavées ne seront pas maculées par des traces de doigts d'adolescents. De l'avis de Danny, les grandes vacances sont une très belle chose.

Il existe des cours d'été à Hinkle High, le lycée du comté voisin, qui emploie trois agents d'entretien à temps plein. Grand bien leur fasse, se dit Danny. On lui a attribué deux jeunes pour l'été. Le meilleur des deux, Jesse Jackson, est justement en train de pointer quand Danny entre dans la réserve. Aucun signe de l'autre garçon qui, de l'avis de Danny, n'est vraiment pas top.

LE KANSAS EST VASTE ET IL EXISTE SANS DOUTE DES CENTAINES DE BLEDS DONT IL IGNORE L'EXISTENCE

Top, pense-t-il. *Hilltop Texaco.*

« Où est Pat ? »

Jesse hausse les épaules. C'est un grand Noir svelte qui se déplace avec élégance. Taillé pour le baseball et le basket, pas pour le football.

« Je ne sais pas. Sa voiture n'est pas là. Peut-être qu'il a décidé de commencer le week-end avec un jour d'avance. »

Ce qui serait une mauvaise idée, songe Danny, mais il devine que Pat Grady est le genre de gamin qui déborde de mauvaises idées en tout genre.

« Aujourd'hui, on va cirer les salles de classe dans la nouvelle aile. En commençant par la salle 12. Déplace toutes les tables d'un côté. Et empile-les deux par deux. Ensuite, tu fais pareil dans la 10. Je te suivrai avec la cireuse. Si Pat daigne se montrer, demande-lui de t'aider.

— Bien, monsieur Coughlin.

— Ne m'appelle pas monsieur, petit. Danny, ça suffira. Tu crois que tu t'en souviendras ? »

Jesse sourit.

« Oui, monsieur. Euh… Danny.

— Allez, file. Sauf si tu veux un café d'abord, pour démarrer.

— Non, j'en ai déjà bu un à la station Total en venant.

— À la bonne heure. Faut que j'aille vérifier un truc à la bibliothèque. Et après ça, je m'y mets moi aussi.

— Vous voulez que je sorte la cireuse ? »

Danny sourit à son tour. Ce gamin lui plaît bien.

« Tu cherches à avoir une augmentation ?

— Y a peu de chances, répond Jesse en riant.

— Tant mieux. Ici, à Wilder County, c'est les Républicains qui tiennent les cordons de la bourse et ils sont du genre radins. Oui, tu peux sortir la cireuse et la pousser jusqu'à la 12. Ça fait un moment que je voulais te demander si on t'a donné ce nom-là par rapport à l'autre Jesse Jackson. Le célèbre.

— Oui, monsieur… Danny.

— Tu deviendras célèbre toi aussi. J'ai foi en toi. »

Danny emporte sa Thermos de café à la bibliothèque, autre avantage des vacances d'été.

4

Il allume un des ordinateurs et entre le mot de passe de la bibliothécaire pour le déverrouiller. Celui qu'utilisent les élèves bloque tout ce qui ressemble à du porno, et les réseaux sociaux. Avec le code de Mme Golden, on peut accéder à n'importe quel site, mais Danny n'a pas l'intention d'aller sur Pornhub. Il ouvre Firefox et tape *Hilltop Texaco.* Son doigt hésite au-dessus de la touche « Entrée », puis il ajoute *County Road F*, pour faire bonne mesure. Son rêve reste aussi limpide qu'à son réveil et ça le tracasse (à vrai dire, ça lui fait même un peu peur, malgré la lumière du jour qui entre par les fenêtres), et en faisant chou blanc, espère-t-il, son angoisse disparaîtra.

Il appuie sur la touche, et une seconde plus tard, il a devant les yeux un bâtiment en parpaings gris. Mais sur cette photo, il est neuf, et l'enseigne Texaco nickel. La baie vitrée et la porte sont intactes. Les pompes à essence étincellent. Les prix sur les pancartes annoncent 1,09 $ pour l'essence normale et 1,21 $ pour le carburant intermédiaire. Apparemment, on ne pouvait pas faire le plein de super à la station Hilltop Texaco quand cette photo a été prise, il y a certainement fort longtemps. La voiture arrêtée devant les pompes est une Buick de la taille d'un bateau, et on aperçoit non pas un chemin de terre, mais une route goudronnée à deux voies, et Danny pense que cette Buick a quitté les chaînes de montage de Detroit autour de 1980.

La County Road F traverse la petite ville de Gunnel. Danny n'en a jamais entendu parler, mais cela n'a rien de surprenant : le Kansas est vaste et il existe sans doute des centaines de bleds dont il ignore l'existence. D'ailleurs, Gunnel se trouve peut-être de l'autre côté de la frontière, dans le Nebraska. La station-service est ouverte de six heures à vingt-deux heures. Normal pour une station de campagne. Sous les horaires, en rouge, un seul mot : FERMÉ. ■

SIMON & SCHUSTER

L'INFO EN PLUS

■ Stephen King témoigna en août 2022 au cours d'un procès intenté par l'administration américaine pour bloquer la fusion entre les deux géants de l'édition Penguin Random House et Simon & Schuster – ce dernier publiant les textes de King depuis 2000 via la maison Scribner – en vertu de la législation antitrust. De nombreux observateurs, dont le *New York Times*, jugèrent que son intervention fut décisive dans le refus final de cette opération à plus de 2 milliards de dollars dont il était convaincu que les auteurs auraient pâti.

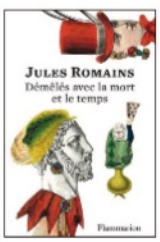
BERNARD QUIRINY

Les défunts prennent le bus

Notre cabinet accueille ce mois-ci deux curiosités anciennes. D'abord *Le Détroit de Behring* d'Emmanuel Carrère, un essai de 1986 réédité sous le titre *Uchronie*. Qui ne connaît pas ce genre littéraire proche de la SF, consistant à réécrire l'histoire à partir d'un point de divergence, sur le mode des « *sentiers qui bifurquent* » chers à Borges ? Imaginons ce que serait le monde si l'Allemagne avait gagné la Seconde Guerre mondiale. Ou si Napoléon en 1812 avait écrasé la Russie. Ou si Ponce Pilate avait gracié Jésus… Abondamment étudié de nos jours, le genre uchronique à l'époque était une *terra* plus ou moins *incognita*, d'où l'aura d'ouvrage pionnier acquise par le livre de Carrère. Il ne s'agit certes pas d'un relevé méthodique ni d'une tentative de typologie comparable aux savants travaux d'Éric B. Henriet publiés plus tard, mais d'une dissertation appuyée sur quelques exemples – Philip K. Dick, Norman Spinrad, Marcel Thiry… –, qui baguenaude du côté de la philosophie de l'histoire, de la théorie du libre arbitre, de la théologie. Le propos n'est certes pas toujours limpide, mais les questions posées par l'uchronie sont si vertigineuses qu'on passe outre. Les uchronies sont-elles l'histoire vraie d'autres dimensions ? L'histoire *bis* après la divergence n'aboutit-elle pas au même résultat que l'histoire tout court ? Et si demain des extraterrestres trouvent un récit uchronique et un livre d'histoire dans les ruines de la Terre vitrifiée, lequel tiendront-ils pour vrai ?

LES UCHRONIES SONT-ELLES L'HISTOIRE VRAIE D'AUTRES DIMENSIONS ?

L'autre curiosité du mois, signée Jules Romains, nous conduit du côté du surnaturel et du mystère. On l'oublie parfois mais l'auteur des *Hommes de bonne volonté* était fasciné par la parapsychologie et les à-côtés de la raison, dont il était par ailleurs l'apôtre. En témoigne ce *Démêlés avec la mort et le temps*, court roman de 1950 publié à l'époque dans la revue *Réalités,* puis en compagnie d'un autre récit dans un volume intitulé *Violation de frontières*. Flammarion a la bonne idée de le republier seul aujourd'hui, dans le cadre des rééditions du 150e anniversaire de la maison. Le narrateur assiste aux obsèques d'une vieille connaissance, un certain Payelle. Quelque temps plus tard, attendant son bus à la Bastille, il voit un type surgir de la foule et monter dans le véhicule : Payelle. « *Un monsieur en qui j'avais reconnu immédiatement l'allure, la silhouette, la tête de Payelle ; un homme que, deux mois plus tôt, j'aurais abordé sans hésitation en l'appelant Payelle.* » Sosie ? Hallucination ? Canular ? Résurrection ? Tourneboulé, le narrateur mène l'enquête et prend langue avec son voisin de pension, un type à barbichette et binocle qui se dit capable de visions… Ce roman miniature au charme inaltéré ressemble à un mixte d'Edgar Poe et du *Matin des magiciens* : ambiance de récit à énigme, incursion dans le paranormal, jeu avec les réalités parallèles. Depuis que je l'ai lu, je m'attends à voir des trépassés dans le bus. Si ça arrive, je vous le dirai dans la prochaine chronique. ■



★★★☆☆
UCHRONIE
EMMANUEL CARRÈRE
224 P., P.O.L, 17 €

★★★☆☆
DÉMÊLÉS AVEC LA MORT ET LE TEMPS
JULES ROMAINS
224 P., FLAMMARION, 14,90 €

AUDREY SOVIGNET

DEAN. D. DIXO/ACTES SUD

RICHARD POWERS

La tech contre le Pacifique

Étourdissant de maîtrise, le nouveau roman de l'auteur américain oppose l'irrésistible avancée de l'intelligence artificielle aux paisibles splendeurs de l'océan. Avons-nous encore notre place en ce monde ?

Ambiguïté ontologique, twist final, « *mindfuck* »… On ne sait trop comment qualifier, dans le champ littéraire, cette révélation terminale incitant le lecteur, une fois la dernière page tournée, à reconsidérer l'ensemble de sa lecture. Autant être clair d'emblée : l'impeccable mécanique narrative d'*Un jeu sans fin*, quatorzième roman de Richard Powers, repose en partie sur ce retournement ultime, dont il serait criminel de dévoiler la nature, et qui lui confère une profondeur et un éclat considérables. Le texte, pour autant, brille également par ses qualités propres, sa prodigieuse inventivité ; il frappe, en outre, par son actualité, à l'heure où Trump et ses amis annoncent des investissements pharaoniques dans les infrastructures d'IA aux États-Unis. Todd Keane, le personnage principal, est un génie de la tech. « *J'ai cinquante-sept ans. Ma fortune nette me place dans les premiers cinq centièmes des 1 % les plus riches. J'ai créé à partir de rien une plateforme qui a fini par compter un milliard d'abonnés fidèles. L'une de mes anciennes entreprises est sur le point d'annoncer une percée scientifique qui précipitera sans qu'elle s'en doute l'humanité dans son quatrième et peut-être son dernier acte.* » Las ! il reste une chose, encore, que l'argent ne peut acheter : la vie éternelle. Todd est atteint d'une démence à corps de Lewy, affection neurologique incurable qui promet, à plus ou moins long terme, d'engloutir son esprit. Le moment est venu pour lui de se retourner, de mesurer le chemin accompli et de se souvenir – peut-être une dernière fois. Comment s'est-il révélé, en tant que penseur, en tant qu'homme blanc, en tant qu'entrepreneur ? L'histoire de son ascension est inextricablement liée à celle de son ami Rafi Young, un jeune Noir issu d'un milieu populaire rencontré à Saint Ignatius – lycée jésuite de Chicago auquel ses aptitudes exceptionnelles lui ont permis d'accéder. Entre le fils bien né d'Evanston (la ville natale de Powers) et le surdoué tourmenté, une solide amitié

se noue, sous-tendue par une émulation intellectuelle de tous les instants. Todd pratique les échecs, écrit du code, conçoit ses premiers programmes, découvre le jeu de go et ses potentialités infinies, sous l'œil attentif de Rafi qui, lui, se consume d'amour pour la littérature, « *lisant un nombre insensé de romans obscurs* » dans l'espoir de comprendre d'où il vient et de quoi il est fait. Une femme apparaît – une fille des îles, née en Micronésie – qui, comme il se doit, met à mal le fragile équilibre.

AVENTURES SOUS-MARINES À LA BEAUTÉ FÉERIQUE

On se dit qu'on a déjà lu ça, plus ou moins ; on se trompe, et lourdement. Car deux intrigues supplémentaires viennent enrichir la trame. La vie d'Evelyne Beaulieu, d'une part, « *vénérable plongeuse canadienne* », fascinée depuis l'enfance par « *les comptes rendus des expéditions Cousteau* », et dont les aventures sous-marines nous valent des pages d'une féerique beauté ; et celle, de l'autre, des 82 habitants de la petite île de Makatea, dans l'archipel des Tuamotu, en Polynésie française, paradis jadis défiguré par l'exploitation de ses mines de phosphate, et désormais menacé par un projet bien différent. C'est à Makatea, nous dit-on, que Rafi Young a finalement épousé son amour de jeunesse, et que les tourtereaux ont « *entrepris de mener une vie de famille, loin de la tristesse croissante du monde réel* ». À Makatea, toujours, que la vieille Evelyne, parvenue au soir de son existence, a posé ses bagages pour venir admirer ses amies les raies mantas tandis qu'à l'horizon s'annonce « *un yacht de dix-sept mètres à cent millions de dollars* ».

On pense, inévitablement, au *Confiteor* de Jaume Cabré ainsi qu'au récent *Maniac* de Benjamín Labatut, chronique effrayée des avancées potentiellement destructrices (et incontrôlables) de la science. Passionné d'océanographie, Richard Powers livre aussi une vaste méditation sur le jeu. « *Si vous voulez rendre un être plus intelligent, apprenez-lui à jouer* », songe Evelyne Beaulieu, fascinée par la danse joyeuse d'un énorme poisson cartilagineux « *aux grands yeux de biche* ». Mais il n'y a pas que les animaux, qui aiment jouer. Et il n'y a pas que les hommes. ■

Fabrice Colin

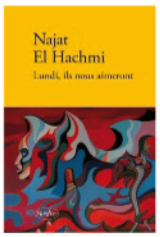
★★★★★
UN JEU SANS FIN (PLAYGROUND)
RICHARD POWERS
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR SERGE CHAUVIN, 416 P., ACTES SUD, 23,80 €

Devenir, contre toute attente

Dans un quartier « *à la périphérie de la périphérie* » de Barcelone, à la fin des années 1990, une fille d'immigrés marocains grandit entre un père occupé dehors à construire des immeubles et une mère recluse dans l'appartement « *bas de plafond* », à faire le ménage et la cuisine. Tout est interdit à la narratrice, mais le désir monte. Elle veut rejoindre la ville, aimer des garçons modernes, maigrir pour ressembler aux mannequins des magazines. Privée de la liberté offerte à ses petits frères, elle « *lit la vie* » dans les livres à défaut de vivre, et écrit, car telle est sa voie. Aux côtés d'une amie frondeuse, elle encaisse le racisme et franchit tous les murs, jusqu'à l'université. « *Lundi ! Lundi ! Lundi !* », répète-t-elle, comme la promesse d'un nouveau départ, mille fois empêché. Un roman vibrant de l'éternelle révolution des femmes. ■

Gladys Marivat

DR/VERDIER - AUDREY SOVIGNET



★★★★☆
LUNDI, ILS NOUS AIMERONT (DILLUNS ENS ESTIMARAN)
NAJAT EL HACHMI
TRADUIT DU CATALAN (ESPAGNE) PAR DOMINIQUE BLANC, 256 P., VERDIER, 23 €

MARQUE-PAGE

par Alexis Brocas

Chasse, pêche et sacralisations

Dans une forêt de l'Ouest américain, loin du monde qui s'est effondré sans bruit, deux sœurs se sont inventé une vie de chasseurs-cueilleurs tout en élevant celui qu'elles tiennent pour leur fils. Révérant le *« grand tout »*, divisant le vivant en *« inhalants »* (les animaux) et *« exhalants »* (les plantes), Nell et Eva racontent à Burl des histoires qui parlent de Hobbits et d'anneau, de voix qui voyageaient le long des câbles téléphoniques… En retour, Burl raconte au lecteur, dans une langue remodelée par son isolement forestier, cette vie précaire et pleine de joies. La sécheresse les force à des expéditions qui éveillent sa curiosité. Il rêve de rencontrer d'autres gens que ses mères. Lesquelles ont de bonnes raisons de vouloir le retenir – comme le savent ceux qui les ont découvertes avec le best-seller *Dans la forêt* (1996). En reprenant leur destin dans *Le Temps d'après*, l'autrice risquait de briser la magie particulière de ce premier roman, qui montrait un phalanstère familial aux prises avec une catastrophe globale. Il n'en est rien. En se focalisant à nouveau sur ses personnages, leurs gestes, leur économie, et en laissant hors champ le désastre sur lequel ils en savent si peu, elle recrée un charme du même ordre. Certes, il y aura, vers la fin, des aperçus du monde au-delà de la forêt. Mais ce que l'on retient, c'est la façon dont Jean Hegland redonne au mot « apocalypse » son sens de révélation, qui, chez elle, prend la forme d'un retour à l'essentiel. C'est-à-dire boire, manger, aimer, créer, prier et renouer ainsi avec cette conception sacralisée de la vie que les peuples premiers, eux, n'ont jamais perdue…

EXTRAIT

★★★★☆
LE TEMPS D'APRÈS (STILL TIME)
JEAN HEGLAND
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JOSETTE CHICHEPORTICHE, 352 P., GALLMEISTER, 23,90 €

QUE VAUT ?

LE ROMAN INÉDIT DE BRIGITTE REIMANN

Paru en 1963, *Die Geschwister* de Brigitte Reimann (1933-1973), l'une des grandes écrivaines allemandes de l'Est, a fait l'objet d'une réédition événement en Allemagne en 2023, après la miraculeuse redécouverte du manuscrit original, dans sa version non tronquée par la censure. Il raconte l'histoire d'une famille est-allemande, les parents et leurs trois enfants, au cœur des deux déchirements de l'époque : déchirement entre les générations (les jeunes reprochant aux aînés d'avoir permis le nazisme), déchirement entre l'Est et l'Ouest (l'un des trois enfants a filé à l'Ouest, le deuxième songe à l'imiter, la troisième se demande comment le retenir). Nicole Bary, dans sa postface, rappelle les importantes libertés qu'a prises Reimann dans ce livre : choix inaccoutumé d'un personnage principal féminin, évocation explicite de la Stasi (qui n'avait pas d'existence officielle !) et traitement sans fard du sujet, alors tabou, des fuites vers l'Occident, abordé à la même époque par Christa Wolf dans *Le Ciel divisé*. Vu d'aujourd'hui, *Une fratrie* offre une plongée dans la RDA des années 1960, un pays où la livraison d'une voiture réclame trois ans, où l'embrigadement règne à tous les niveaux et où les artistes sont soumis aux implacables exigences du réalisme socialiste. L'efficacité du récit tient dans la confrontation entre la froideur angoissante du système politique et la chaleur humaine des relations entre frère et sœur, décrite d'une façon remarquablement vivante.

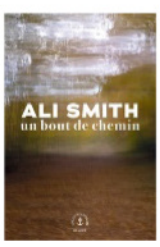
Bernard Quiriny

★★★★☆
UNE FRATRIE
(DIE GESCHWISTER)
BRIGITTE REIMANN
TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR NICOLE BARY, 192 P., MÉTAILIÉ, 21 €

Quand les mots ouvrent la voie

L'horizon de Sandy Gray paraît clos au début du nouveau roman de l'écrivaine écossaise Ali Smith, *Un bout de chemin*. Son père est à l'hôpital, sa mère les a quittés quand elle était encore enfant. La voici seule avec le vieux labrador, dans un pays isolé par le Brexit et la pandémie de covid. Contre la déprime, il y a l'atelier, où cette artiste recouvre de peinture des poèmes aimés. Et cet appel téléphonique d'une connaissance de l'université, Martina. Qui lui confie avoir été retenue à la douane à cause d'une serrure médiévale qu'elle transportait dans ses valises pour un musée. Là, elle a entendu une voix prononcer « *oiseau de feu* » et « *couvre-feu* ». L'anecdote résonne en Sandy, qui possède le don d'« *ouvrir* » les mots afin d'en extraire tous les sens possibles. Ali Smith en tire un roman facétieux et d'une grande maîtrise sur deux époques pourtant très éloignées l'une de l'autre : l'actuelle, où la maison de Sandy est envahie par les enfants de Martina et leur charabia contemporain ; la médiévale, autour de la légende d'une jeune forgeronne. À la fin, poèmes anciens et vivacité de la langue brisent les murs, connectant les êtres, dégageant de nouveaux chemins. ■

Gladys Marivat



★★★★☆
UN BOUT DE CHEMIN
(COMPANION PIECE)
ALI SMITH
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR LAETITIA DEVAUX, 368 P., GRASSET., 23 €. EN LIBRAIRIES LE 3 MARS.

Souffrir en silence

Le lien est visible entre *La Revenue* (2018), *Borgo Sud* (2023) et ce nouveau livre de Donatella Di Pietrantonio, qui tous trois se centrent sur, justement, le lien entre les générations familiales. *L'Âge fragile* est inspiré d'un féminicide qui a secoué les Abruzzes en 1997. Le roman est situé dans cette région, de nos jours. La narratrice, Lucia, est toujours installée dans son village natal, près de son père, veuf autoritaire. Amanda, sa fille, était partie à Milan pour ses études, mais à la suite d'une agression, elle revient se cloîtrer chez sa mère – et dans le silence. Lucia devine ce qui s'est passé, mais est incapable de trouver les mots pour rassurer Amanda. Tout comme, trente ans auparavant, elle n'avait su les trouver pour son amie Doralice, rescapée d'un double féminicide, dans ce camping où elles passaient leurs étés. Ce que la mère ne parvient à faire, la narratrice le réussira. Ainsi, sans ignorer aucun enjeu mais sans jamais forcer le trait, le roman sonde la culpabilité, les interdits et interroge le rôle d'une communauté rurale si taiseuse… Les prix Strega et Strega Giovani (équivalents de notre Goncourt et du Goncourt des lycéens) obtenus par cet *Âge fragile* disent beaucoup de son efficacité et de son universalité. ■

Hubert Artus

★★★☆☆
L'ÂGE FRAGILE
(L'ETÀ FRAGILE)
DONATELLA DI PIETRANTONIO
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR LAURA BRIGNON, 254 P, ALBIN MICHEL, 20,90 €

SARAH WOOD/ GRASSET – STEFANO SCHIRATO/ALBIN MICHEL

CAROL BENSIMON

Le Brésil embrasé

Avec ce deuxième roman traduit en France, l'autrice brésilienne affirme son statut d'autrice à suivre.

Alors qu'en 2022 on évoquait dans ces pages *On adorait les cow-boys*, premier roman traduit de Carol Bensimon – le voyage intime de deux étudiantes à travers le Rio Grande do Sul initialement publié en 2013 –, sortait au Brésil *Au pays du dieu animal*, qui nous parvient aujourd'hui. Très différent, bien que l'autrice prenne à nouveau pour décor sa région natale, la plus au sud du pays. Cela dit, nous n'y sommes qu'à moitié, car Cecilía, la narratrice, n'a pas remis les pieds à Porto Alegre depuis seize ans. Elle vit aux États-Unis où elle exerce le métier de taxidermiste, empaillant des animaux pour des particuliers et des musées, restaurant des dioramas, ces scènes de nature reconstituées dans une vitrine. Un jour le téléphone sonne, et c'est d'un coup un autre projet qui occupe Cecilía : la dissection de son passé et d'une « affaire » dont elle a voulu fuir le souvenir. Le 7 juin 1988, son père, strict et traditionaliste, ancien médecin devenu député, tuait avec un fusil de chasse un de ses collègues (lui, progressiste) devant chez lui. Carol Bensimon s'est inspirée d'un crime qui a profondément marqué la région. Une porte d'entrée pour réfléchir à la violence et à la manière qu'ont les hommes de la légitimer. Entre autres choses : le Brésil de l'après-dictature, la famille, l'homophobie… L'autrice mène brillamment sa barque. Curieux des moindres détails et rapprochements, on est le nez collé à la vitrine. Définitivement, une plume prometteuse. ■

Juliette Savard

★★★☆☆
AU PAYS DU DIEU ANIMAL (DIORAMA)
CAROL BENSIMON
TRADUIT DU PORTUGAIS (BRÉSIL) PAR DOMINIQUE NÉDELLEC, 288 P., BELFOND, 22 €

Chansons douces

Margaret les a quittés sans prévenir, son mari universitaire, sa fille Marianne âgée de 8 ans et son fils en bas âge. Rien ne laissait présager que cette femme aimante aux innombrables superstitions se volatiliserait ainsi de la vieille maison nichée dans la campagne du Cheshire. Marianne doit alors affronter le deuil et ses séquelles, puis des années plus tard, elle-même devenue mère, tenter de découvrir la vérité. À mesure qu'elle se construit, les effets de l'absence évoluent, sa compréhension du monde des adultes, donc du passé, également. Entre candeur et douleur de la perte, la poétesse Siân Hughes signe avec *Perle* un premier roman réussi à la fois onirique et très incarné, auquel les chansons et comptines introduisant chaque chapitre confèrent une douceur bienvenue. ■

Antoine Faure

★★★★☆
PERLE (ID.)
SIÂN HUGHES
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR VALENTINE LEŸS, 320 P., LE BRUIT DU MONDE, 22 €

Iliade africaine

Chigozie Obioma, le grand conteur du Nigeria, poursuit son œuvre homérique. Après l'*Odyssée*, dans *La Prière des oiseaux*, errance et périple entre l'Europe et l'Afrique d'un éleveur de volaille nigérian qui, par amour et pour s'élever socialement, a décidé de partir étudier à Chypre, place aujourd'hui à l'*Iliade* avec *La Route qui mène au pays*. L'auteur nous plonge dans un conflit méconnu, une guerre civile qui a marqué au fer rouge l'histoire de son pays. Juillet 1967, sous l'impulsion du colonel Odumegwu Emeka Ojukwu, la région orientale du Nigeria fait sécession et s'autoproclame République du Biafra. En représailles, le gouvernement prend les armes et instaure un blocus terrestre et maritime, provoquant une famine responsable de plus d'un million de morts. C'est dans ce drame humain à grande échelle que le jeune Kunle se précipite tête baissée. Parce qu'il a des choses à se faire pardonner, parce qu'il en a d'autres à se prouver, il s'élance sur les traces de son petit frère estropié, engagé volontaire dans l'armée séditieuse, pour le ramener à la maison. Tourbillon de violence, vertiges de l'amour et de l'amitié, éveil politique : on retrouve tous les ingrédients d'une grande épopée, lyrique, mystique et haletante qui signe en lettres de sang la fin de l'innocence. ■

Léonard Desbrières

★★★☆☆
LA ROUTE QUI MÈNE AU PAYS (THE ROAD TO THE COUNTRY)
CHIGOZIE OBIOMA
TRADUIT DE L'ANGLAIS (NIGERIA) PAR MONA DE PRACONTAL, 496 P., BUCHET-CHASTEL, 25 €

FABRÍCIO SVIROSKI/BELFOND – NIKKI MOORE/BUCHET CHASTEL

Mangeur universel

Le Glouton est inspiré d'une histoire vraie : celle du paysan français Tarare (1772-1798), un garçon si constamment affamé qu'il pouvait manger n'importe quoi en n'importe quelle quantité, y compris des animaux vivants et de menus objets. La littérature scientifique s'est souvent penchée sur son cas, devenu un classique des bizarreries médicales. A. K. Blakemore, poète et romancière londonienne née en 1991, en fait le sujet d'un roman qui, tout en s'autorisant quelques inventions, reste à peu près conforme à ce qu'on sait du personnage : sa jeunesse malheureuse près de Lyon, ses années passées à se donner en spectacle dans les foires, son recrutement par l'armée en 1793 et l'emploi d'espion que lui offre le général de Beauharnais – comme il peut tout manger, il peut bien avaler les messages à faire passer en sécurité derrière les lignes ennemies ! Sur le thème du monstrueux et du corps supplicié, ce *Glouton* fait penser à un mélange du *Parfum* de Süskind et de *La Grande Bouffe,* sur fond de France révolutionnaire reconstituée avec soin. Brillante styliste, l'autrice tient le lecteur en haleine et réussit quelques scènes impressionnantes, à ne pas lire en cas d'indigestion. ■

Bernard Quiriny

★★★☆☆
LE GLOUTON (THE GLUTTON)
A. K. BLAKEMORE
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR FRANÇOISE ADELSTAIN, 380 P., GLOBE, 24 €

Écrire d'entre les murs

Chaque jour nous le rappelle plus douloureusement : le conflit israélo-palestinien donne matière à quantité d'essais et manifestes visant à en découdre avec cette guerre. Qu'il s'agisse ici d'un texte plus littéraire que politique, de grande valeur de surcroît, étonne d'autant plus que son auteur, le Palestinien Nasser Abu Srour, est incarcéré à perpétuité depuis la première Intifada, soit plus de trente ans. Dans *Je suis ma liberté,* il déploie une remarquable prose poétique émaillée d'anaphores percutantes – la traduction de Stéphanie Dujols est à saluer –, citant Kierkegaard, le mythe d'Adonis et *Coup de foudre à Notting Hill,* pour retracer un parcours carcéral dont le témoin principal est le mur qui lui fait face. Après son apprentissage de la prison, il aura vu se succéder les vagues de détenus palestiniens, reflets d'une résistance toujours plus divisée entre nationalistes et intégristes religieux. Fataliste, Abu Srour est revenu des « *mensonges* » des élites palestiniennes et de « *l'État occupant* » pour ne faire plus qu'un avec son mur. Restent un attachement viscéral à la terre qu'il devine au-dehors et l'irréductible humanité qui émane de chacun de ses mots. ■

Antoine Faure

★★★★☆
JE SUIS MA LIBERTÉ
NASSER ABU SROUR
TRADUIT DE L'ARABE (PALESTINE) PAR STÉPHANIE DUJOLS, 304 P., GALLIMARD, 22,50 €

Le vers est dans le fruit

Il suffit de suspendre sa lecture et de fermer les yeux quelques instants pour s'immerger dans *La Pommeraie* magnifiée par Peter Heller. Un lieu introspectif qui expose toutes les aspérités d'une relation mère-fille, laissant fabuleusement place aux silences et aux murmures d'une nature à la fois belle et brute. Hayley, alors traductrice de poésie chinoise, déménage avec la narratrice, encore jeune, dans une cabane nichée au cœur de ce verger. Partisane du mouvement des néoruraux, elle fait de ce lieu en déshérence, près d'une large rivière du Vermont, leur principale source de revenus grâce au sirop d'érable. Au duo s'ajoute rapidement Rose, une artiste du coin qui ébranlera bientôt leur quotidien. Des années plus tard, Frith découvre une série de poèmes de la princesse chinoise Li Xue déposés dans un coffre en bois. Bien que cette poétesse ait laissé derrière elle plus de cinq cents écrits, seuls trente ont été gardés et traduits par sa mère, comme autant de reflets subtilement choisis pour évoquer les grands moments de leur existence. Cette quête intime, portée par les non-dits et une écriture rythmée de sensations, révèle avec éclat ce que l'écrivain américain sait offrir de plus beau. ■

Marie Jouvin

EXTRAIT

★★★★☆
LA POMMERAIE (THE ORCHARD)
PETER HELLER
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CÉLINE ROY, 272 P., ACTES SUD, 22,50 €. EN LIBRAIRIES LE 5 MARS.

SOPHIE DAVIDSON/GLOBE - DR/GALLIMARD - JOHN BURCHAM/ACTES-SUD

AHARON APPELFELD

La mémoire sur les rails

L'œuvre murmurante de l'auteur israélien continue de révéler ses trésors, comme en témoigne la traduction de cette chronique poétique parue en 1991.

PATRICE NORMAND/L'OLIVIER

Plus intime qu'universel, et bien sûr nourri de la biographie travestie de l'écrivain, *La Ligne*, bref roman, raconte, des années après la guerre, le crépuscule de la présence juive dans les campagnes autrichiennes, leur assimilation douloureuse (dans le catholicisme et le communisme) ou bien leur départ vers de lointains continents. On y retrouve une variation du fameux personnage d'Erwin, ici incarné par un orphelin juif en quête de vengeance. Lancé dans la traque de l'assassin de ses parents, sautant de train en train, Erwin sillonne à longueur de temps ces terres hostiles où vibrent les contemplations hypnotiques si chères à Appelfeld : « *Le yiddish résonnait alors entre les arbres, comme autrefois dans les villes peuplées de Juifs.* »

Allégorie moderne de l'errance contrastant avec la fin du juif errant, cette quête ferroviaire inlassable trouve une autre raison dans les circuits de sa mémoire traumatique. Miraculeusement rescapé d'un convoi de la mort, Erwin trouve dans les trains un refuge précaire, arpentant tous ces patelins aux noms inventés yiddishisants. Là, une mosaïque de personnages surgit, austères, si humains, antagonistes et pourtant comme taillés dans le même bois : un rabbin sans fidèles, un Juif communiste donnant des concerts pour endiguer le départ des Juifs en « Palestine », des assassins de la Shoah et des demi-Juifs au philosémitisme suspect. Le personnage du premier amour d'Erwin est fascinant, perdue à jamais dans un état de contemplation hallucinée que l'écrivain semble redouter pour lui-même. Sa petite musique chuchotante se fait plus relâchée que dans d'autres romans davantage centrés sur l'enfance (*Adam et Thomas, Histoire d'une vie*…). L'enfance d'Erwin ne laisse cependant pas de mystère, entre un père féroce militant communiste et une mère au passé marqué par la religion, comme la mère d'Appelfeld. Notre « *animal ferroviaire* », chineur d'objets sacrés « *dont nul ne sait estimer la valeur* », a beau bien souvent oublier sa traque, celle-ci demeure un prétexte au déploiement de cet imaginaire enchanteur. Et dire que dans sa jeunesse le grand écrivain fut attaqué pour sa vision de la Shoah jugée trop poétique. Il avait décidément un train d'avance. ■

Simon Bentolila

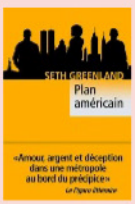
EXTRAIT

★★★★★
LA LIGNE
AHARON APPELFELD
TRADUIT DE L'HÉBREU PAR VALÉRIE ZÉNATI, 176 P., L'OLIVIER, 21,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 7 MARS.

3 POCHES EN PLUS

★★★★☆
LA FILLE DU DIABLE
JENNI FAGAN
352 P., MÉTAILLÉ/SUITES, 12 €

Jenni Fagan nous plonge dans un immeuble hanté d'Édimbourg, où chaque étage devient le théâtre de phénomènes surnaturels liés à des vies marquées par la souffrance. À partir de l'histoire de Jessie, vendue en 1910 pour porter l'enfant d'un homme puissant, l'auteur tisse un réseau de récits où se mêlent poètes, sorcières, mystiques et autres marginaux. Bien que la richesse des thèmes puisse parfois submerger, ce roman baroque ne manque pas d'audace et offre une vision captivante de la société écossaise. S.B.



★★★★☆
PLAN AMÉRICAIN
SETH GREENLAND
320 P., PICCOLO, 12 €

Dans le New York des années 1970, Pablo, un jeune cinéphile juif, rêve de devenir réalisateur. Il s'associe à Jay, un héritier de l'immobilier, pour produire un film en pleine vague de « blaxploitation ». Ce projet permettra à Avery, une actrice noire, de décrocher un rôle majeur. Le roman explore les dilemmes identitaires dans une ville bouillonnante. À travers des personnages attachants et une plume acérée, Seth Greenland offre une satire lumineuse sur les rêves brisés et les illusions de la jeunesse. S.B.

★★★★☆
AMERICAN MOTHER
COLUM MCCANN, AVEC DIANE FOLEY
264 P., 10/18, 8,30 €

Dans ce texte à la fois littéraire et documentaire, McCann s'intéresse à la mère du journaliste James Foley, assassiné par Daech, qui eut le courage de se confronter à l'un des bourreaux de son fils, alors incarcéré. Et l'on est ébloui par le portrait de cette femme profondément croyante, qui dut subir, outre la mort de son fils, la diffusion des images de son martyre, et l'indifférence des institutions américaines. S.B

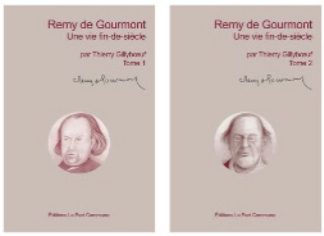
THIERRY GILLYBŒUF

Une vie de papiers

Figure de la littérature fin-de-siècle révérée par un cercle d'aficionados, Remy de Gourmont fait l'objet d'une impressionnante biographie en deux tomes.

On parle souvent de travail d'une vie pour évoquer des œuvres au long cours, mais l'expression est à prendre ici au pied de la lettre : Thierry Gillybœuf a consacré plus de vingt ans à cette biographie *Remy de Gourmont. Une vie fin-de-siècle,* qui paraît aujourd'hui en deux tomes assortis de milliers de notes et de deux cahiers iconographiques. Disons-le d'emblée, cet ouvrage touffu ne se lit pas tout à fait comme un roman ; pour les amateurs de Gourmont et de littérature fin-de-siècle, en revanche, il constituera un outil de travail irremplaçable, appuyé sur une documentation impressionnante. Correspondances, livres de souvenirs, journaux littéraires, articles de presse français et étrangers, il n'est pas une source que Gillybœuf n'ait dépouillée et exploitée pour reconstituer minutieusement la vie de son auteur, presque au jour le jour. Était-il bien raisonnable de se donner toute cette peine pour un écrivain que ne lit plus aujourd'hui qu'une poignée d'aficionados, demanderont les sceptiques ? Assurément : si le nom de Gourmont est un peu effacé de nos jours, la place qu'il a occupée dans la littérature de son temps fut considérable. Maître à penser, incarnation de « l'esprit » fin-de-siècle, du mouvement symboliste et du Mercure de France alors en pleine gloire, Gourmont était incontournable. Preuve de son influence, certains à l'époque réclamèrent qu'on lui décerne le Nobel ! Ce n'est pas par hasard si Gide et la jeune NRF s'en prendront à lui dans les années 1910, afin de marquer leur volonté de rupture avec la génération précédente, qu'il incarnait mieux que quiconque…

L'une des gageures du travail de Gillybœuf tient au fait que la vie de Gourmont est pauvre en événements : homme d'étude et de cabinet, cloîtré la plupart du temps du fait de sa mauvaise santé et du lupus qui lui ravage le visage à partir de 1891, Gourmont consacre son existence aux idées et à la littérature. C'est pourquoi il est surtout question dans ces deux tomes de livres, d'articles, de lettres et d'opinions, comme si la vie de l'auteur s'était déroulée pour l'essentiel dans un monde de papier. De quoi justifier le mot de Larbaud selon qui l'essentiel de la biographie d'un écrivain, c'est la liste des livres qu'il a lus. ■ **Bernard Quiriny**



★★★★☆
REMY DE GOURMONT, UNE VIE FIN-DE-SIÈCLE
THIERRY GILLYBŒUF
TOME 1, 644 P., 28,90 €,
ET TOME 2, 682 P., 28,90 €,
LA PART COMMUNE

Montesquieu au carré

Coïncidence ou compétition ? À moins que ce ne soit l'irrépressible souci mémoriel de célébrer le 270e anniversaire de sa disparition ? En trois mois sortent deux éditions de Montesquieu dans deux collections labourant le même sillon. « Bouquins » offre un recueil plus ou moins intégral accompagné de préfaces, « Quarto » une édition plus thématique et augmentée de ce toujours remarquable « Vie et œuvre », devenu marque de fabrique de la collection. Ce dernier est sorti le premier. Il propose une belle édition de *L'Esprit des lois* et de son petit frère *Défense de L'Esprit de lois*, présentée dans un élégant coffret et agrémentée d'un texte éclairant de Dany Laferrière qui nous entraîne dans le Haïti de l'esclavage pour mieux faire valoir l'universalité de Charles-Louis de Secondat, baron de La Brède. Lisible et aéré, le recueil aide à replonger dans ce texte fondateur, dont on ne rappellera pas ici à quel point il a été important pour la construction de la pensée politique. À cette rigueur thématique, la collection « Bouquins » oppose le meilleur de ses *Textes politiques et fictions,* soit l'essentiel de l'œuvre de Montesquieu, à l'exception de quelques textes mineurs et du *Spicilège*, déjà présent dans la même collection. Présentée par Aurélia Gaillard et Catherine Volpilhac-Auger, cette édition plus compacte isole moins *L'Esprit des lois*. Rigueur de l'angle du choix d'un côté, profusion des textes de l'autre : espérons que le lecteur se sentira gagnant devant cette offre double. ■ **Hubert Prolongeau**

★★★★☆
DE L'ESPRIT DES LOIS
MONTESQUIEU
1120 P., QUARTO, 35 €

★★★★☆
L'ESPRIT DES LOIS, LETTRES PERSANES…
MONTESQUIEU
1600 P., BOUQUINS, 34 €

CÉCILE A. HOLDBAN/LA PART COMMUNE – HÉLÈNE DUFAU/WIKIPÉDIA

Qui veut faire l'ange…

Faut-il être dégoûté tout à fait de la fréquentation de nos semblables ? À lire Jacques Esprit, on pourrait le croire. Son unique ouvrage, rédigé en 1642 et tombé dans l'oubli, est en effet consacré à dénoncer l'hypocrisie qui infecte les rapports humains, y compris et surtout sous le masque de la bienveillance. *« Toutes les vertus retournées sous tous les angles, puis démontées, puis démolies, puis incendiées, puis rasées… »* C'est en ces termes que Pascal Quignard décrit le projet de *La Fausseté des vertus humaines*. La feinte est le naturel de l'homme. La vertu, c'est le paraître. Un stratagème comparable au camouflage de certains animaux, un masque sous lequel se dissimulent les bas instincts, l'intérêt et l'égoïsme. Notre moraliste ne laisse rien debout de nos illusions. Mais alors, seuls les pervers, les cyniques, les débauchés seraient-ils sincères ? Cela donnerait presque envie de renoncer à sa bonne éducation. Halte-là, nous dit Jacques Esprit. Une fois guéris de notre aveuglement, nous pouvons revenir aux valeurs véritables inspirées par la religion, comme la charité, l'humilité. *Happy end* qui faisait bien rire Voltaire sans rien enlever au caractère moderne de cet entrepreneur en démolitions. ■

Serge Sanchez

Peur sur la ville

De l'Anglais Thomas De Quincey (1785-1852), la postérité retint pour l'essentiel l'autobiographique et sulfureux *Confessions d'un mangeur d'opium anglais* – traduit par Alfred de Musset puis repris et commenté par Charles Baudelaire dans *Les Paradis artificiels* – ainsi que l'exquisément titré *De l'assassinat considéré comme un des beaux-arts*. Nulle trace de l'humour noir dont il fut l'un des précurseurs dans *Le Vengeur*, présenté ici dans une nouvelle traduction. Il y est question d'une ville universitaire de Prusse, devenue le théâtre d'une série de meurtres inexpliqués. Ont-ils à voir avec l'arrivée du jeune et richissime Maximilian Wyndham, vétéran anglais de Waterloo venu parfaire son éducation et sa rivalité avec Ferdinand von Harrelstein pour le cœur de la belle Margaret Liebenheim ? Didier Daeninckx vit dans ce texte bref au style impeccable *« l'invention littéraire du "serial killer," en 1838, soit trois ans avant le* Double assassinat dans la rue Morgue » d'Edgar Poe, lui-même admirateur de Quincey. Le lecteur de 2025 sera frappé par sa conclusion glaçante, rappel de sombres passions européennes toujours d'actualité. ■

Antoine Faure

L'astre de la Botte

Immense poétesse, vénérée en Italie, où elle a eu droit à des funérailles nationales à la cathédrale de Milan en 2009, Alda Merini reste inconnue en France. Qu'elle soit une femme, qu'elle ait vécu dans l'indigence, aux marges de la folie, peut l'expliquer en partie. *Confusion des étoiles* est un recueil posthume composé à partir de sa correspondance avec le poète et critique littéraire Oreste Macrì. On y trouve des lettres et des poèmes, mais aussi la relation de son amour envers Michele Pierri, son second mari. Cet ensemble est précédé d'auto-interviews extrêmement troublantes, qui font

mesurer la grandeur de cette poétesse qui vivait de plain-pied avec le mystère : *« Vous cohabitez avec quelqu'un ? — Il y a une seule personne qui est restée à mes côtés comme un ange gardien : la mort. — Et vous dialoguez avec elle ? — Non, la mort est un mystère. — Que voulez-vous dire par là ? — Je veux dire que la mort ne possède pas la parole. »*

Alda Merini disait que si la maladie mentale était un fardeau, elle était aussi un sacerdoce et un trésor. Reconnue par ses pairs dès ses débuts, à l'âge de 15 ans, elle fut célébrée entre autres par Eugenio Montale, Prix Nobel de littérature en 1975, ou Pasolini. D'un courage constant, cette résistante donnait à son art une fonction illuminante et subversive, mélange détonant qui est pour les poètes la sève même de ce monde. ■

S.S.

★★★★★
LA FAUSSETÉ DES VERTUS HUMAINES PRÉCÉDÉ DE ***TRAITÉ SUR ESPRIT***
JACQUES ESPRIT, PASCAL QUIGNARD
560 P., SÉGUIER, 22,90 €

★★★★☆
LE VENGEUR (THE AVENGER)
THOMAS DE QUINCEY
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR MARC VOLINE, 100 P., L'ARBRE VENGEUR, 8,50 €. EN LIBRAIRIES LE 7 MARS.

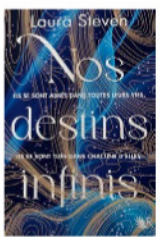
★★★★☆
CONFUSION DES ÉTOILES (CONFUSIONE DI STELLE)
ALDA MERINI
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR G. DUFAY ET A. DOMINICI, 240 P., SEGHERS, 16 €

PHILIPPE MATSAS/LEEXTRA/ÉDITIONTIONS SÉGUIER – NATIONAL PORTRAIT GALLERY/LONDRES – GIULIANO GRITTINI/WIKIPEDIA

Vies parallèles

Encore peu connue en France, Laura Steven – aussi publiée sous les pseudonymes Laura Salters ou Laura Kirkpatrick – rencontre déjà un franc succès en Grande-Bretagne grâce à ses romans pour jeunes adultes. *Nos destins infinis* et sa couverture psychédélique annoncent une étrange odyssée dans laquelle les existences se chevauchent sans se ressembler – ou presque. Le temps est bel et bien relatif sous la plume de l'écrivaine britannique, qui esquisse l'histoire d'amour d'Evelyn et Arden. Chacune des vies passées de l'adolescente s'est soldée par un amour puissant pour le jeune homme, mais la rengaine est toujours la même: elle décède des mains d'Arden juste avant son 18e anniversaire. Une nouvelle existence débute pour la jeune femme, qui a cette fois une autre bonne raison de rester en vie: sa sœur est atteinte d'une leucémie et sa survie dépend d'une greffe de moelle osseuse que seule Evelyn peut donner. Un dilemme s'impose. Elle ne doit pas retomber amoureuse d'Arden sinon son assassinat marquera également le décès de sa propre sœur. Si le texte rencontre quelques rares passages à vide, Laura Steven modèle admirablement cette intrigue pour en faire un récit improbable et original. ■ **Marie Jouvin**

EXTRAIT



★★★☆☆
NOS DESTINS INFINIS
(OUR INFINITE FATES)
LAURA STEVEN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR THIBAUD ELIROFF, 405 P., ROBERT LAFFONT, 19,90 €

Un fabuleux destin

« *J'ai jamais eu un seul jour de bonheur.* » Dickens peut aller se rhabiller… Maltraitée d'emblée, humiliée, abusée, mais dotée, par ailleurs, de ressources considérables, Sogolon, l'héroïne très dure à cuire de ce conte épique, apparaissait déjà dans *Léopard noir, loup rouge* – le premier tome d'une trilogie de « *sword and sorcery* » (« épée et sorcellerie ») africaine d'ores et déjà incontournable – sous les traits d'une vieille femme traçant des runes dans l'air. Cette fois, c'est à son existence entière que le Jamaïcain Marlon James s'attache, depuis son enfance misérable et sa fuite à Kongor (« *jaillie de la poussière* ») jusqu'à Dolingo en passant par Fasisi, où « *il y a trop à voir qu'elle n'a jamais vu avant* ». Que le lecteur, dont la bravoure et l'endurance seront dûment récompensées, se rassure: le roman s'ouvre sur des cartes et une liste de personnages – des repères bienvenus tant ce récit convulsé (l'histoire d'une quête, d'une ascension, d'une révolte, d'une vie) bouillonne et déborde. Ce n'est rien moins que le Continent noir qui est réinventé dans *La Sorcière de lune*, un monde de légendes, transpercé comme par une flèche d'or par le destin d'un personnage inoubliable. ■ **Fabrice Colin**

★★★★☆
LA SORCIÈRE DE LUNE
(MOON WITCH, SPIDER KING)
MARLON JAMES
TRADUIT DE L'ANGLAIS (JAMAÏQUE) PAR HÉLOÏSE ESQUIÉ, 720 P., ALBIN MICHEL, 25,90 €

Sœurs du futur

À l'heure où la science-fiction ne voit plus que par le prisme de la dystopie, devenue le fournisseur officiel du cinéma hollywoodien, il faut redoubler d'imagination pour renouveler le genre. Après s'être frottée, dans un brillant premier roman, à un sujet peu exploré, celui des nourritures du futur, en y apportant une réponse terrifiante mais jubilatoire, l'Argentine Agustina Bazterrica s'aventure avec *Les Indignes* en terrain conquis puisqu'elle se pique de religion, d'embrigadement et de sororité, s'inscrivant dans la lignée féministe et sanglante de *La Servante écarlate*. Avec ses femmes à coiffe blanche sur fond rouge, la couverture des *Indignes* laisse d'ailleurs peu de place au doute. À travers un journal, on découvre les détails du grand effondrement et on suit le quotidien d'un groupe de femmes qui vit en vase clos dans la « *Maison de la Sororité Sacrée* », dirigée par une sœur supérieure sadique, elle-même guidée par une puissance suprême, un « *lui* » invisible. Elles sont les « *indignes* » mais espèrent, à force de travail et de soumission, intégrer les rangs des « *illuminées* ». À moins que l'arrivée d'une nouvelle pensionnaire leur donne matière à rêver. Un conte postapocalyptique glaçant sur l'aveuglement des âmes esseulées et sur les rouages pervers de la servitude volontaire. ■ **Léonard Desbrières**

★★★☆☆
LES INDIGNES
(LAS INDIGNAS)
AGUSTINA BAZTERRICA
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ARGENTINE) PAR MARGOT NGUYEN BÉRAUD, 192 P., FLAMMARION, 21,50 €

ARAH DEANE,JROBERT LAFFONT – MARK SELIGER/ALBIN MICHEL – DENISE GIOVANELLI/FLAMMARION

CATHERINE DOYLE – ALICE DOZIER

À la croisée des mondes

Légendes celtiques, quête d'un élixir et sorcière passionnée de cuisine sont au programme d'ouvrages parfaits pour les jeunes lecteurs.

Il y a du Tolkien dans *La Fille roi du pays maudit*, cette histoire imaginée par l'Irlandaise Catherine Doyle (autrice des séries *Le Gardien des tempêtes* et *Twin Crowns*) faite de légendes celtiques, de magie et de créatures fantastiques. Pourtant, le roman commence de façon très classique, lorsque Amy et son frère Liam arrivent en vacances chez leur grand-mère dans une petite maison jaune du Connemara, dans l'ouest de l'Irlande. Le lendemain, le duo part pour une balade d'exploration et découvre une cascade qui coule à l'envers, de bas en haut. Poussés par leur sens de l'aventure, ils traversent le torrent, et c'est là que les ennuis commencent : Liam est enlevé par des cavaliers sans tête, soldats du grand méchant mage Tarlock, dont la magie noire régente le royaume. Amy n'a plus qu'un objectif : le sauver. Catherine Doyle livre un véritable *page-turner*, habile mélange d'aventure, d'humour et de folklore magique.

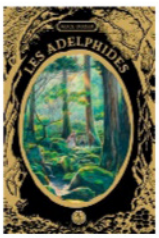
DES DÉCORS ENVOÛTANTS

À l'image de Catherine Doyle, Alice Dozier semble elle aussi avoir coché toutes les cases de la fantasy pour composer *Les Adelphides*, et c'est terriblement efficace : le récit est donc fait là encore de traditions, de tribus, d'une malédiction et, surtout, d'une quête, en l'occurrence d'un élixir, dans des décors envoûtants (d'une forêt ancienne à une île volcanique). Nos trois personnages principaux, Myosotis, Saïcha et Riméane, sont des enfants de meunier. Ils viennent d'être sélectionnés pour concourir aux Adelphides, une sorte de tradition annuelle dans le royaume de Terredil. Problème : ils ne sont pas issus d'une grande lignée, contrairement aux autres concurrents qui voient, d'un mauvais œil, ce trio débarquer de sa campagne. D'autant qu'ils héritent d'une mission importante : sillonner le royaume en quête de trois ingrédients pour préparer un élixir qui lèvera la malédiction pesant sur la reine Ysée. Ajoutez à cela une princesse rebelle, Hélix, qui s'oppose à son roi de père, et vous obtenez un roman de fantasy passionnant, à hauteur des préoccupations des adolescents d'aujourd'hui.

Enfin, dans un autre style mêlant gothique et esthétique manga, l'Américaine Haley Newsome, star des réseaux sociaux (avec ses 2 millions d'abonnés sur YouTube, 300 000 sur Instagram et 100 000 sur Twitch), décline sa petite Planchette en bande dessinée. (*Planchette, sorcière culinaire,* Bliss Éditions, à partir de 9 ans). La jeune sorcière, davantage passionnée par la cuisine que par l'exorcisme, déménage et se retrouve dans une maison hantée. Elle va devoir se « former » pour exorciser la maison. À découvrir ! ■

Mathieu Charrier

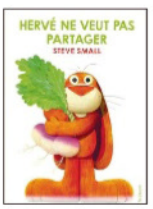
★★★★☆
LA FILLE ROI DU PAYS MAUDIT (THE LOST GIRL KING)
CATHERINE DOYLE
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR ÉRIC MOREAU, 352 P., BAYARD JEUNESSE, 14,90 € (À PARTIR DE 10 ANS)



★★★☆☆
LES ADELPHIDES
ALICE DOZIER
480 P., ACTES SUD JEUNESSE, 16,80 € (À PARTIR DE 13 ANS)

Sacré Hervé !

Un livre aux magnifiques illustrations pour faire réfléchir les plus jeunes à la question du partage. Hervé est un lièvre qui vit au fond des bois et cultive ses navets qu'il garde précieusement. Un jour, une famille de petits lapins s'installe juste à côté de chez lui et vient lui réclamer quelques légumes le temps de prendre ses marques : Hervé refuse. La famille se lance alors dans la culture des carottes. Mais quelque temps plus tard, lorsqu'un sanglier menace de tout dévorer, Hervé va découvrir que le partage peut apporter beaucoup de réconfort… ■ **M.C.**



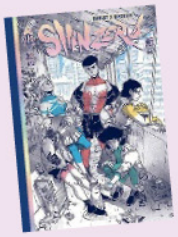
★★★★☆
HERVÉ NE VEUT PAS PARTAGER (THE HARE WHO WOULDN'T SHARE)
STEVE SMALL
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR EMMANUELLE BEULQUE, 32 P., SARBACANE, 15,50 € (À PARTIR DE 3 ANS)

JULIA DUNIN PHOTOGRAPHY - DR/ACTES SUD

ET AUSSI...

★★★★☆
SHIN ZERO (T. 1)
MATHIEU BABLET, GUILLAUME SINGELIN
216 P., RUE DE SÈVRES, 13,90 €

Quand deux auteurs stars de la science-fiction biberonnés au manga se retrouvent, le résultat est enthousiasmant. Mathieu Bablet (auteur de *Carbone et Silicium*) et Guillaume Singelin (auteur de *Frontier*) réinterprètent ici la légende japonaise des Sentaï : ces super-héros en costumes moulants qui luttent contre toutes sortes de monstres pour sauver la Terre.



Les Français les ont découverts dans les années 1980 à travers *Bioman* ou leurs cousins américains, les Power Rangers. Dans *Shin Zero*, quelques jeunes Sentaï se retrouvent déclassés et assurent des petits boulots mal payés, trouvés par l'intermédiaire d'une appli. Une réflexion sur la jeunesse désabusée d'aujourd'hui. La série est prévue pour trois tomes. **M.C.**

★★★☆☆
CHI. UNE VIE DE CHAT EN FRANCE
KONAMI KANATA, CATHERINE BOUVIER
64 P., GLÉNAT, 9,50 €. EN LIBRAIRIES LE 5 MARS

Depuis maintenant six ans, les lecteurs français suivent les aventures de Chi, un petit chaton trop mignon, et partagent son quotidien à travers les séries *Chi mon chaton* (4 tomes) puis *Chi. Une vie de chat* (12 tomes). À la fin du dernier opus, Chi et sa famille déménageaient en France et l'on retrouve donc notre petite boule de poils très à l'aise sur les toits de Paris, après tout, le langage des chats est universel. Pour ce *« one shot »*, Konami Kanata s'est fait aider par une autrice française afin de retranscrire au mieux notre culture et les paysages parisiens. À ronronner de plaisir (alors que la série animée est toujours disponible sur Netflix). **M.C.**

NATSUO SEKIKAWA
JIRŌ TANIGUCHI

Dessine-moi le Japon littéraire

Les éditions Casterman poursuivent leur très réussie réédition d'*Au temps de Botchan*, narrant l'histoire du pays à travers ses grands écrivains du XXe siècle.

En 1905, le Japon sort victorieux de sa guerre contre la Russie, s'ouvrant dans le même temps à l'Occident. L'écrivain Natsume Sôseki se lance alors dans l'écriture d'un roman qui va devenir un best-seller mondial : *Botchan*. C'est ce romancier que nos deux auteurs, Natsuo Sekikawa au scénario et Jirō Taniguchi au dessin (célèbre notamment pour son *Quartier lointain*) ont choisi comme fil conducteur de leur série en cinq volumes, *Au temps de Botchan*, débutée à la fin des années 1970, et dont la réédition du troisième tome dans le sens de lecture original vient de sortir. À partir de ce point de départ, le duo tisse une fresque foisonnante sur la vie littéraire de cette époque, et dresse le portrait des pères fondateurs de la littérature japonaise, notamment Futabatei Shimei (dont le roman *Nuages flottants*, bien qu'inachevé, est considéré comme le premier roman moderne japonais) ou Takuboku Ishikawa (surnommé « le Rimbaud japonais »). À la lecture de cette série poétique et très contemplative, le plaisir est double : redécouvrir des dessins du maître Taniguchi et s'extasier devant le foisonnement de la société japonaise de cette époque, en pleine mutation. ■

Mathieu Charrier

★★★★★
AU TEMPS DE BOTCHAN (T. 3)
NATSUO SEKIKAWA, JIRŌ TANIGUCHI
TRADUIT DU JAPONAIS PAR ÉMILIE NOGARO, 312 P., CASTERMAN, 22 €. EN LIBRAIRIES LE 19 MARS.

Chaperlipopette !

Tatari n'est pas un chat comme les autres : c'est un yôkai, un être métamorphe qui, il y a mille ans, terrorisait la ville de Kyoto avant que des prêtres le condamnent à errer sous la forme d'un chat. Lorsque le jeune garçon qui l'a recueilli et nourri est retrouvé assassiné, Tatari décide de prendre son apparence afin de retrouver son tueur et de le venger. Tatari ne se doute pas qu'il va se retrouver au milieu d'une guerre des gangs mêlant yakuzas fratricides et esprits malfaisants. À la fois récit de vengeance et quête rédemptrice d'un ancien démon se découvrant une humanité, *Tatari* réussit d'emblée son pari de susciter de l'empathie pour un personnage qui en manque cruellement. Tour à tour drôle et cruelle, violente et douce, cette série en six volets se dévore de la première à la dernière page grâce à son rythme haletant et à son personnage-titre à la fois cynique et pragmatique. Original, *Tatari* revigore la figure du yôkai, autrefois incomprise et faisant désormais partie intégrante de la culture populaire japonaise. ■

Ilan Ferry

★★★★★
TATARI (T. 1)
WATARI
TRADUIT DU JAPONAIS PAR THIBAUD DESBIEF, 208 P., GLÉNAT, 7,20 €

BOTCHAN NO JIDAI © PAPIER/JIRO TANIGUCHI, NATSUO SEKIKAWA, 2021.

ANDRÉS GARRIDO

Mise à flot salutaire

Carcoma remet le coup de crayon au centre du village. Et au centre d'un album qui plonge dans les grandes eaux de l'imaginaire. Ça fait du bien.

Un pas de côté. Face à tous ces albums qui creusent le sillon de la bande dessinée documentaire, autobiographique, familiale, politique, sociologique ou historique (ouf !), il faut régulièrement mettre en avant un travail graphique exemplaire. Là où le coup de crayon dit (presque) tout, là où le trait construit un imaginaire, là où l'ampleur du geste artistique suffit aux applaudissements. *Carcoma,* de l'Espagnol Andrés Garrido, est de ceux-là. Le titre fait référence au nom d'un navire de pirates condamnés à naviguer sur les mers sans pouvoir toucher la terre ferme ; ils sont tous hantés par les fantômes de leurs crimes et aspirent, selon les cas, au rachat, à la rédemption ou à la mort. L'errance, au souffle métaphysique, dure des jours et des lunes, mais l'irruption sur le pont d'une créature, inquiétante ou bienfaisante, on ne sait trop, va bouleverser ce voyage sans fin.

Andrés Garrido est un jeune auteur qui s'attaque ici à son premier album solo, et ses influences sont aussi évidentes qu'assumées : le long nez du capitaine colérique du *Carcoma* rappelle celui de Gus, le héros d'une série d'albums signés Christophe Blain, et Sfar n'est pas loin non plus. Soit. Et pourquoi pas. On a bien vu des auteurs imiter Hergé ou singer Franquin. Ce qui importe ici, c'est l'univers que crée Garrido, son crayon en main. Un univers onirique qui flirte avec l'art du conte fantastique. C'est tempétueux et furieux. Si l'intrigue se maintient à flot, le dessin accapare quasi tout l'espace, ce qui vaut félicitations. ■

Éric Libiot

★★★★☆
CARCOMA (ID.)
ANDRÉS GARRIDO
TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR ÉLOÏSE DE LA MAISON, 176 P., DUPUIS, 27,95 €

ANDRES GARRIDO/DUPUIS 2025

3 ALBUMS EN PLUS

★★★☆☆
BABOUCHKA & DEDOUCHKA. SURVIVRE ET S'AMUSER AU PAYS DES SOVIETS
EMMA SINIAVSKI
128 P., SARBACANE, 22 €

Dans la famille BD familiale, voilà le grand-père : Andreï Siniavski, écrivain soviétique et survivant du goulag dans les années 1960. Si sa petite-fille ne l'a pas connu, elle en fait le portrait. Sujet classique ? Sans doute. Mais Emma Siniavski a la bonne idée d'adopter un graphisme original : un trait très fin, un dessin simple, une mise en page libérée au service d'une existence sombre et chaotique. Cette opposition, comme une rupture de ton, donne sa force et sa singularité à cet album. E.L.

★★★☆☆
LES JARDINS INVISIBLES
ALFRED
160 P., DELCOURT/SHAMPOOING, 16,50 €

La collection « Shampooing », dirigée par Lewis Trondheim, propose aux auteurs de raconter des lieux personnels et intimes. Ces *Jardins invisibles* en sont un bon exemple : instants fugaces, souvenirs ravivés, plongées en enfance… Alfred croque joliment et se délecte de partager ces moments qui ne sont pas grand-chose, mais qui sont parfois tout. En une page, deux ou cinq, Alfred joue les modestes mais parvient aussi, à travers de petits événements, à raccommoder les fils de la vie. E.L.

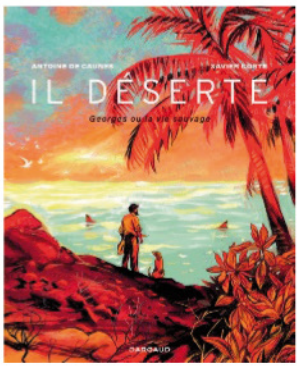
★★★☆☆
BEN BARKA. LA DISPARITION
DAVID SERVENAY, JACQUES RAYNAL
160 P., FUTUROPOLIS, 23 €

L'affaire Ben Barka ravive des souvenirs très lointains : opposant du roi Hassan II, cet homme politique a disparu en octobre 1965. Qui ? Comment ? Pourquoi ? Le secret reste bien gardé, soixante ans plus tard. David Servenay, journaliste et cofondateur de *La Revue dessinée,* prend la plume, avec Jacques Raynal au crayon, pour rouvrir cette enquête passée sous le tapis. Noir et blanc sans fioritures, faits précis, récit informé : le dossier n'est pas clos, mais les auteurs l'exposent parfaitement. Effarant et passionnant. E.L.

Antoine de Caunes, Xavier Coste

Il déserte. Georges ou la vie sauvage

Cette histoire (vraie) méritait d'être racontée. Et dessinée. Il n'est pas si courant qu'un homme décide de jouer volontairement à Robinson Crusoé pendant un an sur une île déserte des Marquises, laissant femme et enfant à leur sort, et que cet enfant, devenu grand, replonge dans les archives paternelles pour raconter cette aventure humaine hors du commun (des mortels). L'homme qui s'est retiré (un temps) du monde, en 1962, s'appelait Georges de Caunes et son fils, Antoine ; homme aux talents multiples, ci-devant coscénariste de cet album. Le récit s'articule en différents points de vue : Georges sur son île, le jeune Antoine triste comme une pierre, le « vieil » Antoine qui se souvient. Photos, carnets de bord, enregistrements : Antoine de Caunes a tout mis sur la table pour organiser le récit, qui alterne avec fluidité les lieux et les époques, avant de les livrer à Xavier Coste, auteur de l'adaptation très réussie de *1984* d'Orwell. Le dessinateur est à son aise et l'on devine, à regarder ses grandes planches d'une page, son trait précis, ses envolées imaginaires, qu'il a pris beaucoup de plaisir à raconter cette aventure. Il s'applique à coller à l'homme et à son chien (important, ça, le chien Eder) pour rendre compte de l'expérience humaine (c'en est véritablement une), mais se permet de magnifiques pas de côté graphiques et poétiques. Quant à Antoine, il a rassemblé les pièces manquantes d'un puzzle affectif. *Île déserte* pour boîte à souvenirs remplie. ■ **Éric Libiot**



IL DÉSERTE. GEORGES OU LA VIE SAUVAGE
ANTOINE DE CAUNES, XAVIER COSTE
208 P., 30 €. COPYRIGHT DARGAUD.
EN LIBRAIRIES LE 28 MARS.

BIOS EXPRESS

XAVIER COSTE

Né en 1989 à Bayeux (Normandie), il fait des études d'arts graphiques à Paris puis devient illustrateur, notamment chez Ankama – son site personnel en propose régulièrement. Côté bande dessinée, il traite des grandes biographies : *Egon Schiele, vivre et mourir* et *Rimbaud l'indésirable*. Il a aussi adapté des romanciers : Henri Bosco avec *L'Enfant et la Rivière*, et George Orwell avec *1984*, dont il a imaginé une suite, *1985*. En 2021, il obtient le prix Albert-Uderzo de la meilleure contribution au 9e art.

ANTOINE DE CAUNES

Né en 1953, il est le fils du journaliste Georges de Caunes et de l'animatrice télé Jacqueline Joubert. Il a touché à tout dans le domaine des écrans de toutes tailles. Animateur et présentateur télé de *Chorus, Rapido, Les Enfants du rock,* il forme avec José Garcia un inoubliable duo dans *Nulle part ailleurs.* Il a réalisé quatre films pour le cinéma, dont *Les Morsures de l'aube* et *Coluche. L'histoire d'un mec.* Il a aussi été acteur *(L'homme est une femme comme les autres)* et auteur *(Dictionnaire amoureux du rock, Perso).*

RITA SCAGLIA/DARGAUD

XAVIER COSTE/DARGAUD 2024

XAVIER COSTE/DARGAUD 2024

XAVIER COSTE/DARGAUD 2024

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

JOHANN CHAPOUTOT

Les apprentis sorciers du nazisme

Dans *Les Irresponsables*, l'historien montre que, à rebours d'une légende tenace, Hitler n'est pas arrivé démocratiquement au pouvoir mais à la suite d'un enchaînement diabolique de basses intrigues et de calculs foireux d'une classe politique à la dérive. Une leçon à méditer.

C'est avec satisfaction que le 30 janvier 1933, l'ex-chancelier du Reich Franz von Papen – issu du Zentrum, le parti catholique de centre droit ayant jusqu'alors dominé la vie politique de la république de Weimar avec les sociaux-démocrates du SPD –, présenta à la presse son nouveau gouvernement « Hitler-Papen ». Certes, il avait dû céder sa place au futur Führer, mais il restait vice-chancelier. Et, dans son équipe, on ne trouvait que deux ministres issus du NSDAP, le parti nazi, dont un sans portefeuille (Hermann Goering) et un seul autre « actif », chargé de l'Intérieur. Pour le « baron Papen », ainsi qu'il se faisait appeler alors qu'il n'en avait pas le titre, le piège était parfait : au pouvoir, ces gueux de nazis montreraient vite leur incompétence crasse ; et les électeurs qui avaient déserté le Zentrum au profit du NSDAP reviendraient au bercail. Ainsi pourrait-on stabiliser, en le redynamisant, un gouvernement de droite nationale respectable, favorable aux intérêts des patrons et de la classe dominante.

Comme on le sait, il n'en fut rien : après avoir placé leurs affidés aux postes stratégiques de l'État, les nazis, à la suite du trouble incendie du Reichstag, interdirent le KPD, le parti communiste, puis le SPD, et enfin tous les autres partis à l'exception du leur. Un an et demi plus tard, la société mise au pas, la démocratie n'était plus qu'un souvenir, et Papen démissionnait. Les nazis le nommèrent alors ambassadeur à Vienne puis à Ankara : il s'éteignit paisiblement en 1969 à 90 ans sans avoir jamais été vraiment inquiété. Or, c'est bien lui qui, en interaction avec le personnel de la république de Weimar, fut le fourrier du plus grand désastre politique de l'ère moderne.

Pour le comprendre, Johann Chapoutot reprend, dans *Les Irresponsables*, l'histoire de cette république aujourd'hui honnie mais au départ prometteuse, sinon qu'elle était affectée comme la nôtre – la Constitution de 1958 est un décalque de celle de Weimar – d'une double légitimité, parlementaire et présidentielle, propice à l'instabilité. Quasi à chaque page de ce récit surgissent des parallèles avec notre situation actuelle. La difficulté de cette période venait en effet aussi de la division de l'électorat en trois grands blocs irréconciliables égaux : l'extrême droite, le centre et la gauche. Il s'ensuivit une suite ahurissante de lois passées grâce à un analogue à notre 49-3, de censures de cabinets minoritaires, de dissolutions du

Parlement et de consultations électorales – pas moins de cinq la seule année 1932 !

La question était de savoir quelle place accorder à ces nazis qui progressaient de vote en vote et terrorisaient les rues avec leur milice prolétarienne. Or, jamais avant de s'ériger, une fois au pouvoir, en parti unique, le NSDAP n'atteignit la majorité. Il culmina en juillet 1932 avec 37,3 % des voix ; mais, dès le mois de novembre suivant, il en perdait 4 % et 34 sièges de députés. Face à ce recul, le parti oscilla. Et l'on parlait d'une possible scission emmenée par son numéro deux, le charismatique Gregor Strasser, un nazi anticapitaliste de la première heure qui, contre le « tout ou rien » droitiste de Hitler, prônait une participation au dernier gouvernement « social » du général von Schleicher. Finalement, Strasser s'en abstint, provoquant, au bout de deux mois, la chute de cette ultime tentative politique, mais Hitler ne lui en sut aucun gré : il le fit liquider en juin 1934 lors de la Nuit des longs couteaux.

C'est paradoxalement ainsi, au moment même où Hitler semblait avoir perdu la main, que Papen réussit, par une série d'intrigues de couloir, à convaincre le président du Reich, le sénile maréchal von Hindenburg, qui n'avait que mépris pour le « *petit caporal bohémien* », de le propulser au pouvoir, selon le « *pari* » évoqué. Non seulement donc, jusqu'au dernier instant, le IIIe Reich aurait pu être évité, mais toute la classe politique allemande participa à des degrés divers à la curée : les conservateurs en s'alliant aux nazis au nom d'une « *union des droites* » (*sic*) ; le SPD en soutenant comme « *moindre mal* » (*re-sic*) la politique de rigueur des cabinets Brüning de mars 1930 à mai 1932, ce qui le coupa des classes populaires ; le KPD, enfin, en rejetant tout dialogue. Mais c'est bien l'« *extrême centre* » de Papen qui fut le véritable « *idiot utile* » du nazisme, avec son « *libéralisme autoritaire* » couplé, par électoralisme, à des mesures ultraréactionnaires. S'y ajoutèrent, dans l'abandon de tout principe moral, de rances ambitions personnelles et une sous-estimation de Hitler frisant la complaisance. Mais, comme le dit la formule, toute ressemblance avec des faits présents ou à venir ne saurait être que pure coïncidence… ■

Patrice Bollon

EXTRAIT

★★★★★

LES IRRESPONSABLES. QUI A PORTÉ HITLER AU POUVOIR ?

JOHANN CHAPOUTOT

304 P., GALLIMARD, 21 €

Traître de l'extrême

Le 5 janvier 1941, Léon Degrelle tient un meeting devant 5 000 spectateurs. Dans une ambiance exaltée, ce tribun belge ultranationaliste s'écrie : « *Heil Hitler !* » Ce salut le place en pointe parmi les extrémistes wallons pour devenir l'un des représentants du nazisme en Belgique. Après le début de l'offensive allemande contre l'Union soviétique, il prône une légion wallonne dans laquelle il s'engage comme soldat, mitrailleur. En 1943, ses hommes et lui constituent la SS-Sturmbrigade Wallonien (5e brigade d'assaut Wallonie). Il rêve de devenir le gouverneur d'une Bourgogne reconstituée au service du IIIe Reich, et dominant une partie de l'ancienne France. *Léon Degrelle*, remarquable biographie de Frédéric Saenen, éclaire la conversion de ce nationaliste en traître pro-allemand. Degrelle finit sa vie dans un long exil espagnol, ruminant les chimères d'un hitlérisme kitsch. Lamentable tueur, y compris de l'amant de sa femme, son pire crime reste de n'avoir pas compris combien l'utopie nazie était mortifère pour cette Belgique qu'il disait aimer. ■

Fabrice d'Almeida

★★★★☆

LÉON DEGRELLE

FRÉDÉRIC SAENEN

368 P., PERRIN, 24 €

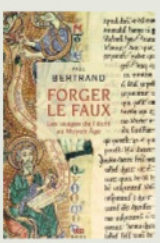
AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Xavier Le Clerc

De l'apocryphe médiéval aux infox

Dans le fascinant *Forger le faux. Les usages de l'écrit au Moyen Âge*, l'historien belge Paul Bertrand, grand spécialiste des cultures graphiques et textuelles à l'époque médiévale, analyse le rôle de la forgerie à travers une trentaine d'exemples, parmi lesquels la fausse donation de Constantin, les évangiles apocryphes, les hagiographies, les reliques douteuses ou encore les milliers de chartes falsifiées. Cet essai, qui s'articule en trois parties comme le triptyque d'un *« tableau d'autel »*, retrace l'évolution de notre rapport au faux. Le premier volet nous plonge essentiellement dans la manipulation théologique et des documents, avant le xe siècle. *« On injecte du fictionnel partout. Les hommes et les femmes du viiie et du ixe siècle s'en emparent, il nourrit leur vision du monde et renforce leur adhésion au christianisme »*, explique le professeur de l'université catholique de Louvain. Ainsi, le droit canon justifie la forgerie notamment *« des documents diplomatiques »*, si elle reste conforme au *« plan divin »*. Le volet central, qui s'étend jusqu'au xiie siècle, outre les thèmes *« diplomatiques, hagiographiques, mais aussi littéraires et épistolographiques »*, est dominé par la légende. Enfin, le troisième volet, celui de *« l'enfer pour les faussaires »*, condamne le faux. À notre époque de la *« post-vérité »* ou des *fake news*, cet essai nous interroge sur sa viralité, devenue un *« enjeu social majeur »*.



★★★★★

FORGER LE FAUX. LES USAGES DE L'ÉCRIT AU MOYEN ÂGE

PAUL BERTRAND

520 P., SEUIL, 25,90 €

QUE VAUT ?

LA SPLENDIDE PROMESSE DE DANIÈLE SALLENAVE

« Je suis et je serai toujours une petite républicaine des années d'après-guerre, nourrie dès l'enfance des symboles de la République, de son histoire et de ses mythes », **prévient d'emblée la plus qu'octogénaire essayiste Danièle Sallenave dans cette somme de 500 pages qu'elle consacre à son parcours de vie. Parcours forcément riche et instructif pour ceux et celles qui s'interrogent sur l'évolution depuis la Libération de « l'esprit du temps », particulièrement celui de la gauche intellectuelle. L'académicienne nous conte la vie d'une fille d'instituteurs angevins douée pour les études qui monte à la capitale et va de découverte en découverte *« inouïes »* (le cinéma d'auteur, le théâtre populaire, les expos, les cafés du Quartier latin où l'on refait la révolution…), mais c'est aussi une vie marquée par les préjugés et les injustices de l'époque : la domination masculine, le sexisme, le racisme, et même l'enseignement d'antan, dit « républicain », trop *« axé sur le passé »* et *« posant les bases d'une hiérarchie implacable ».* Inconditionnelle de la méritocratie, Danièle Sallenave n'a pas de mots moins durs pour l'enseignement d'aujourd'hui, dont elle n'élude pas la responsabilité de sa famille politique dans son *« effondrement ».* Cette *Splendide Promesse,* où l'on croise Kundera, Sartre, le mur de Berlin, Marcel Paul, Israël et les *« Territoires perdus de la République »,* se clôt sur l'affirmation du lien irréfragable qui existe entre « émancipation » et « instruction ». On abonde.**

Jean-François Paillard

★★★★☆

LA SPLENDIDE PROMESSE. MON ITINÉRAIRE RÉPUBLICAIN

DANIÈLE SALLENAVE

528 P., GALLIMARD, 24 €.
EN LIBRAIRIES LE 6 MARS.

MYRIAM ACKERMANN-SOMMER

L'orthodoxie à l'assaut des réseaux

La femme rabbin représentante du courant orthodoxe moderne de France s'appuie sur la culture du judaïsme pour tendre un miroir à ces *Nouveaux Moutons de Panurge* qui fleurissent sur Internet.

Quand certains perdent leur vie à la gagner, d'autres passent leur temps à le perdre. C'est du moins le constat que dresse Myriam Ackermann-Sommer dans son livre *Les Nouveaux Moutons de Panurge*, qui s'appuie à la fois sur une impressionnante culture du judaïsme et sur sa connaissance empirique de notre monde tel qu'il va, celui de *« l'âge de l'hyperconnexion »*, des écrans et du zapping. Exercice de pure intelligence que de lier l'un à l'autre pour cette jeune femme née en 1996, normalienne, agrégée d'anglais, première « rabbanite » de la communauté moderne orthodoxe de France, dans laquelle elle s'est investie avec son mari, Émile Ackermann, lui aussi rabbin. Ensemble, ils ont fondé la communauté juive Ayeka. Septième femme à être ordonnée en France, elle est néanmoins la seule qui ne soit pas libérale. Son positionnement si singulier, entre deux sensibilités, traditionnelle et moderne, rappelle dès lors l'étroit chemin qu'elle trace entre deux mondes que tout oppose pour développer ses idées.

Son point de vue est le suivant : *« Bien loin des poncifs sur la religion comme source de confort moral et spirituel, nous gageons que les textes plurimillénaires* […] *ont beaucoup à nous apprendre sur la pensée en tant qu'elle se nourrit de questionnements, d'incertitudes, de conflits. »* Le temps perdu, le loisir, l'esprit grégaire : autant de points abordés dans un ouvrage dense et exigeant, mais qui se laisse pourtant lire d'une traite, tant Myriam Ackermann-Sommer sait rendre communicative sa soif de découvrir et d'approfondir. En étayant son raisonnement avec des références tirées des textes saints, de l'histoire juive ou des écrits rabbiniques récents, elle confronte la longue mémoire au règne de l'immédiateté. Sans faire plier TikTok ou Instagram, car

ROBERTO FRANKENBERG/ALBIN MICHEL

là n'est pas son ambition, elle en pointe les limites et dévoile l'atteinte faite à la liberté, dans l'aveuglement collectif des réseaux, des bulles et des commentaires. *« Nos forums n'ont rien inventé,* affirme-t-elle. *Nous connaissons par le Talmud les brocards et les piques, mais aussi leur sanction, allant parfois jusqu'à l'exclusion »,* tandis qu'à la connexion permanente elle oppose le shabbat. Sans oublier de conclure que *« lever les yeux, c'est déjà être libre ».* ■

Solange Bied-Charreton

EXTRAIT

★★★★☆

LES NOUVEAUX MOUTONS DE PANURGE

MYRIAM ACKERMANN-SOMMER

176 P., ALBIN MICHEL, 17,90 €

Montre-moi ce que tu portes…

L'habit ne fait pas le moine ? Si, très souvent, même. « *Investissements symboliques* », selon Lucie Bargel et Muriel Darmon, qui font paraître *Les Habits du social*, ils impriment sur le monde, de manière ostentatoire, la manière dont on s'y positionne, consciemment ou non. Ce solide recueil d'enquêtes s'appuie sur l'histoire sociale pour démontrer ce que le sociologue américain Thorstein Veblen affirmait déjà dans sa *Théorie de la classe de loisir*, en 1899, à propos de la consommation vestimentaire : qu'elle est un véritable moyen d'expression des individus ou des groupes. Ainsi en est-il du port du pantalon par les femmes, devenu un « *objet politique* ». Bourdieu en embuscade, on décèle les valeurs et les antivaleurs des différents groupes sociaux, l'affirmation d'un sentiment d'appartenance, la recherche de respectabilité. C'est particulièrement le cas avec le port d'un uniforme, qui vient également modifier le rapport au corps. Et dans la stratégie de séduction électorale aussi, le vêtement a son mot à dire. L'analyse des standards vestimentaires de Marine Le Pen est de ce point de vue éloquente et affiche le dilemme de l'héritière élue par les classes populaires. Brillant. ■

S.B.-C.

★★★☆☆
LES HABITS DU SOCIAL
LUCIE BARGEL, MURIEL DARMON
112 P., PUF, 11 €

Le grand capital en somme

Certaines marques nous accompagnent du berceau à la tombe. Elles structurent notre consommation mais aussi, souvent, nous emploient. Elles sont même parfois plus puissantes que des États. Malgré cela, il n'existe pas beaucoup de livres sur elles. *Multinationales*, une encyclopédie de près de 900 pages réalisée par une soixantaine de spécialistes, universitaires et journalistes, comble ce manque. Elle est divisée en cinq parties, correspondant aux mutations majeures du capitalisme, où l'on apprend tout de l'histoire de ces groupes industriels et/ou commerciaux qui se définissent par leur « *extraterritorialité* », intervenant sur plusieurs continents à la fois. Et c'est une lecture passionnante : la mutation d'ex-compagnies coloniales en empires mondiaux ; la collusion des grands konzerns sidérurgiques, pharmaceutiques et médiatiques avec les régimes totalitaires, etc. Aujourd'hui, enfin, l'ultra-domination des Gafam états-uniens concurrencée par leurs homologues chinois, indiens ou d'ailleurs. Certains regretteront l'absence d'une réflexion plus théorique, l'ouvrage privilégiant les récits. Mais, comme le disait Wittgenstein, une bonne description ne vaut-elle pas toutes les analyses abstraites ? ■

Patrice Bollon

★★★★☆
MULTINATIONALES. UNE HISTOIRE DU MONDE CONTEMPORAIN
OLIVIER PETITJEAN (photo), **IVAN DU ROY (DIR.)**
864 P., LA DÉCOUVERTE, 28 €

ET AUSSI…

★★★☆☆
LA QUESTION ISRAÉLIENNE
BRUNO TERTRAIS
200 P., L'OBSERVATOIRE, 20 €

Tous ceux qui sont persuadés que le projet sioniste est colonialiste, que les terres de Palestine ont été volées, que le nationalisme palestinien a toujours existé, que l'État d'Israël pratique l'apartheid doivent lire d'urgence cette synthèse aussi succincte que rigoureuse afin de s'extraire d'une ignorance dommageable, voire d'une idéologie mortifère. Le géopoliticien Bruno Tertrais, qui admet une *« empathie non exclusive »* et une *« sympathie non absolue »* à l'égard d'Israël, dont il n'hésite pas à souligner les erreurs et les dérives, a su se placer à la bonne distance de ce sujet ô combien passionnel pour en finir avec le « gloubi-boulga » déversé *ad nauseam*

Emmanuel Hecht

★★★☆☆
L'ART DU DÉSÉQUILIBRE
ÉVELYNE GROSSMAN
128 P., MINUIT, 17 €

L'autrice de cet essai riche et parfois déroutant distingue *« soigneusement trois personnages : l'équilibriste, le déséquilibré, le déséquilibriste ».* L'équilibriste, qui tel un funambule se joue de la pesanteur par de multiples mouvements compensateurs, s'avère souvent être un artiste du déséquilibre. Car le déséquilibre est un art ; et même *« tout un art »* et *« le déséquilibriste-artiste* […] *celui qui parvient à transfigurer les bévues du maladroit en éclaircie bouleversante, en œuvre d'art ».* Enfin le déséquilibré, celui qui ne tient pas l'équilibre, sort de la norme. On trouvera de stimulantes analyses littéraires et d'œuvres d'art qui montrent la pertinence de ces concepts et leur vaste champ d'application jusqu'à la tant décriée « théorie du genre ».

Jean Montenot

UNIVERSITÉ CÔTE D'AZUR – DR

La plume face aux traumas

Selon la psychothérapeute Nayla Chidiac, « *la guerre est perçue souvent comme une chute, sinon hors de la pensée, du moins hors du langage, une catastrophe symbolique* ». Ainsi, cette spécialiste du traumatisme psychique publie un essai qui place la puissance de la littérature au cœur de la guérison des blessures psychologiques infligées par la guerre. Délaissant l'axe de la fiction, Nayla Chidiac se concentre sur la poésie, le journal intime ou de bord, en somme toute reproduction du réel par le biais d'un prisme introspectif, où la pensée reprend ses droits en luttant contre l'atrophie psychologique imposée par les conflits armés. L'autrice dissèque tout d'abord le mécanisme intérieur qui trace la voie entre le poids du traumatisme et l'expression de la plume, ultime moyen de sémantiser l'horreur dans le chaos collectif afin de retrouver le chemin de sa propre pensée. Manuel de survie pour les âmes enferrées dans de tels tourments, *L'écriture qui guérit* reste accessible à tous grâce à un abécédaire : rencontrer les auteurs qui ont écrit dans des époques jalonnées de conflits, parmi lesquels Rainer Maria Rilke, Marguerite Yourcenar, Umberto Eco. Autant de témoins de l'Histoire, qui laissent en héritage une sublimation plus forte que la destruction. ■

Sophie Di Malta

Consentir ou punir

En 2022, l'Espagne a adopté la loi du « seul un oui est un oui », renversant la charge de la preuve dans les affaires d'agressions sexuelles : désormais, c'est à l'accusé de démontrer que la relation a été positivement consentie pour ne pas être écroué. Cette rupture légale protège-t-elle vraiment les femmes, premières victimes de ces violences ? Si elle n'est pas la première à s'intéresser au sujet en tant que féministe, Clara Serra apporte dans sa *Doctrine du consentement* des réflexions indispensables sur ce que peut recouvrer cette notion complexe, réduite dans la loi actuelle à une vision contractuelle et libérale : je m'engage pleinement à un échange lorsque j'y apporte un « oui ». Cette vision a d'abord été intégrée par la législation américaine en pleines « *sex wars* », qui ont vu s'affronter deux visions féministes de la sexualité. Or, celle que la loi a suivie pensait le consentement impossible pour les femmes dans une société patriarcale. Ce paradoxe, comme d'autres arguments philosophiques puisant dans la pensée de Foucault ou de Butler font mouche en ce qu'ils rappellent que se contenter de punir participe d'une idéologie réductrice et dangereuse – et donnent des pistes essentielles afin que le débat continue d'être riche. ■

Eugénie Bourlet

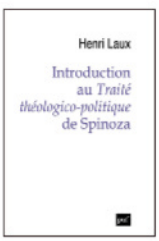
Le projet de Spinoza

Paru en 1670, le *Traité théologico-politique* s'efforce de montrer que « *la liberté de philosopher non seulement peut être accordée sans dommage pour la piété et la paix de la république, mais aussi qu'on ne peut l'ôter sans ôter en même temps la paix de la république et la piété* ». Dans une époque troublée par les conflits religieux, c'est « *un projet clair, mais dangereux* » pour son auteur, peut-être même dangereux parce que clair. Moins qu'un commentaire linéaire de ce grand texte, Henri Laux veut « introduire *à ses enjeux, rendre sensible à l'intelligence qui l'anime : introduire, c'est-à-dire* entrer *dans le travail du texte pour comprendre les transformations qu'il suscite et en être affecté* ». La méthode choisie commence par confronter le texte avec ce que la correspondance de Spinoza nous apprend sur les controverses de l'époque. En ressort deux « *orientations* », l'une consistant à lire le traité comme une introduction à la philosophie qui, en affranchissant le lecteur de ses superstitions et de ses préjugés, en fait une éducation à la liberté ; l'autre, réévaluant le rôle de la religion quand elle est porteuse d'universalité par l'exigence de justice et de charité, invite à une nouvelle relation dynamique et éthique avec autrui sous l'autorité de la raison commune à tous. ■

Jean Montenot

★★★★☆
L'ÉCRITURE QUI GUÉRIT. TRAUMATISMES DE GUERRE ET LITTÉRATURE
NAYLA CHIDIAC
288 P., ODILE JACOB, 23,90 €

★★★☆☆
LA DOCTRINE DU CONSENTEMENT (EL SENTIDO DE CONSENTIR)
CLARA SERRA
TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR ÉTIENNE DOBENESQUE, 160 P., LA FABRIQUE, 13 €



★★★★☆
INTRODUCTION AU* TRAITÉ THÉOLOGICO-POLITIQUE *DE SPINOZA
HENRI LAUX
176 P., PUF., 15 €

FP/ODILE JACOB – DR/LA FABRIQUE – FACULTÉ LOYOLA PARIS

OLIVIER WIEVIORKA ▪ BENOÎT DURIEUX

Place aux stratèges

À travers les portraits de ceux qui, de tout temps, ont pensé la guerre, *Les Maîtres de la stratégie* nous permet d'appréhender les conflits actuels d'une autre manière.

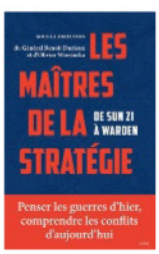
C'est un livre de saison car, depuis le conflit ukrainien, les Français ont « *brutalement pris conscience d'une constante : la guerre relève de l'horizon des possibles, sinon des réalités* ». Les deux coordinateurs de ces *Maîtres de la stratégie* en sont convaincus depuis longtemps. Le premier l'a faite, au sein de la Légion étrangère, et il

l'a étudiée comme historien et spécialiste de Clausewitz ; il est également directeur de l'Institut des hautes études de défense nationale et de l'École de guerre : c'est le général Benoît Durieux. Le second est l'un des meilleurs experts internationaux de la Seconde Guerre mondiale : Olivier Wieviorka, professeur à l'École normale supérieure de Saclay.

Penser la guerre, c'est d'abord penser la stratégie : « *une approche de la combinaison dans le temps d'action militaire et non militaire pour atteindre un objectif politique avec des ressources limitées* ». Une vingtaine de portraits de stratèges (ceux qui agissent), et plus encore de « *stratégistes* » (ceux qui produisent un savoir), rédigés par la crème des spécialistes et répartis dans trois grands chapitres – « De la guerre », « Comment faire la guerre ? », les « Nouvelles donnes » qui ont bouleversé la conflictualité militaire (nucléaire, guerre révolutionnaire…) –, permet d'y voir plus clair.

La plus ancienne de ces figures est le Chinois Sun Zi, auteur du premier traité de stratégie, même s'il s'agirait plutôt d'une œuvre collective du IVe siècle avant notre ère. S'il est vaguement connu pour sa théorie guerrière de la non-guerre, qui privilégie la paralysie de l'adversaire pour éviter le combat, celle-ci n'en exclut aucun moyen pour remporter la victoire. Le plus contemporain est John A. Warden, 82 ans. Ce colonel américain est le théoricien de la guerre aérienne courte, focalisée sur les points de vulnérabilité ennemis, qui a été mise en œuvre lors de la guerre du Golfe (1991). Warden a eu du mal à imposer ses vues à l'establishment militaire. Son anticonformisme, source de sa créativité, est la marque de la plupart de ces hommes de caractère. Les Français y font bonne figure, depuis Guibert au XVIIIe siècle, à Lucien Poirier, Pierre-Marie Gallois, Charles Lacheroy et David Galula. Cette passionnante galerie de portraits constitue la plus belle manière de leur rendre un juste hommage et d'inculquer à nos compatriotes la culture militaire et l'esprit de défense qui font tant défaut. ■

Emmanuel Hecht



★★★★☆

LES MAÎTRES DE LA STRATÉGIE. DE SUN ZI À WARDEN

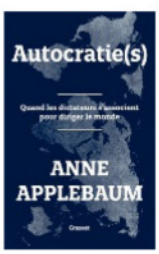
OLIVIER WIEVIORKA, GÉNÉRAL BENOÎT DURIEUX (DIR.)

528 P., SEUIL, 29,90 €

L'internationale des régimes illibéraux

Dans la décennie 2000, on fêtait chaque année les progrès de la démocratie. Aujourd'hui, tous les ans, de nouveaux pays basculent dans l'illibéralisme. Et, par-delà leurs divergences, ces autoritarismes s'entraident les uns les autres en matière d'économie, d'armes et de propagande : la Russie nationaliste et le Venezuela « socialiste », la Chine athée et l'Iran, etc. Cela au nom d'une « *multipolarité* » qui, selon Anne Applebaum, l'autrice du célèbre *Goulag* (2003), n'est que le cache-sexe d'une solidarité entre des « *kleptocraties* ». Son livre, *Autocratie(s)*, pâtit d'une opposition parfois simpliste entre un Ouest libéral vertueux et un « Sud global » antidémocratique. Mais il dénonce aussi la collusion d'une partie de nos entreprises et de nos classes dirigeantes avec ces despotismes. Il en sort le tableau d'un monde cynique guidé par l'argent, le pouvoir et la violence : notre sombre XXIe siècle, que seul peut entamer un combat résolu pour l'état de Droit et les libertés fondamentales. ■

Patrice Bollon



★★★☆☆

AUTOCRATIE(S). QUAND LES DICTATEURS S'ASSOCIENT POUR DIRIGER LE MONDE (AUTOCRACY, INC. : THE DICTATORS WHO WANT TO RUN THE WORLD)

ANNE APPLEBAUM

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ANNE DE SAINT-LOUP ET PIERRE-EMMANUEL DAUZAT, 256 P., GRASSET, 22 €

ASTRID DI CROLLALANZA/SEUIL – MACIEJ ZIENKIEWICZ/GRASSET

3 POCHES EN PLUS

★★★☆☆
DÉCRIRE LE MONDE. LES SAVOIRS DES SCIENCES SOCIALES
ALEXANDRE GEFEN (DIR.)
656 P., CNRS/BIBLIS, 12 €

Les primates ont-ils une langue ? Le monde existe-t-il ? Qu'est-ce que l'approche intersectionnelle ? Les sciences de la nature sont-elles compatibles avec les sciences humaines ? Où en sont les inégalités ?… Dans cet épais livre de poche – 650 pages ! – publié par le CNRS, une centaine de chercheurs font le point sur ces questions et sur d'autres tout aussi passionnantes. L'ouvrage s'adresse aussi bien aux curieux qu'aux étudiants et se butine comme on fait d'un livre de chevet.
Jean-François Paillard

★★★☆☆
DANS LA PEAU D'UN DAUPHIN
FABIENNE DELFOUR
320 P., FLAMMARION/CHAMPS SCIENCES, 9,50 €

C'est par une expérience fondatrice que Fabienne Delfour commence son ouvrage : une rencontre, avec des dauphins. Dès lors, toute leur richesse lui apparaît. Celle qui était à ce moment-là une jeune chercheuse dédiera sa carrière à ces êtres complexes. Avec ce livre, elle démontre combien les dauphins ont des émotions et toute une culture. La scientifique parvient même à nous décrire la personnalité de certains individus, comme Aya et son caractère bien tranché. **M.D.-B.**

★★★☆☆
COMMUNION. AIMER EN FÉMINISTES
BELL HOOKS
272 P., POINTS, 8,70 €

S'il reprend le thème de l'amour au cœur de la pensée féministe de Bell Hooks, ce texte porte une empreinte plus radicale et politique. L'autrice y commente, sans fard, son parcours, ses relations, ses lectures… en autant de détours qui aiguisent sa recherche d'un féminisme véritablement libérateur et d'un amour possible hors du pouvoir et de la domination masculine. Riche des questionnements et des pratiques suscités par cette exigence, *Communion*, publié il y a plus de vingt ans, est d'une actualité stupéfiante. **Eugénie Bourlet**

ÉRIC BARATAY

Les bêtes ont le beau rôle

Enlevons nos œillères grâce à cette salutaire *Histoire animale du monde* !

Professeur à l'université de Lyon III, Éric Baratay est l'infatigable promoteur d'une histoire des animaux ou plutôt d'une histoire animale. Un changement de point de vue afin de sortir de l'anthropocentrisme. Dans ce nouveau livre sous sa direction, *Une histoire animale du monde. À la recherche du vécu des animaux de l'Antiquité à nos jours,* il a entraîné toute une équipe d'historiens avec lui. Et, ensemble, ils nous proposent une histoire mondiale de l'animal. On y découvre les chevaux de la Grande Guerre et les souffrances endurées aux côtés des hommes. Jusqu'à leur mort, souvent traumatisante et symbolique pour les poilus. On y croise aussi des animaux de zoos, et d'autres domestiques, des vaches, des cailles, des poules et des paons déplacés d'un pays à l'autre. Sans oublier éléphants et chimpanzés dans leurs interactions avec les hommes. Et même un âne français partant sur les chemins avec le romancier Stevenson qui n'hésite pas à lui donner du bâton pour le faire avancer. L'écrivain ignore qu'il a choisi un animal qui n'est pas habitué à porter des poids, mais à les tirer… Cette histoire exige une nouvelle expertise : les archives nécessitent un autre regard quand on emprunte le prisme de l'animal. Il faut aussi utiliser d'autres disciplines comme l'archéologie et bien sûr l'éthologie. Ce parcours très varié, dans des lieux et des contextes différents, attise notre curiosité et nous donne envie de penser différemment ces êtres qui cheminent depuis l'aube de l'humanité à nos côtés. Jusqu'à ces renards qui trouvent une place dans la ville, alors qu'ils symbolisaient naguère les ruses de la vie sauvage. ■ **Fabrice d'Almeida**

★★★★☆
UNE HISTOIRE ANIMALE DU MONDE
ÉRIC BARATAY (DIR.)
352 P., TALLANDIER, 22,90 €

Découvertes accidentelles

Les films, séries, romans font la part belle aux grandes découvertes dues au hasard. Prenez aussi les œuvres de super-héros, comme le fait Tim James au début de son livre : les accidents de laboratoire sont souvent à l'origine du récit. Mais le plus étonnant dans l'affaire, c'est que ces œuvres… n'ont pas totalement tort. *« Parfois, mais seulement parfois, la science fonctionne sur ce modèle »,* nous annonce l'auteur. Le hasard et ses coups de chance ont souvent influé sur l'histoire des sciences, ce que Tim James s'emploie à nous raconter. Il y a plus étonnant encore : la découverte provient parfois de quelque chose qui a tout bonnement *« mal tourné ».* Ce qui permet aussi d'interroger la notion d'accident : on ne décide jamais pleinement de faire une découverte. D'*Heureux hasards* qui repoussent les frontières de notre perception de la science. ■ **Marcus Dupont-Besnard**

★★★☆☆
HEUREUX HASARDS (ACCIDENTAL)
TIM JAMES
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR BENJAMIN PEYLET, 224 P., DUNOD, 19,90 €

DR/ TALLANDIER

MOT DE TÊTE

PASCAL ORY
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

« Parlement »

Un mot d'origine française, estampillé par l'Angleterre : ce n'est pas le seul. Il y est question de parole, de parlure et de parlement, autrement dit d'action de parler et de parole en action. Le modèle est d'abord celui de l'assemblée périodique des grands du royaume de France, clercs et nobles, une assemblée que les rois réunissent à leur gré et qu'ils cesseront de réunir dès qu'ils en auront la possibilité, c'est-à-dire dès le XIIe siècle, alors que de l'autre côté de la Manche l'affaiblissement du pouvoir royal renverse le rapport de forces et impose, progressivement mais définitivement, la présence permanente, en face de l'autorité centrale, d'une assemblée réunissant barons, bourgeois et clercs, parmi lesquels figurent déjà, au Moyen Âge, quelques élus, et, surtout, qui s'arroge précocement le droit le plus important : celui de consentir l'impôt.

La « révolution » anglaise de 1688 – la première pour laquelle on a utilisé ce mot – a eu lieu, on le voit, un siècle et un an avant la française et les institutions présentes du Royaume-Uni en découlent toujours directement. Quand la France d'Emmanuel Macron a reçu Charles III, elle a reçu un chef d'État dont les limites des prérogatives – très réduites – ont été définies en 1834 et n'ont pas bougé depuis.

Petit à petit, depuis le Printemps des peuples de 1848, l'effondrement monarchique de 1918 et l'effondrement soviétique de 1989, le régime parlementaire, sur modèle anglais, est devenu le modèle politique qui, à travers le monde, caractérise la démocratie libérale. Dans ce modèle, le chef de l'État est un acteur faible en face du chef du gouvernement qui est, lui-même, un acteur faible en face du parlement. Deux ressorts sont supposés en assurer la pérennité : la coalition et le compromis. Aujourd'hui, tous les pays voisins de la France fonctionnent sur ce schéma. La Suisse en présente même un cas extrême en surajoutant au modèle standard un chef d'État collectif composé sur une formule (dite « magique ») de coalition entre les quatre premiers partis politiques issus des élections.

Paradoxalement, le Royaume-Uni fait exception au modèle grâce à une loi électorale qui favorise le bipartisme : ce faisant, il a élaboré l'antidote libéral à la fameuse « instabilité » – qui n'est pas toujours une instabilité ministérielle – portée par le système comme la nuée porte l'orage. Un autre pays d'Europe occidentale a, de son côté, élaboré un antidote autoritaire. On aura reconnu la France, à qui le monde moderne doit quelques remarquables innovations comme la démocratie autoritaire moderne (Napoléon Bonaparte) ou le populisme non moins moderne (le général Boulanger). Ce pays a pourtant testé un régime structurellement parlementaire pendant quatre-vingts ans (la Troisième République puis la Quatrième), mais ce fut en effet un test, débouchant – dans une conjoncture géopolitique défavorable, notons-le au passage – sur la crise et l'effondrement du régime et l'installation, sans grande « résistance », d'une dictature – en 1940 – et d'un régime présidentiel – en 1958.

JUSQU'OÙ IRA EN CE SENS LE PEUPLE SOUVERAIN ?

Les citoyens français testent présentement une parole parlementaire, on l'a vu et entendu, remarquablement « libérée », et un régime politique original, qui conjugue deux dramaturgies intéressantes : l'infirmité de la Quatrième et la paralysie de la Cinquième. À considérer les situations précédentes analogues, cette conjugaison devrait exciter dans le peuple souverain un vif sentiment antiparlementaire, générateur de choix et de postures autoritaires. Jusqu'où ira en ce sens le peuple souverain ? Les observateurs étrangers retiennent leur souffle : admirable, en effet, est l'imagination créatrice de cette nation, capable d'élaborer une vingtaine de régimes politiques différents dans le temps où le Royaume-Uni se contentait, lui, paresseusement, de réformer incessamment la même absence de constitution. ■

AUDREY SOVIGNET

Le supplice de la question

Nous ne faisons pas allusion à celui qui était, jadis, infligé aux accusés afin de leur arracher des aveux, mais bel et bien à la torture que représente, de nos jours, l'expression de l'interrogation indirecte pour l'usager un tant soit peu respectueux de nos usages grammaticaux.

Où est en effet le temps béni où les « *C'est qu'est-ce que je dis* » étaient le seul fait du cancre de *Pause Café* ? Les plateaux grouillent désormais de « sachants » enclins à oublier que l'interrogation, quand elle élit domicile dans une subordonnée, obéit à ses propres codes : plus d'inversion du sujet ni de point d'interrogation (« *Comment fait-il ?* », mais « On se demande *comment il fait* ») et, au besoin, substitution de *ce que* à *qu'est-ce que* (« *Qu'est-ce qu'il mijote ?* », mais « Tâche de savoir *ce qu'il mijote* »). Or, il est de moins en moins rare d'entendre un député déclarer : « Moi, j'attends du président de la République qu'il nous dise *qu'est-ce qu'*il va faire sur ce sujet. »

Au demeurant, et pour peu que cela soit possible, il y a pis : à savoir cette manie, visiblement inspirée de l'anglais *(about how, on how)*, qui consiste à faire suivre une préposition (laquelle, en français, introduit un nom ou un pronom) d'une interrogative indirecte. Les colonnes de nos journaux sont pleines de ces solécismes de gala : « *Le ministre s'interroge sur comment gérer la récréation* » (*Le Monde*) ; « *Ils s'interrogent sur pourquoi les élèves* […] *tunisiens n'étudient pas dans leur langue maternelle* » (Mediapart) ; « *Il faut toujours replacer l'architecture dans son contexte. S'interroger sur quand cela a été fait…* » (*Sud-Ouest*) ; « *Elle a voulu s'interroger sur où en sont aujourd'hui les questions qui n'ont cessé d'agiter son œuvre* » (France Culture !) ; « *Si le ministre continuait ainsi, il serait permis de s'interroger sur combien de temps encore il faudrait le soutenir* » (RTL)…

Pour ne pas retourner le couteau dans la plaie (mais c'est à regret, et parce que nous vengera la prétérition), on ne soulignera pas que l'usage du verbe *demander* nous eût mis à l'abri de toutes ces horreurs : *se demander comment gérer, pourquoi les élèves, quand cela a été fait, où en sont les questions, combien de temps encore*. Mais il faut croire que ce dernier est devenu bien plat aux yeux de nombre d'intellos plus prompts à s'interroger, voire, plus chic encore, à se questionner…

Doit également jouer la fascination qu'exerce aujourd'hui la préposition *sur*, laquelle enjoint aux personnages en quête de hauteur que nous sommes de travailler *sur* plutôt qu'*à* Paris ! Mais, quand cela serait, mieux vaudrait la faire suivre d'un substantif et s'interroger *sur la manière de gérer la récréation*, ou *sur les raisons pour lesquelles on n'étudie pas dans sa langue maternelle*. N'allez pourtant pas le répéter à nos linguistes atterrés, qui pensent que la langue française ne s'est jamais si bien portée… ■

Bruno Dewaele

À LIRE DU GAULOIS AU WESH WESH…

Babel existe, Gilles Siouffi l'a rencontrée ! L'a reconnue, même, en Paris, dont le pavé, loin de chanter la France éternelle comme le veut l'image… d'Épinal, jacte dans toutes les langues ou presque. Un « melting-pot » à la new-yorkaise, donc ? La même chose, mais plus ! Depuis plus longtemps que la Grosse Pomme, déjà. Avec cette particularité des plus paradoxales, aussi : Paris est le lieu du « français normé » – celui qui, à travers l'Académie notamment, dit la règle – quand chacun de ses carrefours en récite les exceptions, lesquelles, pour une fois, ne la confirment en rien. Le projet, déclaré, de l'auteur est de nous rappeler qu'aucune langue n'est jamais pure, la nôtre pas plus qu'une autre. Qu'elle se réinvente au gré des circonstances. Au vrai, personne n'en doute, quand il serait de bonne guerre de le laisser croire pour faire de quiconque s'émeut de l'actuelle et vertigineuse dégradation du français un conservateur aigri. Mais peu importe : si la « métisserie » d'hier n'absout pas les renoncements d'aujourd'hui, ce roman de la capitale, par sa verve et son érudition, séduira jusqu'à ceux qui n'épouseraient pas sa thèse. Peut-on rêver plus beau compliment pour ce *Paris-Babel* ? ■

B.D.

PARIS-BABEL. HISTOIRE LINGUISTIQUE D'UNE VILLE-MONDE
GILLES SIOUFFI
368 P., ACTES SUD, 25 €

GRETA HOFFMAN /PEXELS

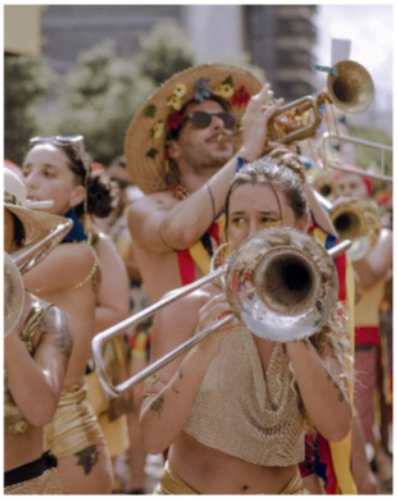
➔ LIAISON OU PAS ?

Héraultais

S'il est un domaine où la prononciation est une zone de non-droit, c'est bien celui des gentilés. Vous savez, ces mots par lesquels on désigne les habitants d'une ville ? Nos dictionnaires traditionnels, tant Larousse que Robert, se montrent en effet d'une discrétion rare sur le sujet. Tenez : ces Héraultais dont on entend beaucoup parler à l'occasion des rencontres de football auxquelles participe Montpellier, infortunée lanterne rouge de la Ligue 1 à l'heure où ces lignes sont tracées… Première pierre d'achoppement, faut-il prononcer le « l » quand on ne le fait pas pour *Hérault* ? Seul le Wiktionnaire de la Toile se mouille en répondant par l'affirmative. Mais ce n'est pas là que le bât blesse principalement, l'autre après-midi, pour le commentateur de DAZN, lequel reprend son collègue (à moins qu'il ne se reprenne lui-même, on ne sait plus très bien) en précisant doctement au micro qu'il ne faut pas dire « les-z-Héraultais » mais « les Héraultais », en s'abstenant soigneusement de faire la liaison. Si, encore une fois, les ouvrages de référence se gardent prudemment de trancher, on peut en douter, dès lors que le *h* est beaucoup plus souvent muet pour le fleuve comme pour le département… En témoignent la localité de Clermont-l'Hérault et le maire de Béziers, Robert Ménard, qui se verrait volontiers comme le héraut (voire le héros ?) de l'Hérault (et non du Hérault !). ■ **B.D.**

➔ LE VOCABLE DU MOIS

Fanfare



Avantage collatéral du récent succès d'Emmanuel Courcol dans les salles obscures, un coup de projecteur bienvenu sur un mot passablement déroutant : malmené au sens propre (le titre lui-même en témoigne, puisque, *stricto sensu*, la formation musicale dont il est question dans le film et qui intègre des bois est moins une fanfare qu'une harmonie), surreprésenté au figuré (on ne compte plus dans la langue les départs et les réveils qui s'en réclament, ni les sales coups qui sont censés la frapper en priorité). Quant à son étymologie, c'est peu dire que, de Littré à Alain Rey, elle a intrigué et divisé. Quand d'aucuns la rattachent à l'arabe *fanfara* (« agiter ses ailes ») ou à l'espagnol *fanfa*, lequel vient étayer cette connotation d'esbroufe et de vantardise, d'autres, faute de mieux, préfèrent miser sur une création onomatopéique : l'allitération en *f* n'a-t-elle pas vocation à… faire du vent, là encore dans tous les sens de l'expression ? Quant au *fanfaron* et à la *fanfaronnade*, nul besoin d'un test ADN pour deviner qu'ils sont bel et bien de la famille : la fanfare, il est vrai, ne fait que rarement dans la sobriété et dans la discrétion ! ■ **B.D.**

MARIA LUIZA MELO/PEXELS - LA CRESPI/LES ARNES

LE MOT PRÉFÉRÉ DE

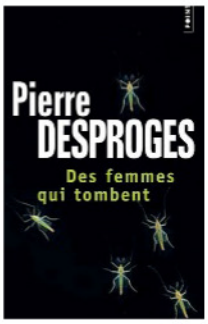
« Crayon »

« C'est un objet très simple. On peut le choisir plus gras ou plus sec. On peut le tailler pointu ou en biseau. Dès qu'on me dit "crayon", je souris. C'est aussi le prolongement de ma pensée, mais on n'a pas besoin de trop réfléchir à la façon de l'utiliser. J'en utilise depuis que je tiens debout. Le moment important, c'est quand j'ai décidé de cesser d'utiliser des gommes. Je préfère jeter un dessin plutôt que le gommer ; je le jette et je recommence. Je ne crois pas au repentir. Je préfère les crayons épais parce que j'aime les grands gestes. Le danger du dessin rikiki, c'est qu'il ne nécessite que les phalanges, alors que j'aime quand j'y mets le bras entier. Je dis crayon, mais pour mon nouvel album, *Que faire des Juifs ?*, je n'ai utilisé que la plume, le feutre et l'aquarelle. En revanche pendant que je vous parle, j'ai un crayon en main

parce que j'illustre *La Grande Encyclopédie des lutins* de Pierre Dubois. Je dessine des centaines de lutins. La différence ? *Que faire des Juifs ?* est un livre à lire alors que l'encyclopédie des lutins est à regarder. Les gamins qui dessinent à l'iPad apprennent moins bien qu'avec un crayon. Dans un moment où l'intelligence artificielle et l'ordinateur nous bouffent tous les aspects de notre vie, le crayon est peut-être un outil de résistance. »

Propos recueillis par Éric Libiot

* Vient de paraître : *Que faire des Juifs ?* (Les Arènes).



Une bonne correction

Pour faire suite au dossier consacré à l'humour, dans notre numéro de février, cet extrait de *Des femmes qui tombent*, l'unique roman de Pierre Desproges. Trouverez-vous les neuf erreurs qui s'y sont glissées ?

« En raccrochant, Jacques s'était senti plus môche et puant que d'habitude. Elle avait dit : Cuves et crèves ! Un impératif présent auquel il obéit aussi tôt en se servant un Picon-bière. Boucharoux, à ce stade avancé de la déliquessence du médecin, ne s'embarrassait plus de simagrées larbiniques. La bouteille de liqueur sombre et dix canettes embuées s'allignaient maintenant sur le zinc où Jacques puisait tout seul à la source de son assomoir, en fermant un œil pour mieux viser le verre. À minuit, Labesse se poussa laborieusement vers la rue sans manquer de préciser que quand faut y aller faut y aller [...] , à l'intention du patron qui n'entendit d'ailleurs pas, son ouïe toute entière accaparée par le brouhaha caverneux et les bouillonnements obcènes et grondants du mousseux indigne éructant de sa panse avancée. »

Peuvent-ils toujours siffler ?

Pour lesquels de ces mots la prononciation du *s* final est-elle, comme dans mars, obligatoire ? Seulement facultative ? Toujours exclue ?

A. ananas ;
B. anis ;
C. damas ;
D. encens ;
E. lavis ;
F. pancréas ;
G. pelvis ;
H. rachis ;
I. rébus ;
J. sassafras.

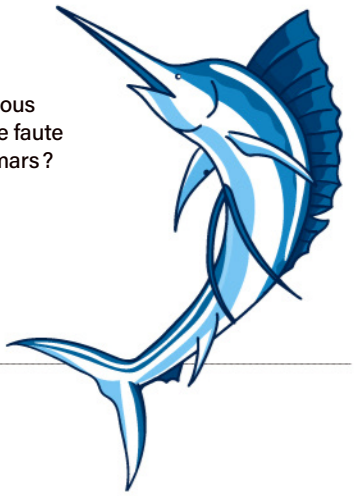
Le mot mystère

Aurais-je pu prédire, quand bien même chacun m'aurait toujours reconnu des dispositions en la matière, que je finirais mes jours dans la peau d'un adjectif ? Mieux vaut que non, d'ailleurs, ledit adjectif faisant moins dans la clarté que dans la confusion... Qui suis-je ?

Cinq mars...

En regard de leur définition, saurez-vous retrouver et écrire sans commettre de faute ces cinq mots qui commencent par mars ?

A. cétacé ;
B. guimauve ;
C. saule ;
D. shérif ;
E. vin.



• LE COUP DU LATIN par Étienne Kern

La racine du mimosa

Francis Ponge a célébré *« ses minuscules poussins d'or »*. Christian Bobin l'a comparé à un *« gros chien ruisselant de soleil qui s'ébrouait »*. Chaque hiver, il nous offre un avant-goût d'été. Vous l'aurez reconnu, bien sûr : le mimosa. Mais cette année, l'arbre merveilleux ne se contente pas d'ensoleiller la Côte d'Azur et les étalages des fleuristes ; il illumine aussi la rentrée littéraire avec le nouveau roman de Camille Laurens, *Ta promesse*. En effet, si l'écrivaine y raconte l'histoire d'un couple, Claire et Gilles, elle leur adjoint un troisième personnage, aussi silencieux

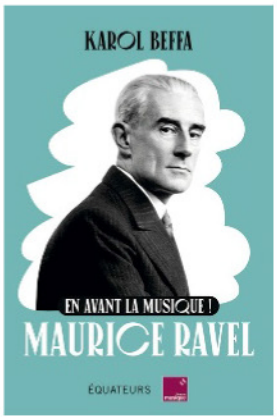
qu'omniprésent : un mimosa dont le sort funeste détermine un événement majeur de l'intrigue. Symbolisme subtil, quand on sait que l'affreux Gilles, dit le roman, est *« un spécialiste de théâtre »* et plus encore un manipulateur qui, faute d'empathie, *« s'imprègne par mimétisme »* des autres pour pouvoir séduire. Car, comme disait Ponge, *« dans mimosa, il y a mima »*. Et de fait, à cause d'une variété – en réalité fort éloignée des mimosas à fleurs jaunes – pourvue de feuilles qui se rétractent dès qu'on les touche, *« le mot mimosa est tiré de* mimus*, un bouffon, et ce nom a été donné à cette plante à cause des diverses formes qu'elle prend »* (Pitton de Tournefort, *Éléments de botanique*, 1694). En un mot, le latin *mimus* venant du grec *mimos*, « acteur », « imitateur », le mimosa fait un peu son comédien. Applaudissons-le donc, ce comédien : nous lui devons un grand roman. ■

FREEPIK – ULRICK TRAPPSCHUH/PEXELS

ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres »

« Le Ravel de ce livre est mon Ravel, certainement partiel et sans doute partial. »

Maurice Ravel
Rêveur amical
Karol Beffa, Équateurs, 2025



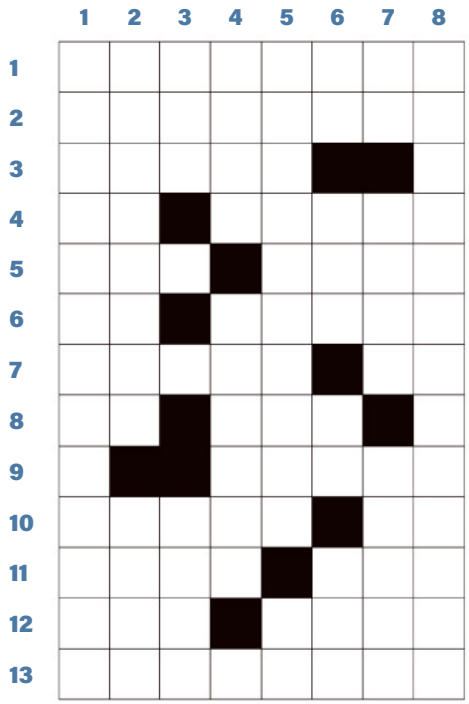
Miscellanées
Mille séances
Karine Dijoud, *Miscellanées. L'élégance de la langue française*, Le Robert, 2024

Autres rivages
Vies, raturages
Vladimir Nabokov, *Autres rivages. Autobiographie*, Gallimard, 1991

« Des cadres d'or pleins d'ombre se succédaient, des nudités d'atelier jaunissant sous des jours de cave, toute la défroque classique… »

L'Œuvre
Révolue
Émile Zola, Le Livre de Poche/Classiques, 1997

Patronyme
Roman-type
Vanessa Springora, Grasset, 2025



LES MOTS CROISÉS de Jean-Pierre Colignon

Horizontalement

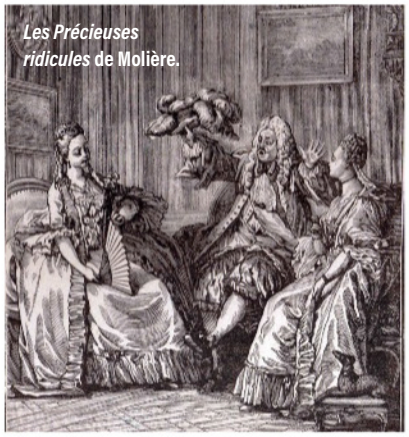
1. Se tient au bord du lit. **2.** Sortie de liquidités. **3.** Toucher du bout des doigts. **4.** Religieux, phonétiquement. Homme dont on parlait. **5.** En un certain sens, symbole de nudité. Sa mère, pour Colette. **6.** Romains. Religion monothéiste. **7.** Absence motivée. Bien à moi. **8.** Interjection méridionale. Lieu de départ d'une dépêche. **9.** Quand le clocher sonne une seconde fois. **10.** Sont souvent à creuser. Symbole d'un métal. **11.** Vieux filets. Porte des manchettes. **12.** On y prépare des huiles. De droite à gauche : sans bavure. **13.** Jouées pour duper.

Verticalement

1. Ne sont pas les premiers venus. **2.** Jaune clair. Manque de reconnaissance. **3.** Bienvenu pour les chemins accidentés. De bas en haut, mis au pas. **4.** Bien roulées. Anciens voisins. **5.** Difficiles à trouver. Phonétiquement, creux sous le bras. **6.** Forme d'avoir. En un certain sens, dépôt en liquide. Abréviation pour vaguemestre. A donné son nom à un État des USA. **7.** Fin d'infinitif. Cristallerie désordonnée, ici. N'a pas eu à être apprise. **8.** Font appel aux disparus.

Périphrase

La périphrase (du grec *peri*, « autour ») pourrait se définir comme l'art de remplacer un mot par plusieurs autres. Une version plus technique de l'euphémisme, qui sent parfois sa préciosité, celle que Molière brocarde, par exemple, lorsqu'il appelle une chaise *« les commodités de la conversation »* (*Les Précieuses ridicules*, 1659). Mais elle peut aussi être le fruit d'un évitement, une façon de masquer ce qui déplaît en l'enrobant d'atours lexicaux plus policés. Didier Eribon, dans *Retour à Reims* (2009), raconte comment sa mère, ne souhaitant ni blesser son fils ni prononcer un mot dont le référent la heurte, s'obstine à appeler les homosexuels *« les gens comme toi ».* Le politique(-ment correct) fait naturellement son miel du procédé : la périphrase est le premier combustible de la langue de bois, à grand renfort de « technicienne de surface », « demandeur d'emploi » et autre « optimisation fiscale ». En littérature, elle peut servir à étoffer, poétiser et illustrer, mais son premier usage est d'abord d'éviter la répétition. Alphonse Daudet écrit ainsi :



Les Précieuses ridicules de Molière.

« Cet homme avait la nostalgie du lion. Il aurait voulu entendre la voix solennelle du roi des animaux retentir parmi ces rochers sonores » (*Chapatin le tueur de lion*, 1863). Une ruse que fustige (sans périphrase) Julien Gracq : *« Pourquoi proscrirais-je les répétitions de mots, puisque c'est la contorsion de la périphrase destinée à les éviter qui m'est à moi désagréable ? Voulez-vous dire "Il pleut" ? Dites "Il pleut". Même si c'est pour une seconde averse »* (*En lisant en écrivant*, 1980). ■

• QUESTION D'ÉCRITURE par Frédérique Anne

Lire, écrire, ou les deux ?

Vous avez lancé votre projet de roman. Il est ambitieux. Vos personnages vous réclament, les intrigues que vous avez construites ont besoin d'être précisées, renforcées. Il vous faut donc trouver du temps. Or, vous avez mille autres choses à faire, gagner votre vie, vous occuper des enfants… Et la rentrée littéraire est là ! Votre libraire et votre magazine favori vous ont signalé au moins trois romans dignes de figurer sur votre table de nuit ! Alors, lire, écrire ? Comment faire pour concilier vos deux passions ? Il le faut, pourtant. Vous allez donc inventer votre propre méthode et il va falloir voler du temps, ruser. Votre projet ne vous quittera jamais. Vous y penserez en permanence, et aurez toujours à portée de main un carnet, un smartphone pour noter les idées, les images. Et vous retrouverez votre clavier, pour une heure ou pour une journée, tôt le matin ou tard le soir, ou pendant que les enfants sont occupés, et là, l'écriture avancera, vous passerez des caps, vous trouverez des rebondissements. Alors arrivera le besoin de lecture. Les classiques que vous redécouvrirez, les dernières parutions, tout ce qui nourrira votre écriture. Et là encore, vous volerez du temps ! Dans son livre *Écriture. Mémoires d'un métier,* Stephen King vous le rappelle : *« Si vous voulez être écrivain, vous devez privilégier deux choses : lire beaucoup et écrire beaucoup. Si vous n'avez pas le temps de lire, alors vous n'avez pas le temps ou les outils pour écrire. »* Le message est clair ! ■

Vous vous posez des « questions d'écriture » ?
N'hésitez pas à les envoyer à *ateliers@lire.fr.* Nous les transmettrons à Frédérique Anne qui vous répondra dans une prochaine chronique.

SOLUTIONS

Cinq mars…
marsouin, marshmallow, marsault, marshal et *marsala.*

Le mot mystère
Je suis la **sibylle**, cette devineresse de l'Antiquité qui transmettait les oracles des dieux. De façon souvent obscure, comme en témoigne le sens qu'a pris l'adjectif *sibyllin* !

Peuvent-ils toujours siffler ?
Le *s* doit toujours se faire entendre pour **F**, **G**, et **H** ; il peut le faire, sans que cela constitue une obligation, pour **A**, **B**, **C** et **I**. En revanche, il ne se prononce jamais dans **D**, **E** et **J**.

Une bonne correction
moche – **Cuve** et **crève** (sauf cas très particuliers, pas de *s* final à la deuxième personne du singulier de l'impératif des verbes du premier groupe) – **aussitôt** (en un seul mot, puisqu'on ne peut opposer ici *aussi tard*) – **délinquescence** – **s'alignaient** – **assommoir** (attention aux deux consonnes doubles, également présentes dans le verbe *assommer*) – **tout** entière (en tant qu'adverbe, *tout* reste invariable devant un adjectif féminin commençant par une voyelle) – **obscènes**.

Mots croisés

	1	2	3	4	5	6	7	8
1	R	I	V	E	R	A	I	N
2	E	S	T	U	A	I	R	E
3	T	A	T	E	R	■	■	C
4	A	B	■	S	I	E	U	R
5	R	E	V	■	S	I	D	O
6	D	L	■	I	S	L	A	M
7	A	L	I	B	I	■	M	A
8	T	E	■	E	M	S	■	N
9	A	■	■	R	E	P	I	C
10	I	D	E	E	S	■	N	I
11	R	E	T	S	■	U	N	E
12	E	N	A	■	S	T	E	N
13	S	I	M	U	L	E	E	S

WIKIPEDIA

À Mayotte, une littérature riche de son histoire

ANYMAL2/PIXABAY

Née dans les années 1980, la littérature mahoraise d'expression francophone connaît un véritable dynamisme. Tour d'horizon de ce territoire récemment dévasté par le cyclone Chido.

Située dans l'océan Indien, Mayotte appartient à l'archipel des Comores. En 1841, le dernier sultan de Mayotte, Andriantsoly, menacé par ses voisins, vend son île au royaume de France en échange de sa protection. En 1886, la France établit un protectorat sur le reste du territoire (Grande Comore, Anjouan, Mohéli). Dans la foulée des indépendances africaines, l'archipel devient la République des Comores en 1976, sans Mayotte qui choisit par référendum de rester française. Le 31 mars 2011, Mayotte devient le 101e département français.

LE FRANÇAIS, UNE LANGUE DE « RECOURS »

La langue française est donc la langue officielle de Mayotte, celle de l'administration et de l'école. Or, elle n'est qu'une langue seconde, parlée par 70 % de la population, comme le souligne le poète Nassuf Djailani, cofondateur des éditions Project'îles. À Mayotte, on parle majoritairement deux langues régionales, le shimaoré et le kibushi, ainsi que des langues malgaches et comoriennes, sans oublier l'arabe, langue culturelle enseignée dans le secondaire et dans les écoles coraniques. « *Pragmatiquement, Mayotte incarne la francophonie dans le canal du Mozambique, au même titre que les Comores indépendantes, Madagascar ou Maurice, assumant davantage son multilinguisme*, pointe Nassuf Djailani. *Les intellectuels ou artistes mahorais se tiennent un peu loin du monde francophone, à quelques exceptions près. L'ironie, c'est que c'est un élu mahorais, l'ancien sénateur Thani Mohamed-Soilihi, qui est à la tête du secrétariat d'État à la Francophonie.* »

La littérature mahoraise d'expression francophone naît au milieu des années 1980. Les premiers succès arrivent avec deux auteurs, publiés aux éditions L'Harmattan : l'économiste Abdou Salam Baco et son roman autobiographique *Brûlante est ma terre* (1991) et le dramaturge Nassur Attoumani, un professeur d'anglais à la retraite, dont la pièce *La Fille du polygame* (1992) connaît une grande popularité. S'ajoutent l'œuvre du dramaturge Alain-Kamal Martial, jouée sur les scènes nationales (dont *La Rupture de chair* et *17 millions d'enterrements pour une dépouille nationale*) et celle du poète franco-comorien Nassuf Djailani (*Roucoulement*, *Une saison aux Comores, Naître ici).*

Comme le souligne Darouèche Hilali Bacar dans son essai *Les Fictions mahoraises. Une aventure littéraire,* la littérature mahoraise francophone est engagée et contestataire. Elle s'empare de la confrontation entre traditions et modernité, de l'occidentalisation radicale, des inégalités sociales. Elle puise autant dans le courant de la négritude (Aimé Césaire) que chez les auteurs africains francophones (Camara Laye, Sony Labou Tansi) et africains-américains. Elle connaît une influence africaine et comorienne (culture de l'oralité), ainsi que malgache (culture et rites sakalava). Elle est façonnée par la culture arabe et la religion musulmane, les cultures indienne et française.

LA JEUNE GÉNÉRATION ANIMÉE PAR L'URGENCE

Ces vingt dernières années, le champ littéraire s'est démocratisé, avec une jeune génération d'autrices et d'auteurs animés par une urgence d'être publiés. Tels la conteuse Dalfine Ahamadi, ou Jarre Jary Ascandari, dont le premier recueil, *Clin d'œil aux ténèbres*, paraît en ce mois de mars. Parlant d'une « *île en déliquescence* », à laquelle il souhaite « *rester fidèle* », le poète évoque l'impuissance de l'enfance face aux figures parentales, l'importance de trouver sa voie/voix. Son recueil s'achève par des poèmes en kibushi. La défense des langues locales est l'un des engagements des éditions Project'îles, qui publieront en 2026 une anthologie bilingue arabe/français de poèmes soufis chantés dans les pratiques religieuses à Mayotte. ■

Gladys Marivat

Les Ateliers LiRE magazine

NOS RENDEZ-VOUS DE MARS

NOUVEAU

→ **Faire parler vos personnages : dialogues et points de vue**
avec Frédérique Anne
● Lundi 17 mars à 18 heures
Vous êtes en train de travailler sur votre manuscrit, vous avez créé des personnages, imaginé une intrigue. Vous allez maintenant pouvoir utiliser deux outils magiques du romancier : le point de vue et les dialogues. Vous choisirez d'abord qui racontera l'histoire, entre le narrateur omniscient, le « je » de votre personnage principal ou encore les points de vue multiples du roman choral. Puis vous donnerez à chaque personnage sa voix, son phrasé, et créerez des dialogues rythmés, efficaces, qui emporteront le lecteur !

ET TOUJOURS

→ **Astuces de grands écrivains pour ficeler son récit**
avec Frédérique Anne
● Lundi 3 mars à 18 heures

→ **De l'idée au roman, 5 secrets pour écrire une fiction**
avec Frédérique Anne
● Lundi 10 mars à 18 heures

→ **Se lancer dans un récit familial**
avec Lola Sorrenti
● Mardi 11 mars à 18 heures

→ **Tout savoir avant d'envoyer son manuscrit à un éditeur**
avec Baptiste Liger
● Vendredi 21 mars à 18 heures

→ **Comment débloquer son écriture ?**
avec Clara Le Corre
● Dimanche 23 mars à 17 heures

→ **De la nouvelle au roman : sautez le pas !**
avec Frédérique Anne
● Lundi 24 mars à 18 heures

Informations et réservations :
lire.fr/collections/ateliers-ecritures/

« Laisser jouer le langage est essentiel »

Pionnier des ateliers d'écriture en France, Hubert Haddad propose une nouvelle édition de son *Nouveau Magasin d'écriture*. Une référence pour les écrivains en herbe et ceux qui les guident.

Comment surmonter l'*« attitude critique bloquée »*, envers soi-même et les autres, qui freine souvent l'écriture ?

Hubert Haddad. En se délivrant de la recherche univoque du sens, quitte à le retrouver ensuite par mille chemins ouverts. Le sens désarme et terrorise. Laisser jouer le langage est essentiel : cela permet de découvrir des mondes, d'interagir activement avec la langue. Vous serez surpris par ce qui advient, et cette surprise est le début de la poésie. Lorsque les mots et les phrases s'enchaînent, ils finissent par révéler votre propre légende à travers des paysages croisés. L'imaginaire tant prohibé est notre Atlantide « réelle ». Il ne s'agit pas de transformer les participants (et lecteurs) en « auteurs », mais de leur permettre de s'approprier quelque chose d'essentiel, déjà présent en eux.

Pouvez-vous expliquer le concept d'*« enquête de mémoire »* ?

H.H. Une telle enquête consiste à faire revenir des souvenirs épars grâce à des stratégies ludiques précises, en admettant que la mémoire enfouie sous des brumes d'oubli est un archipel improbable, vraie *terra incognita*, source d'émotions fortes. L'animateur d'atelier ne doit jamais se poser en maître : il participe, il accueille, et propose des mises en place, des dispositions, des pistes de trappeur, apparemment saugrenues, en tout cas inattendues.

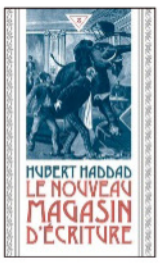
Vous déconseillez de se fier aux proches. Mais comment choisir ces *« lecteurs exigeants »* sans risquer la jalousie destructrice de confrères ?

H.H. Les proches se projettent sans distanciation ni objectivité dans ce qu'ils lisent de vous. Tant qu'une œuvre n'est pas éditée et donc reconnue comme telle, elle reste fragile, sujette à la désinvolture. De leur côté, les écrivains consacrés ont tendance à sacraliser l'écriture, pratique infuse et foncière, et rejettent avec un certain dédain les ateliers, qu'ils soient d'écriture ou de macramé…

Pourquoi mettez-vous en garde contre l'ambition de faire de l'écriture une activité principale ?

H.H. Celui qui abandonne toute autre activité pour écrire le fait à ses risques et périls. Je ne suis pas là pour bercer d'illusions, ni pour vendre des rêves en détail. Il s'agit de commencer par vivre pleinement la poésie, la lecture, avec cœur et passion. Rappelons tout de même que ce *Nouveau Magasin d'écriture* est d'abord une sorte d'encyclopédie onirique à usage multiforme, solitaire ou solidaire. ■

Propos recueillis par Simon Bentolila



LE NOUVEAU MAGASIN D'ÉCRITURE
HUBERT HADDAD
944 P., ZULMA, 35 €

NEMOPERIERSTEFANOVITCH/ZULMA

CÉCILE LADJALI

Les enjeux de la dictée

Les mythologies familiales se construisent sur des paris. L'orthographe en est un. De génération en génération perdure le mythe de la dictée. Celle qui humilia le père et qui continue de confondre le fils. *La Dictée*, d'Antoine Laurain, revient sur ce legs éternel avec humour et tendresse.

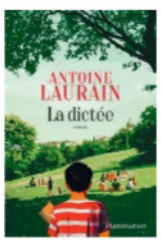
L'orthographe est une radiographie. Un puissant scanner qui révèle l'invisible. Les démagogues à l'initiative des réformes simplificatrices de l'orthographe le savent. On dit que le diable est dans les détails. Je pense l'inverse. Ceux qui, ainsi soulagés, abandonneront trémas ou circonflexes (parce que cela aura été autorisé) trahiront une origine, alors que ceux-là mêmes qui ont voté ces lois continueront d'écrire comme au temps de Malherbe, où l'on ajoutait des lettres diacritiques pour éviter l'agglutination des graphies ambiguës. L'aristocratie des Lettres contre la roture. Les réformes récentes creusent le hiatus et séparent les individus. Or cette fois, la stigmatisation a été votée et est devenue officielle sous prétexte d'empathie. Le politique qui ainsi montre de la complaisance envers les plus démunis est une chose qui me révulse car les prophètes de l'oubli sont toujours hypermnésiques. Pourtant, les élèves aussi adorent se souvenir. Leurs yeux grandissent quand, au tableau, je fais évoluer phonétiquement des graphèmes latins jusqu'au français moderne. L'orthographe n'est ni magie blanche ni magie noire. Elle obéit à des lois historiques, elle est en soi un récit, une mémoire et entend rester l'héritage de chacun.

La Dictée est un roman joyeux qui traite d'un sujet grave, parce que clivant. Les héros se réunissent autour de la dictée jugée la plus difficile au monde, celle de Prosper Mérimée, et c'est avec un allant sans pareil, lors d'un déjeuner sur l'herbe, qu'ils luttent contre la langue. Je les comprends car mon amour déraisonnable pour elle provient du résultat de ma dysorthographie. Tout dans l'oreille et rien dans l'œil. C'est confesser ici le désastre de l'apprentissage de l'orthographe par la méthode globale à 6 ans. C'est rappeler à moi les colères homériques de mon directeur de thèse qui me disait que j'écrivais en « *patois paysan* ». Ces piques assassines m'ont aidée.

Depuis, je mesure la puissance d'une œuvre à la bataille que je devine entre son auteur et la langue. Au départ, rien ne va de soi. La beauté est difficile. La langue française aussi, car sa beauté entretient un certain rapport avec l'académisme. Des générations d'élèves ont appris les règles de la grammaire, de l'orthographe, de la syntaxe. Pourquoi la chose serait-elle devenue impossible aujourd'hui ? Le français prend du temps et le désir, la *libido sciendi*, procède du mal qu'on s'est donné, de la frustration dépassée à ne pas avoir obtenu tout de suite ce qu'on convoitait. On est en train de fabriquer des êtres sans désir. Et pourtant, quand on ouvre un livre ou que l'on prend la plume se loge dans la caresse de l'œil sur la page ou le crissement de l'acier effleurant le papier l'envie de se perdre et de découvrir un monde qui nous serait resté inconnu si l'on n'avait pas tenté le voyage.

L'ORTHOGRAPHE N'EST NI MAGIE BLANCHE NI MAGIE NOIRE

Les héros de Laurain sont embarqués. Sans doute ressortent-ils de leur périple confus, un peu honteux, mais soudés autour d'une même quête : celle de l'estime de soi et de la reconnaissance de l'autre, à la faveur des mots que l'on aura choyés le plus possible. Car une langue que l'on écorche, une syntaxe que l'on malmène revient à se faire mal et à faire le mal. La langue est notre ontologie. ■



LA DICTÉE
ANTOINE LAURAIN
160 P., FLAMMARION, 20 €

AUDREY SOVIGNET

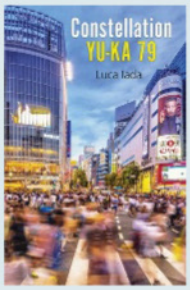
LE COIN DES INDÉPENDANTS

Chaque mois, *Lire Magazine* met en lumière quelques ouvrages signés par des auteurs et éditeurs indépendants. Leur point commun ? Une passion pour l'écriture et l'envie de faire exister leurs ouvrages.

LES FORÊTS
LAURENT TESTOT
DES FORÊTS PRIMAIRES AUX ENJEUX DU XXIe SIÈCLE
FRÉMEAUX & ASSOCIÉS

« Laurent Testot livre une histoire des arbres et des forêts de la planète, de leur origine à il y a 400 millions d'années jusqu'à nos jours. Parmi tous les ouvrages parus ces dernières années sur la forêt, celui-ci, qui s'adresse aussi bien au grand public qu'aux spécialistes, est précieux ! Il permet de comprendre les enjeux actuels à la lumière du passé et d'appeler concrètement à l'union de toutes les forces scientifiques et militantes pour le retour des forêts vivantes ! » Water Belis - *L'Oiseau Mag* (LPO). « Frémeaux & Associés nous livre ici un remarquable petit livre rédigé par un journaliste scientifique d'une limpidité exemplaire avec notamment des résumés récapitulatifs de chaque chapitre. Ne pas se priver surtout. » Jean-Joseph Boillot – *Alternatives Economiques.*

→ ISBN : 978-2844689658 - 280 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



CONSTELLATION YU-KA 79
LUCA IADA
LIBRINOVA

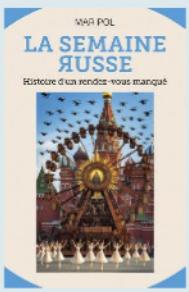
Tokyo, de nos jours. Yatoze s'enfonce jour après jour dans une noirceur qui pourrait bien le mener à sa perte. Mais une rencontre inattendue – et surtout inespérée - est sur le point de tout bouleverser : Yu-Ka, une jeune chanteuse croisée à Shibuya.
Plus de noir désespoir ! C'est une véritable constellation de possibilités qui illumine désormais sa vie. Une nouvelle originale, vibrante d'espoir et d'optimisme !

→ ISBN : 9791040558941 - 26 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

MORT D'UNE ÉTOILE
DAVID NAPOLÉON
LIBRINOVA

Après avoir tourné le dos à une carrière en gestion de fortune, Nolan Barton pensait laisser intrigues et conflits derrière lui. Mais la disparition d'Anne Pinget, inspectrice étoile du prestigieux Guide, l'entraîne dans une enquête effrénée entre le Royaume-Uni et la France. Acte isolé ou prélude à une série de meurtres ? Nolan découvre alors un monde de rivalités et de trahisons, en coulisses de la haute gastronomie française.

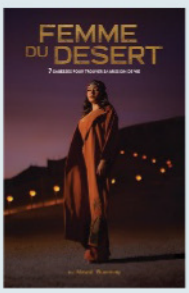
ISBN : 9791040570912 - 254 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



LA SEMAINE RUSSE
MAR POL
LIBRINOVA

En 2007, cinq femmes russes fondent en Suisse une association pour contribuer au rapprochement de la Russie avec l'Europe, dont le but ultime est la création d'un centre culturel russe à Zurich. Ce livre raconte leurs péripéties et leurs joies, mais aussi leurs déceptions, car, si leur projet plaît et fédère, le centre culturel ne voit jamais le jour. Quelles sont les causes cachées de cet échec ? Aujourd'hui, que sont devenues ces femmes ?

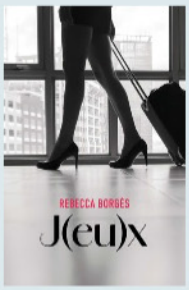
→ ISBN : 9791040571216 - 271 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



FEMME DU DÉSERT
NAWAL GUENNAG
LIBRINOVA

Dans *Femme du désert*, Nawal Guennag nous invite à méditer sur sept leçons de vie à travers l'histoire de Dinah, qui puise dans les épreuves qu'elle affronte la force de persévérer, de grandir et d'évoluer. Un roman initiatique qui s'inscrit dans la démarche de transmission globale de l'autrice, business mentor auprès des associations «Kunact» et «Les déterminés», et fondatrice de Naeÿa, qui rend le bien-être accessible aux personnes démunies !

→ ISBN : 9791040548430 - 284 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



J(EU)X
REBECCA BORGÈS
LIBRINOVA

Rebecca et Riccardo, deux personnages fictifs inspirés des rencontres du quotidien, sont pris dans un éternel recommencement. Ils incarnent, au fil des pages, des passions dévorantes et destructrices. À chaque rencontre, ils s'aiment, se déchirent, se manipulent. L'autrice, qui désire rester anonyme, explore dans ce premier recueil de nouvelles les relations humaines avec audace, dans un style hautement assumé, à la fois cru et sensible !

→ ISBN : 979 1040569312 - 269 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

DE LA MORT À LA VIE
CLÉMENCE & JEAN-BAPTISTE MAROTTA
LIBRINOVA

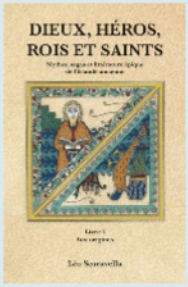
Dans un monde où l'on s'oublie de plus en plus, comment se reconnecter à soi ? Un remède à la cause plutôt qu'aux symptômes, c'est ce que proposent Clémence et Jean-Baptiste Marotta. Forts de leur lien fraternel, les auteurs puisent dans leur propre expérience afin de nous apporter des pistes concrètes. Leur essai prend appui sur la science, le développement personnel et la spiritualité pour inviter le lecteur à vivre une véritable métamorphose.

→ ISBN : 9791040557005 - 383 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

LA LIGNE D'HORIZON
CAROLE LE ROCH
LIBRINOVA

Dans *La Ligne d'horizon*, C. Le Roch s'empare d'un des faits divers les plus relayés du XX^e^ siècle, et propose une autre issue à l'évènement. En détournant une tragique réalité, elle construit un tout nouvel imaginaire qui interroge des thèmes forts tels que le pardon, le deuil ou encore la repentance.
Une histoire originale, qui réconforte autant qu'elle fait réfléchir !

→ ISBN : 979 1040570844 - NUMÉRIQUE



DIEUX, HÉROS, ROIS ET SAINTS. LIVRE 1. AUX ORIGINES
LÉO SCARAVELLA
PUBLISHROOM ÉDITIONS

Connaissons-nous vraiment la mythologie celtique ? La plupart des textes anciens concernant les Celtes, particulièrement les textes irlandais, parmi les plus abondants, ne sont pas connus du grand public. Si on les retrouve généralement dans les bandes dessinées ou les romans, les textes originaux n'ont été que très peu publiés. A l'origine, si ces manuscrits en vieil irlandais puis en moyen-irlandais furent minutieusement compilés et recopiés depuis le XII^e^ siècle au moins, leurs parties en vers et certains archaïsmes font penser que leurs sources originales pourraient remonter jusqu'au VIII^e^ siècle, derniers vestiges d'une tradition orale mise en partie par écrit avec l'arrivée du christianisme et sa culture monastique. Certains thèmes ou passages auraient inspiré les récits de Tristan et Iseult, les romans arthuriens ou même Shakespeare ; d'autres témoignent d'une société insulaire encore très proche de celle de l'âge du fer continental. Dans la tradition de réécriture rattachée à ces textes, cette traduction inédite, anthologie épique et littéraire de l'Irlande ancienne, profitera tant à un public novice qu'initié.

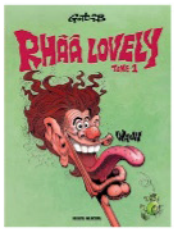
→ ISBN : 978 2384549788 - 480 PAGES - BROCHÉ

L'HOSPICE DES JEUNES
DOMNIN DE JANSAC
LIBRINOVA

La chronique haute en couleur d'une infirmerie scolaire en prise avec des lycéens, dans une période percutée de plein fouet par le covid. La narratrice témoigne du mal-être croissant des adolescents vu sous le double angle médical et éducatif. Si elle parle d'une jeunesse recroquevillée et violentée, elle refuse pourtant le fatalisme, et livre un message d'espoir, que subliment les sourires des jeunes qu'elle a aidés à se relever.

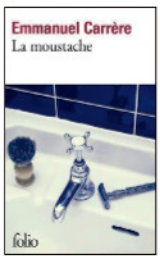
→ ISBN : 979 1040571445 - 181 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

UNE QUESTION ?
contact@lire.fr
01 47 00 03 23



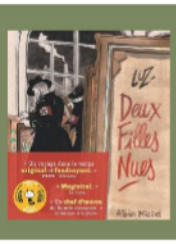
VOTRE PREMIER SOUVENIR DE LECTURE?

« Le Journal de Mickey. Comme beaucoup d'enfants, ce sont d'abord les images qui marquent. Je devais avoir 8-9 ans. C'est peut-être ce qui m'a donné envie d'être dessinateur. Difficile de savoir. J'avais déjà repéré qu'il y avait plusieurs types de coups de crayon. Plus tard, à 14 ans, j'ai acheté les BD de Gotlib, *Rhââ Lovely* et *Rhâ Gnagna,* dont j'avais adoré *Les Dingodossiers.* Quand j'ai vu les dessins, très osés, j'ai eu honte. J'étais très prude. Mais Gotlib reste un choc. »

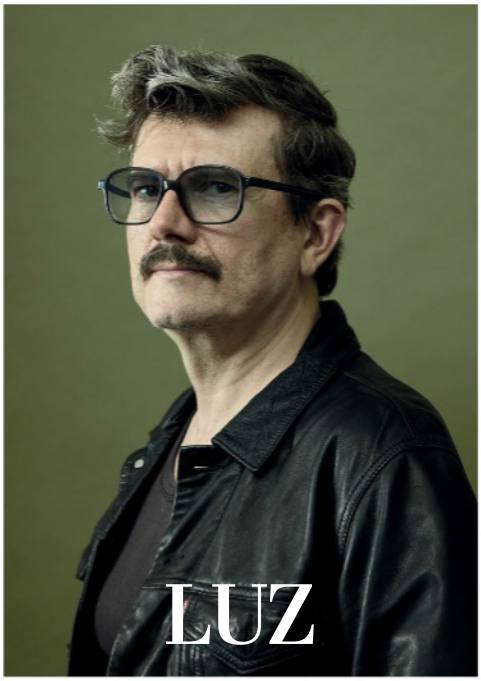


VOTRE PREMIER SOUVENIR DE LECTURE… SANS IMAGES?

« Les nouvelles de Richard Matheson dans la revue *Alfred Hitchcock présente.* Cette lecture m'a appris la concision. Le premier roman, c'est *La Moustache* d'Emmanuel Carrère, lu adolescent. Ce qui m'a plu, c'est l'apparition du fantastique dans le quotidien ; le genre de chose que je traîne avec moi depuis : ce qui s'est passé le 7 janvier 2015 [les attentats de *Charlie Hebdo*] en fait partie. Ensuite, j'ai lu tout Lovecraft. Et *Shining* de Stephen King, que j'ai voulu adapter en BD. Ça ne s'est pas fait. »



DEUX FILLES NUES
LUZ
196 P., ALBIN MICHEL, 24,90 €



LUZ

***Deux filles nues* vient de remporter le Fauve d'or du meilleur album au dernier Festival international de la bande dessinée d'Angoulême. Mais son auteur ne se contente pas de remplir des cases, il lit aussi beaucoup. Et ses souvenirs remontent lentement à la surface…**

LE ROMAN ÉTUDIÉ EN CLASSE QUI VOUS A LE PLUS MARQUÉ?

« La Planète des singes de Pierre Boulle. Le fantastique, là encore. Mes copains n'avaient pas tellement accroché, moi si. J'ai trouvé ce roman très beau, très contemporain. J'ai souvenir d'avoir fait un excellent exposé sur ce livre, mais je n'en suis plus si sûr… »

L'AUTEUR QUE VOUS LISEZ RÉGULIÈREMENT?

« J'ai eu ma période autrichienne, avec Robert Musil par exemple. Mais surtout avec Thomas Bernhard. Pas facile, complexe, mais j'adore. C'est immersif. L'idée du ressassement, de la perte de soi, du texte que l'on gratte jusqu'à ne plus sentir la douleur de l'ongle. Il faut que je m'y remette. *Extinction* m'attend sur un coin de table. »

VOTRE LIVRE DE CHEVET?

« Pendant six ans, j'ai eu près de moi le récit de Phillipe Lançon, *Le Lambeau,* sur l'attentat de Charlie. J'ai dû attendre tout ce temps pour le lire. Et puis un jour de décembre 2024, c'est venu. En ce moment, c'est tout Shakespeare, en version bilingue. Je lis dans l'ordre et je viens de finir *Richard II. Conte d'hiver* m'a longtemps impressionné. *Hamlet* aussi, évidemment. J'y cherche des réponses au monde d'aujourd'hui. Je n'ai pas encore trouvé. »

LE CLASSIQUE QUI VOUS TOMBE DES MAINS?

« Comme beaucoup, je ne suis pas allé jusqu'au bout de Proust. J'en avais envie, pourtant… Et si je n'ai pas réussi à finir *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo, *L'homme qui rit* est un chef-d'œuvre.Il y a des images incroyables. Ce roman est très graphique. Rempli de sensations. Les écrits de Thomas Bernhard, par exemple,ne sont pas du tout graphiques. »

Propos recueillis par Éric Libiot

ROBERTO FRANKENBERG/ALBIN MICHEL

50 ans
LiRE magazine
DEPUIS 50 ANS,
LA PASSION DES LIVRES
ET DES ÉCRIVAINS

Un design suédois à l'âme colorée
La Route de la soie
2025
Gudrun Sjödén
gudrunsjoden.com
Numéro vert 01 75 79 40 25 | order@gudrunsjoden.fr
SUÈDE ALLEMAGNE NORVÈGE DANEMARK FINLANDE ROYAUME-UNI USA CANADA FRANCE SUISSE PAYS-BAS